

**La mort de l'enfance : évolution de la quête initiatique dans la littérature  
franco-canadienne**

Camylle Gauthier-Trépanier

Thèse soumise à la  
Faculté des arts  
dans le cadre des exigences  
du programme de maîtrise en lettres françaises

Département de français  
Bureau des études supérieures  
Faculté des arts  
Université d'Ottawa

## Résumé

Ma thèse étudie la quête initiatique dans des œuvres littéraires franco-canadiennes pour adolescents en se fondant sur les étapes présentées par Simone Vierre, soit la préparation, la mort initiatique et la renaissance. Je me suis intéressée à l'évolution de la quête initiatique dans la littérature jeunesse franco-canadienne entre les années 1970, époque où Vierre publie ses premiers travaux, et 2015 afin de voir si la littérature ne permet pas de suppléer aux rites de passage de moins en moins présents dans nos sociétés actuelles où la transition entre l'enfance et l'adolescence semble de moins en moins perceptible. La thèse présente une analyse de la valeur symbolique des éléments participants à la quête initiatique dans *La vengeance de l'original* de Doric Germain, *La quête d'Alexandre* d'Hélène Brodeur, *Les grands sapins ne meurent pas* de Dominique Demers, *La première pluie* de Camilien Roy, *Cœur de lionne* de Guy Armel Bayegnak et *Le silence de la Restigouche* de Jocelyne Mallet-Parent. Le corpus est divisé selon trois périodes, soit de 1970 à 1985, de 1986 à 2000 et de 2001 à 2015. L'analyse permet de vérifier si certains éléments sont récurrents d'une époque à l'autre ou de cerner les modifications qui touchent au déroulement de la quête initiatique à divers moments. C'est à partir de cette étude qu'il sera possible d'établir s'il y a une évolution dans le traitement de la quête initiatique de même que de formuler des hypothèses quant à la modélisation du roman initiatique franco-canadien pour adolescents. Le tout permettra de déterminer si le schéma proposé par Vierre est toujours pertinent dans le contexte actuel.

## Remerciements

Je tiens d'abord à remercier ma directrice, Madame Lucie Hotte, pour avoir fait germer dans mon esprit l'idée de la maîtrise. Ce projet n'aurait pas pu être réalisé sans son appui et ses judicieux conseils. Merci de m'avoir poussée à me dépasser.

J'aimerais également remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada et l'Université d'Ottawa pour leur appui financier. Je tiens aussi à remercier le Département de français pour son soutien financier, de même que les assistanats d'enseignement.

Merci à ma famille qui me soutient inconditionnellement dans tous mes projets, même s'ils ne les comprennent pas toujours.

Un immense merci à mes compagnes d'aventures, Camille, Geneviève et Alex pour votre amour, votre humour et vos encouragements (et pour avoir bien voulu me prêter vos fours).

Merci également à Maryse, Frédéric, Catherine, Ariane et Martine pour votre œil de lynx, vos conseils avisés et votre temps. Vous avez su faire de mon expérience à la maîtrise quelque chose de réellement unique.

*À Antoine, parce que faire quelque chose que l'on aime  
en vaut toujours la peine*

*et*

*À Léonard, pour qui chaque jour était une nouvelle aventure,  
j'aurais aimé pouvoir partager celle-ci avec toi.*

## Introduction

Dans les productions culturelles et médiatiques, les personnages de jeunes adultes qui conservent maintes caractéristiques propres aux enfants abondent. C'est certainement le cas de nombreuses séries télévisées comme *Friends*, *Girls* et *How I Met Your Mother*. En littérature, le phénomène des enfants qui ne veulent pas vieillir existe depuis longtemps comme en témoignent *Fifi Brindacier* d'Astrid Lindgren, *Peter Pan* de J. M. Barrie, *The Jungle Book* de Rudyard Kipling, *The Adventures of Tom Sawyer* et *The Adventures of Huckleberry Finn* de Mark Twain. Cette représentation infantilisée des jeunes adultes et des adolescents persiste aujourd'hui, notamment dans *Le journal d'Aurélie Laflamme* d'India Desjardins ou *Diary of a Wimpy Kid* de Jeff Kinney. Dans un autre registre, on retrouve aussi des œuvres comme *The Perks of Being a Wallflower* de Stephen Chbosky ou *Thirteen Reasons Why* de Jay Asher, qui ont toutes les deux fait l'objet d'adaptations télévisuelles et dans lesquelles les protagonistes n'ont aucun désir de devenir des adultes comme ceux qu'ils côtoient. Essentiellement âgés de 15 à 30 ans, les personnages de ces œuvres littéraires ou télévisuelles partagent tous une même caractéristique, celle de ne pouvoir se dire ni enfant ni adulte, indépendamment de leur âge. Entre ceux qui cherchent en vain à devenir des adultes, ceux qui n'y arrivent pas et ceux qui s'y refusent, toute une thématique se dessine : celle d'une transition, qui n'est peut-être plus possible, faute d'un cadre social concret, entre deux univers complètement différents, soit le monde de l'enfance et le monde de la maturité. Le phénomène n'est pas nouveau, mais a définitivement pris de l'ampleur depuis la publication des travaux d'Eliade sur le sujet, dans les années 1970 et 1980. Paradoxalement, peu d'études sur les quêtes initiatiques ont été menées jusqu'à maintenant sur des corpus récents.

Selon Mircea Eliade<sup>1</sup>, l'initiation englobe les rites d'entrée dans un monde inconnu dont les codes sont cachés au novice ou à la personne qui entre dans ce monde. Ses recherches et observations sur de nombreuses sociétés, certaines plus anciennes que d'autres, l'ont mené à se pencher sur des rites initiatiques précis, en particulier ceux faisant passer l'individu du statut d'enfant à celui d'adulte. Cette notion issue de l'anthropologie des religions sera reprise plus tard par Simone Vierne qui l'applique à la littérature en amorçant une synthèse des théories de l'initiation dans sa thèse, parue sous le titre *Jules Verne et le roman initiatique*<sup>2</sup> (1973), avant de les préciser dans *Rite, roman, initiation*<sup>3</sup>, aussi publié en 1973.

### *L'initiation*

L'étude des différentes racines grecques et latines<sup>4</sup> du terme « initiation », lui-même tiré du latin *initiatio*<sup>5</sup>, permettent de parvenir à un consensus à propos de son sens général : « [l]'initiation est le commencement d'un état qui, doit amener la graine, l'homme, à sa maturité, sa perfection. Et, comme la graine, il doit d'abord mourir pour renaître<sup>6</sup>. » Cependant, bien que cette définition puisse laisser davantage penser à une progression, il est essentiel de distinguer l'éducation de la quête ou du rituel initiatique à proprement parler, car « l'initiation

---

<sup>1</sup> Eliade explique à ce propos que « [l]à où ils existent, les rites de passage sont obligatoires pour tous les jeunes de la tribu. Pour avoir le droit d'être admis parmi les adultes, l'adolescent doit affronter une série d'épreuves initiatiques : c'est grâce à ces rites, et aux révélations qu'ils comportent, qu'il sera reconnu comme un membre responsable de la société. L'initiation introduit le novice à la fois dans la communauté humaine et dans le monde des valeurs spirituelles. Il apprend les comportements, les techniques et les institutions des adultes, mais aussi les mythes et les traditions sacrées de la tribu, les noms des dieux et l'histoire de leurs œuvres; il apprend surtout les rapports mystiques entre la tribu et les [ê]tres surnaturels tels qu'ils ont été établis à l'origine des temps. » Mircea Eliade, *Naissances mystiques*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1959, p. 10-11.

<sup>2</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, Éd. du Sirac, 1973.

<sup>3</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2000 [1973].

<sup>4</sup> Selon les recherches de Simone Vierne, « [l]'origine latine du mot "initiation" indique seulement qu'il s'agit d'un commencement. » *Ibid.*, p. 7.

<sup>5</sup> *Le Petit Robert de la langue française*, « Initiation », [en ligne] [<http://pr12.bvdep.com/robert.asp>], consulté le 18 juillet 2016.

<sup>6</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, *op. cit.*, p. 7-8.

comporte aussi une éducation, mais [...] elle est avant tout une modification du statut ontologique du sujet à initier<sup>7</sup>. » Il doit donc y avoir un changement du statut de l'individu dans la hiérarchie sociale. Toutefois, pour être réel, ce changement de statut doit être reconnu par la majorité. « Il s'agit [donc] pour le néophyte de [se] dépouiller de sa condition première, de mourir pour naître autre<sup>8</sup>. » Eliade donne notamment l'exemple des Wiradjuri, société dans laquelle la cérémonie d'initiation des jeunes garçons se conclut par le « [retour des novices] au camp principal, les mères les regardent comme étrangers, elles les frappent avec une branche et ils s'enfuient de nouveau dans la brousse<sup>9</sup> ». L'enfant qui a quitté le camp n'est plus, c'est un autre qui est revenu. Dans les sociétés où Eliade a fait ses observations, ce changement survient toujours à la suite d'une forme de mort (souffrance physique, jeûne, isolement), une épreuve qui ne pardonne pas et au cours de laquelle le novice n'a pas le choix d'abandonner une part de lui-même. Les différentes pratiques entourant cette mort rituelle ont été documentées par Eliade<sup>10</sup> et constituent la base des étapes de l'initiation que propose Vierende, étapes clairement définies qui permettent de transformer le protagoniste et de lui donner les outils lui permettant de traverser ces épreuves. La quête initiatique, telle que définie par Vierende, comporte trois phases, soit la préparation, la mort initiatique et la renaissance. Dans la pensée de Vierende, la mort s'impose comme étape charnière puisqu'elle constitue une rupture entre l'état originel du novice et l'état final de l'initié. Il faut néanmoins tenir compte du fait que les pratiques relevées par Eliade sont fondées sur l'observation de rites religieux qui ne sont plus pratiqués ou qui sont définitivement en recul. La distanciation du religieux fait en

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

<sup>9</sup> Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 44.

<sup>10</sup> En temps qu'historien des religions, Mircea Eliade s'est beaucoup intéressé à la place des rites dans les sociétés anciennes et modernes et a écrit de nombreux ouvrages sur le sujet auxquels s'est référée Simone Vierende pour ses propres travaux.

sorte qu'il est désormais impossible de discerner une frontière claire entre l'enfance et l'âge adulte puisqu'il existe de moins en moins de rites de passage liés à la maturation. Le recul des rites ou des cérémonies d'initiation dans les sociétés modernes et contemporaines<sup>11</sup> laisse un vide qui peut être comblé par la littérature et par d'autres manifestations artistiques. Ainsi, l'humain serait désormais en mesure de s'initier lui-même par l'entremise de la culture<sup>12</sup>.

L'appartenance de l'humain à un groupe régi par des valeurs sociales communes tend donc à diminuer. La littérature, grâce à l'omniprésence des éléments propres à l'initiation, prendrait le relais de ce cadre social affaibli. Le recul des rites initiatiques, tout comme du sentiment d'appartenance à une communauté ou à un groupe, se répercuterait directement sur le jeune lecteur par un manque d'encadrement en ce qui a trait à son cheminement vers l'âge adulte. La quête initiatique n'existerait donc plus que grâce aux produits culturels. La littérature, par sa capacité à poser les bases d'un imaginaire et à l'alimenter, se présente comme un moyen privilégié pour faire vivre aux jeunes lecteurs ces rites de passage. En effet, c'est

[d]ans la création littéraire, où des hommes parlent à d'autres hommes, [que] ressurgissent les attitudes, les espoirs, les symboles qui ont permis à l'homme de croire à la possibilité d'un renouvellement total de l'être, gage d'une survie après la mort, à condition de se soumettre aux rites initiatiques. L'initiation touche donc la question essentielle de la condition humaine ; il n'est donc pas surprenant que, du fond de l'inconscient, lorsque les pratiques et les croyances sont abandonnées, elle ressurgisse et s'exprime de façon plus ou moins voilée dans les œuvres littéraires<sup>13</sup>.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que les nombreux chercheurs s'intéressant à l'initiation en littérature citent tous Vierne et Eliade. Pourtant, si les travaux de Vierne ont été étudiés à

---

<sup>11</sup> Eliade explique à propos du monde moderne, époque contemporaine à son écriture, qu'« [o]n a souvent affirmé qu'une des caractéristiques du monde moderne est la disparition de l'initiation. D'une importance capitale dans les sociétés traditionnelles, l'initiation est pratiquement inexistante dans la société occidentale de nos jours. Certes, les différentes confessions chrétiennes conservent, dans une mesure variable, des traces d'un Mystère initiatique. [...] D'autre part, a-t-on encore le droit d'appeler "chrétien" le monde moderne en sa totalité. S'il existe un "homme moderne", c'est bien dans la mesure où il refuse de se reconnaître dans l'anthropologie chrétienne. L'originalité de l'"homme moderne", sa nouveauté par rapport aux sociétés traditionnelles, c'est précisément sa volonté de se considérer un être uniquement historique, son désir de vivre dans un Cosmos radicalement désacralisé. » Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 9.

<sup>12</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1957, p. 34-35.

<sup>13</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, *op. cit.*, p. 5.

maintes reprises, la forme rituelle des étapes qui y sont présentées, elle, n'a toujours pas fait l'objet d'une étude exhaustive. L'écart temporel entre la conception de la théorie et l'époque actuelle, soit une quarantaine d'années, ainsi que l'obsolescence des œuvres qui l'ont inspirée<sup>14</sup>, semble justifier une nouvelle exploration des étapes de l'initiation. Ma thèse vise donc à étudier la présence et la forme qu'adoptent les quêtes initiatiques dans des romans réalistes franco-canadiens pour adolescents. L'analyse des différentes étapes de l'initiation permettra de voir si des modifications ont été apportées au schéma initiatique original de Vierge afin de les adapter au contexte dans lequel évoluent les adolescents franco-canadiens<sup>15</sup> et, plus largement, de réfléchir sur la pertinence de la quête initiatique dans les œuvres littéraires récentes destinées aux adolescents.

### *Corpus*

Mon corpus est constitué de six romans pour adolescents franco-canadiens<sup>16</sup> répartis selon trois axes temporels distincts permettant de couvrir une période de 45 ans, soit de 1970 à 2015. Le premier axe, qui couvre de 1970 à 1985 inclusivement, comprend les romans

---

<sup>14</sup> Bien que les romans de Jules Verne soient encore lus et vendus aujourd'hui, il est impossible d'ignorer que la production littéraire destinée à la jeunesse s'est nettement diversifiée et multipliée depuis.

<sup>15</sup> Vladimir Propp définit la transposition du rite comme étant le « remplacement au sein du rite d'un élément (ou de plusieurs éléments) devenu inutile ou obscur en raison de modifications historiques, par un autre élément plus compréhensible. » Vladimir Propp, *Les racines historiques du conte*, trad. de Lise Gruel-Apert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », [1946] 1983, p. 23-24. Il faut noter que dans les écrits d'Eliade et de Vierge, le terme rite est appliqué autant aux rituels faisant appel à des croyances et symboles mythologiques et ayant une fonction sacrée clairement définie qu'à ce que l'on pourrait nommer l'expression symbolique du rite. Le rituel peut être mis en scène ou symbolisé par un épisode de la vie du novice. Cela dit, le terme rite sera utilisé dans cette thèse pour référer tant aux rituels qu'à leur expression symbolique puisque les référents mythologiques des sociétés traditionnelles sont trop éloignés de l'univers du corpus étudié. Par ailleurs, le recul du religieux laisse à penser que ce que nous appelons aujourd'hui un rite s'approche davantage d'un symbole que d'un véritable cérémonial sacré ou religieux.

<sup>16</sup> L'activité éditoriale dans la francophonie canadienne hors Québec évolue de façon relativement similaire tant dans l'Ouest canadien qu'en Ontario français et en Acadie. L'inclusion du Québec est alors problématique puisque l'édition de livres pour la jeunesse commence dès les années 1960 alors qu'il faudra attendre les années 1970 pour que les premières maisons d'éditions voient le jour dans le reste du Canada (Éditions d'Acadie, 1972; *Prise de parole*, 1973 ; Éditions du Blé, 1974). À ce sujet voir : Françoise Lepage, *Histoire de la littérature jeunesse*, Ottawa, Éd. David, 2010, p. 399.

franco-ontariens *La vengeance de l'original*<sup>17</sup> de Doric Germain et *La quête d'Alexandre*<sup>18</sup> (premier tome des *Chroniques du Nouvel-Ontario*) d'Hélène Brodeur. Le second axe temporel commence en 1986 pour s'arrêter en 2000. Je retiendrai deux romans de cette époque, soit *Les grands sapins ne meurent pas*<sup>19</sup> de Dominique Demers<sup>20</sup> (Ontario) et *La première pluie*<sup>21</sup> de Camilien Roy (Acadie). Le troisième axe va de 2001 à 2015. J'analyserai *Cœur de lionne*<sup>22</sup> de Guy Armel Bayegnak (Ouest) et *Le silence de la Restigouche*<sup>23</sup> de Jocelyne Mallet-Parent (Acadie). Cette sélection se veut un reflet de la production littéraire franco-canadienne disponible pour les adolescents. La sélection des romans est d'abord basée sur la date de la publication et sur la provenance des œuvres, afin de représenter la production globale de la francophonie canadienne hors Québec, puis sur la présence de contenu initiatique reposant essentiellement sur l'intégration de la mort ou du passage d'un état à un autre, complètement différent, des protagonistes, car pour qu'« une œuvre littéraire [...] soit dite initiatique, il faut

---

<sup>17</sup> Doric Germain, *La vengeance de l'original*, 3<sup>e</sup> édition, Sudbury, Éd. Prise de parole, 1995 [1980]. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle VO, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>18</sup> Hélène Brodeur, *La quête d'Alexandre*, 3<sup>e</sup> édition, Sudbury, Éd. Prise de parole, 2011 [1981]. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle QA, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. Les *Chroniques du Nouvel-Ontario* sont d'abord publiées aux Éditions Quinze (Montréal). *La quête d'Alexandre* paraît en 1981 et *Entre l'aube et le jour* suit en 1983. Les droits seront repris par les éditions Prise de parole qui rééditeront le premier tome en 1985 et le second en 1986. Le troisième et dernier tome, *Les routes incertaines*, paraîtra pour la première fois en juin 1986 chez Prise de parole. (QA, p. 384-385)

<sup>19</sup> Dominique Demers, « Les grands sapins ne meurent pas », *Marie-Tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Tous Continents », 2006 [1997], p. 107-208. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle LGS, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. Cette édition, publiée pour la première fois en 1997, regroupe les trois tomes de la série écrite par Dominique Demers. Les premières publications de ces textes ont eu lieu en 1992, 1993 et 1994. L'édition utilisée est la version « pour adultes » publiée sous le titre *Marie-Tempête*. Le texte est le même que dans les versions pour adolescents. Des subdivisions portent le nom des trois tomes : *Un hiver de tourmente*, *Les grands sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*.

<sup>20</sup> Bien qu'elle vive à présent au Québec, Dominique Demers est originaire de Hawkesbury en Ontario et, pour cette raison, elle est une écrivaine franco-ontarienne. Toutefois, comme elle vit au Québec depuis plusieurs années, elle appartient aussi au corpus québécois.

<sup>21</sup> Camilien Roy, *La première pluie*, Moncton, Éd. Perce-Neige, coll. « Prose », 1999. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle PP, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>22</sup> Guy Armel Bayegnak, *Cœur de lionne*, Saint-Boniface, Manitoba, Éd. du Blé, 2011. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle CL, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

<sup>23</sup> Jocelyne Mallet-Parent, *Le silence de la Restigouche*, Ottawa, Éd. David, coll. « 14/18 », 2014. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle SR, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

qu'elle comporte une analogie structurale et symbolique suffisamment reconnaissable, précise et étroite<sup>24</sup>. » Les romans sélectionnés grâce à ces critères sont finalement départagés en fonction de leur réception, c'est-à-dire qu'entre plusieurs œuvres, j'ai opté pour celles ayant remporté des prix littéraires puisque cela témoigne d'une réception à la fois favorable et marquante de la part de la critique, si ce n'est des lecteurs.

### *État de la question*

Dans son ouvrage paru en 2010, Françoise Lepage indiquait qu'« on ne peut guère envisager écrire l'histoire d'une littérature si elle ne compte pas au moins une cinquantaine d'années d'existence<sup>25</sup>. » La production de la littérature pour les adolescents chez les éditeurs francophones hors Québec a d'abord été sporadique pour ensuite proliférer dans les dernières années, ce qui explique, en partie, l'absence de recherches sur ce corpus. Depuis, plusieurs études ont été menées sur le roman pour adolescents au Québec, en France et sur le *Young Adult Novel* dans le monde anglo-saxon, mais très peu de travaux contemporains ont touché aux rites initiatiques dans le roman pour adolescents francophone.

### La littérature pour la jeunesse

Si les études sur l'enfance et la littérature jeunesse se sont littéralement multipliées depuis les années 1980, l'adolescence, et sa littérature, apparaît comme étant plus problématique puisque les définitions abondent et divergent dans les différents domaines comme la psychologie, l'éducation ou encore la sociologie. En ce qui a trait à la littérature, il n'existe pas, à ma connaissance, de définition claire et reconnue. Pierre Bruno précise

---

<sup>24</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.* p. 6.

<sup>25</sup> Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 391.

d'ailleurs que « [l']ensemble des éditeurs partagent, si l'on en croit du moins les catalogues, des conceptions communes des littératures enfantines[,] [...] [mais que] [c]et accord [...] éclate lorsque vient le moment de définir l'offre de lectures à destination des adolescents<sup>26</sup>. » Si la production destinée à la jeunesse cherche d'abord à toucher un public très jeune grâce aux contes et aux albums, il n'existe pas de genre consacré à la littérature adolescente ni d'études qui permettent de restreindre ou de déduire clairement une telle définition du genre.

Relativement récente, grâce entre autres à l'implantation de collections entières destinées à cette tranche d'âge chez différents éditeurs, dont Hachette<sup>27</sup> et Gallimard<sup>28</sup>, la littérature pour adolescents demeure cependant un genre imprécis dans la mesure où les romans et autres textes destinés à ce public sont à la fois difficiles à classer de façon nette de même qu'à restreindre à un public uniquement composé d'adolescents puisqu'ils pourraient également s'adresser à des adultes. Ainsi, la littérature pour adolescents est parfois intégrée à la littérature pour la jeunesse et parfois considérée dans la littérature pour adultes, d'où la difficulté entourant sa définition. Bien que répartie en sous-genres (roman policier, fantastique ou encore bande dessinée) comme dans les collections destinées aux adultes, les contenus peuvent cependant différer complètement. Pourtant, malgré cette volonté éditoriale il semble que le regard de l'adulte transparaisse tout de même dans le discours adressé aux adolescents.

[O]n entend souvent dire que le roman adolescent contemporain a opéré une sorte de révolution en donnant la parole aux adolescents. Est-ce si sûr? Que le personnage de l'adolescent devienne une figure romanesque privilégiée ne signifie pas qu'on permet réellement aux adolescents « réels » de s'exprimer. [...] [C]e sont toujours des adultes qui parlent à la place des adolescents même si ces adultes jettent sur ces derniers un regard de sympathie. L'auteur adulte mime la parole et le regard de l'adolescent contemporain, mais comme le ferait n'importe quel romancier qui a choisi de se mettre dans la peau de l'un de ses personnages. L'important n'est donc pas là. Il est dans les images que la littérature de jeunesse

---

<sup>26</sup> Pierre Bruno, *La littérature pour la jeunesse : médiologie des pratiques de classement*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 2010, p. 42.

<sup>27</sup> Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 56.

<sup>28</sup> Pierre Bruno et Philippe Geneste, « Le roman pour la jeunesse », Denise Escarpit (dir.), *La littérature de jeunesse. Itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard, 2008, p. 391.

destinée aux adolescents donne des adolescents, c'est-à-dire celles que les adultes tolèrent, celles que la société ou une fraction de cette société accepte de reconnaître et de diffuser<sup>29</sup>.

Ainsi, malgré la prédominance de la figure de l'adolescent comme protagoniste dans les romans contemporains, de même que l'utilisation de procédés narratifs faisant régulièrement appel à la première personne du singulier, Alain Jean-Bart et Danielle Thaler relèvent une inadéquation de taille entre le public et l'industrie dans ce « nouveau » discours adressé aux adolescents. Alors que la littérature enfantine cherche à fournir un cadre d'apprentissage et à réfréner les comportements et réflexions inacceptables d'un point de vue moral et social, c'est plutôt à une forme de censure que fait face la littérature pour adolescents. On cherchera donc à présenter une version tronquée et sans ambiguïté du propos. Pourtant, la littérature pour adolescents, pour être considérée comme telle, se doit de tenir un propos véritablement adressé à la tranche d'âge concernée et non d'uniquement faire appel à des référents liés à l'adolescence. C'est en cela qu'elle se distinguera des corpus destinés aux adultes.

Classer la littérature adolescente sous l'étiquette « jeunesse » est également problématique dans la mesure où la littérature jeunesse inclut aussi les albums, les bandes dessinées et les courts romans destinés aux enfants d'âge préscolaire. La tranche d'âge concernée est dès lors très large, et recoupe des âges extrêmement disparates en ce qui concerne le niveau de développement de l'individu. Lorsque la littérature pour adolescents est intégrée à la littérature jeunesse, il est possible, le plus souvent, d'observer des sous-classements qui, eux, sont adressés à des groupes d'âge spécifiques.

Plusieurs chercheurs ont également observé ce que Bruno qualifie de « fonctions majeures reconnues à la littérature pour la jeunesse<sup>30</sup> ». Ainsi, « la littérature d'édification

---

<sup>29</sup> Alain Jean-Bart et Danielle Thaler, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 33.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 40.

participe[rait] à l’instruction morale des jeunes lecteurs [...] [et] celle d’éducation vise[rait] leur formation culturelle et intellectuelle<sup>31</sup>. » De son côté, Christian Poslaniec indique que « des structures simples caractérisent la littérature [pour la] jeunesse ». Cette facilité de lecture s’incarne dans « la possibilité, pour le lecteur, de tout comprendre » ou dans « des instances faciles à percevoir<sup>32</sup> ». Selon Poslaniec, le croisement de ces éléments permettrait ainsi d’offrir un second degré de lecture au lecteur qui le désire<sup>33</sup>. Pierre Bruno précise davantage les fonctions de la littérature pour la jeunesse en s’appuyant sur les travaux de Poslaniec. Bruno signale que « 95 % des livres pour la jeunesse obéissent aux trois lois suivantes : ils ont une fonction essentiellement narrative, ils mettent en scène un personnage juvénile et ils sont construits avec des structures littéraires simplifiées<sup>34</sup>. » Dans le cadre de cette thèse, je m’intéresse au roman pour adolescents puisque cet âge de changement me semble être particulièrement propice à la consommation de littérature initiatique. Le lecteur adolescent serait, selon moi, plus sensible au contenu initiatique des romans qu’un enfant ou un adulte. Par conséquent, les romans du corpus ne correspondent que partiellement aux définitions énoncées ci-dessus puisqu’ils se trouvent à la croisée d’un corpus littéraire pour adultes et d’un autre destiné aux enfants.

### Étudier l’initiation dans la littérature jeunesse

La pénurie d’études s’intéressant à l’initiation et la jeunesse<sup>35</sup>, à part les travaux de Vienne sur l’œuvre de Jules Verne, dont les ouvrages *Jules Verne et le roman initiatique* :

---

<sup>31</sup> Christian Chelebourg et Francis Marcoin, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, [2007] 2011, p. 74.

<sup>32</sup> Christian Poslaniec, *L’évolution de la littérature de jeunesse, de 1850 à nos jours au travers de l’instance narrative*, Villeneuve d’Ascq, Presses universitaires du septentrion, 1997, p. 371.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Pierre Bruno, *op. cit.*, p. 23.

<sup>35</sup> Certaines études analysent la quête initiatique dans le roman pour la jeunesse dans la francophonie canadienne, mais elles sont très peu nombreuses. Voir par exemple Lucie Hotte et Véronique Roy, « Devenir homme,

*contribution à l'étude de l'imaginaire et Jules Verne, mythe et modernité*, est étonnante, puisque c'est grâce aux œuvres s'adressant à ce groupe d'âge que la chercheuse élabore sa théorie de l'initiation en littérature<sup>36</sup>. Bien que la quête initiatique ne soit pas un thème propre à la littérature pour la jeunesse, elle occupe néanmoins dans ces œuvres une place privilégiée. En effet, l'adolescence, omniprésente dans le discours social, est une étape floue dont le début et la fin ne sont pas clairement définis, rapprochant ainsi ce public d'un néophyte prêt à être initié, qui flotte entre deux états sans pouvoir se revendiquer entièrement de l'un ou de l'autre.

Si tous les romans peuvent s'inspirer des rites initiatiques, les romans d'aventures sont ceux qui les mettent le plus souvent en scène. Selon Léon Cellier, « le propre du roman initiatique [...] est d'être à la fois réaliste et symbolique. C'est le roman d'aventures qui se prête le mieux à cette transmutation spirituelle<sup>37</sup> ». Le roman d'initiation se doit en effet « de faire participer le lecteur à une expérience spirituelle [aboutissant] à une métamorphose<sup>38</sup>. » Ainsi, l'initiation et l'aventure sont étroitement liées par la mort, qui constitue le point tournant du scénario initiatique et l'enjeu du roman d'aventures<sup>39</sup>. Cellier précise également que « le roman d'aventures peut symboliser l'aventure mystique, le voyage de l'âme, l'itinéraire spirituel<sup>40</sup> ». Pourtant, la popularité auprès des adolescents du « roman-miroir<sup>41</sup> » fait écho au

---

l'apprentissage de la vie dans les romans pour la jeunesse de Doric Germain », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 265-286 et Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *Doric Germain*, Ottawa, Éd. David, 2012.

<sup>36</sup> Voir Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, *op. cit.* et Valérie Labelle, « L'initiation à l'œuvre dans *Les enfants du capitaine Grant* et *Un capitaine de quinze ans* de Jules Verne », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2014, 152 p.

<sup>37</sup> Léon Cellier, *Parcours initiatiques*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 127. Voir également à ce sujet Jean-Yves Tadié, *Le roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1982. et Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2010.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>39</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui et le sérieux*, Paris, Éd. Mouton, 1963, p. 18.

<sup>40</sup> Léon Cellier, *op. cit.*, p. 118.

<sup>41</sup> Turin explique que les romans-miroirs étaient à l'origine « de[s] produits à fonction thérapeutique, souvent écrits à la première personne, qui jouaient uniquement, mais pleinement, du principe d'identification et proposaient des situations et des personnages stéréotypés, autour de thèmes attendus tels que la psychologie des jeunes, le racisme, la sexualité, le divorce, l'alcoolisme, sans distance, sans artifices littéraires et sans surprise.

besoin d'une dimension psychologique plus profonde dans la littérature pour adolescents puisque cet aspect est peu, voire pas du tout, présent dans la plupart des romans d'aventures. Cependant, l'importance accordée dans les romans-miroirs au suicide et à la perte d'un être cher fait de la mort un sujet d'importance. Elle peut donc également être considérée comme un enjeu dans les romans-miroirs.

Pour Joëlle Turin, l'omniprésence, et donc la pertinence, de l'initiation pour un public adolescent transparaît dans l'étymologie même du mot adolescence, faisant donc

[d]es romans d'aventure à caractère initiatique [...] ceux qui collent le plus à la définition de l'adolescent si on regarde et décompose le mot lui-même, la racine « ol » signifiant force vitale, le préfixe « ad » signifiant « vers » ce qui indique un cheminement, renforcé par le suffixe « esco » qui suggère un sens de progression lente<sup>42</sup>.

La littérature pour adolescents serait donc une façon d'accompagner le lectorat vers le produit destiné aux adultes. Elle servirait donc d'étape intermédiaire entre la littérature de jeunesse ou enfantine et la littérature pour adultes. La présence de quêtes initiatiques dans la littérature pour adolescents pourrait aussi témoigner d'une visée didactique dont l'objectif serait d'encadrer la progression de l'adolescent, de le guider vers l'âge adulte par l'entremise de l'initiation. Par conséquent, l'étape de la préparation occupe une place importante puisqu'elle vise à informer et à encadrer le jeune lecteur, car celui-ci « peut aimer ce qui ne lui convient pas [...], voire adorer ce qui lui fait du mal<sup>43</sup> ». Cette idée de progression rejoint par certains égards la visée didactique propre aux œuvres de jeunesse qui tendent à prôner l'apprentissage en toutes circonstances.

---

La veine du roman miroir n'est pas pour autant totalement abandonnée dans la mesure où elle répond à ce besoin que manifeste l'adolescent d'aimer parfois se regarder dans la glace du livre afin de mieux se connaître sans vraiment risquer sa peau, puisqu'il s'agit de le faire à travers des personnages, des contextes, des problématiques qui sont ceux de sa vie quotidienne. » Joëlle Turin, « La littérature de jeunesse et les adolescents : évolution et tendances », *Bulletin des bibliothèques de France*, vol. 48, n° 3, 2003. p. 44.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>43</sup> Isabelle Jan, *La littérature enfantine*, Paris, Éd. ouvrières, 1984, p. 40.

Cependant, selon Laurent Déom, l'emploi du terme peut s'avérer difficile puisque « [l']initiation fait partie de ces concepts dont tout le monde croit savoir ce qu'ils recouvrent, et que chacun utilise, de ce fait, au gré de sa fantaisie<sup>44</sup>. » Ainsi, en tenant compte des travaux d'Eliade et de Vienne sur le sujet

[l]a formule minimale du roman initiatique pourrait [...] être exprimée de la façon suivante : il s'agirait d'un roman qui présenterait la modification d'un ou plusieurs traits sémiologiques majeurs de l'être du protagoniste, par le biais d'une ou plusieurs épreuves renvoyant symboliquement à la mort. Il est entendu que plus les symboles initiatiques seront quantitativement et qualitativement importants, plus l'initiation sera évidente<sup>45</sup>.

Plus particulièrement, les romans initiatiques permettent au lecteur adolescent de comprendre « comment on devient plus grand, quels apprentissages et quelles séries d'épreuves initiatiques, au sens large, permettent de passer à l'âge adulte<sup>46</sup>. » Le rôle de l'adulte dans la production de littérature adolescente propose une certaine vision de l'adolescence et des chemins que celle-ci se doit d'emprunter. La formation de futurs adultes serait en cela une préoccupation dominante qui peut entrer en conflit avec l'idée de laisser l'enfant ou l'adolescent se construire par lui-même. Les différentes conceptions de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte qui transparaissent dans la littérature adolescente divergent et ne tendent pas nécessairement vers un modèle commun. La conception, littéralement, d'un genre qui s'adresse aux adolescents et les met en scène pose donc certains problèmes puisque

l'émergence de la figure de l'adolescent dans la fiction pour les jeunes, comme le développement d'une littérature spécifique destinée aux adolescents, ont remis en question nos conceptions antérieures de la littérature jeunesse, ont en fait rompu l'équilibre d'une littérature de jeunesse où les frontières entre le livre pour enfant et le livre pour adulte étaient mieux définies et plus tranchées. À l'origine, la littérature de jeunesse était d'abord une littérature enfantine. Aujourd'hui, on peut légitimement se demander si cet équilibre n'a pas volé en éclats. Les frontières entre les genres adultes et les genres juvéniles sont de plus en plus floues<sup>47</sup>.

---

<sup>44</sup> Laurent Déom, « Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique », *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n° 3 : *Rite et littérature*, 2005, p. 73.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>46</sup> Joëlle Turin, *loc. cit.*, p. 48.

<sup>47</sup> Alain Jean-Bart et Danielle Thaler, *op. cit.*, p. 35.

L'effritement des frontières entre la production littéraire pour les adolescents et celle pour les adultes semble donc témoigner de l'effacement de plus en plus concret de telles frontières dans la réalité. La production en elle-même semble incarner cette transition dont fait finalement état toute quête initiatique. À la lumière de cela, il semble pertinent d'affirmer que la quête initiatique est une fonction de la littérature jeunesse ou adolescente sous presque toutes ses formes.

En s'intéressant au parcours initiatique présent dans des œuvres de littérature jeunesse ou adolescente franco-canadienne, ma thèse abordera plus précisément les étapes essentielles de ce cheminement telles que présentées par Simone Vierne, soit la préparation, la mort initiatique et la renaissance<sup>48</sup>. Bien que la mort symbolique demeure l'élément central de toute quête initiatique, les étapes l'entourant, elles, sont propres à changer.

### *Méthodologie*

Ma thèse présentera une analyse en trois temps de la valeur symbolique des éléments participant à la mise en place d'une quête initiatique dans les romans du corpus. Dans un premier temps, je répertorierai les éléments de contenu initiatique pour chacun des romans de façon à isoler les rites initiatiques. Puisque la forme empruntée par le cheminement initiatique des protagonistes est au cœur de cette thèse, je chercherai d'abord à identifier l'état initial du novice et l'état final de l'initié pour mieux constater la progression entre les deux états. J'orienterai ma recherche vers les événements ou éléments provoquant une rupture avec l'état initial plutôt que de la centrer uniquement vers la mort, symbolique ou non, qui me semble

---

<sup>48</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 13.

plus difficile à mettre en scène dans des œuvres de type réaliste comme celles qui composent le corpus.

Ces éléments relevant de l'initiation me serviront à cerner les étapes délimitées par Vierre, auxquelles ils participent directement, soit la préparation, la mort initiatique et la renaissance. L'identification de ces éléments me permettra de dégager dans chacun des romans du corpus une ou plusieurs quêtes initiatiques constituées d'une série de rites, précédemment identifiés. Il me sera ainsi possible de voir les différentes formes sous lesquelles les étapes du schéma initiatique peuvent se présenter.

Dans un second temps, je procéderai à une comparaison qui me permettra d'identifier les éléments communs aux œuvres. Puisque cette thèse s'intéresse à l'évolution de la forme de la quête initiatique, il est essentiel de segmenter clairement les différentes temporalités auxquelles appartiennent les œuvres de façon à pouvoir mettre en relations les œuvres et leur contexte de publication. J'effectuerai donc une analyse synchronique qui sera menée successivement sur les trois périodes identifiées de façon à proposer des hypothèses<sup>49</sup> quant aux constantes partagées par les œuvres et la façon dont ces composantes peuvent refléter l'imaginaire social de leur époque, mais également les étapes et les enjeux réellement importants, ou qui semblent importants, pour les adolescents.

Enfin, après avoir analysé les œuvres relevant de chaque époque, je procéderai, en conclusion, à une analyse diachronique. Je pourrai alors vérifier si les transformations propres aux œuvres d'un même axe temporel sont aussi présentes chez les autres œuvres du corpus. Le cas échéant, les éléments concernés constitueront la base d'une tendance dans l'évolution

---

<sup>49</sup> Puisque les périodes du corpus comprennent deux œuvres chacune, il ne sera pas possible de proposer une tendance globale à partir d'un échantillon aussi restreint.

du roman initiatique au Canada francophone. C'est grâce à cette dernière analyse qu'il sera véritablement possible de discerner une évolution de l'écriture initiatique.

Ma thèse se divise en trois chapitres. Le premier chapitre porte sur *La vengeance de l'original* de Doric Germain et *La quête d'Alexandre* d'Hélène Brodeur. Ces deux romans franco-ontariens publiés au début des années 1980 permettront de présenter deux exemples très différents de quêtes initiatiques dans la mesure où celle mise en scène par Germain constitue un échec. Ce chapitre présente les différents rites initiatiques présents dans les romans, ainsi que la structure de la quête qui en résulte, de même qu'une analyse synchronique comparative des deux œuvres. Les romans de Brodeur et de Germain ont la particularité de proposer plusieurs modèles d'initiation en mettant en scène des personnages d'âges variés, ceux de Brodeur sont plus près de l'adolescence, bien que le contexte du roman ne permette pas de les considérer comme tels, alors que Germain utilise des personnages adultes clairement sortis de l'adolescence depuis un moment déjà. Brodeur présente également des trajectoires initiatiques parallèles de l'homme et de la femme grâce aux personnages de Rose et d'Alexandre. Le second chapitre propose une étude de *Les grands sapins ne meurent pas* (1993) et *La première pluie* (1999), qui, eux, mettent en scène des personnages clairement adolescents. Les héros des récits de Dominique Demers et Camilien Roy sont une adolescente (Demers) et un adolescent (Roy), ce qui semble dissocier définitivement l'initiation féminine de l'initiation masculine au sein de ce corpus. Ces deux romans introduisent, à la différence de la période précédente, une narration à la première personne permettant une focalisation interne sur les pensées de la narratrice ou du narrateur. Le troisième chapitre, qui porte sur les romans les plus récents, soit *Cœur de lionne* (2011) et *Le silence de la Restigouche* (2014), le territoire et la quête initiatique, suivra le même schéma.

## Chapitre 1

*La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre* posent les bases de la littérature jeunesse en Ontario français. Largement enseignées dans les écoles de la province, ces œuvres ont atteint un statut quasi patrimonial. Dans une entrevue accordée à Lucie Hotte, Doric Germain affirme qu'il a écrit ses premiers romans pour susciter l'intérêt des jeunes<sup>50</sup>. L'objectif de *La vengeance de l'original* est de permettre aux jeunes du nord de l'Ontario de se reconnaître dans l'univers mis en scène et de se sentir concernés par ses thématiques<sup>51</sup>. La question du public est plus floue dans le cas d'Hélène Brodeur. Cette question n'est pas abordée dans les entrevues et les monographies consacrées à l'auteure<sup>52</sup>. Il faut dire que les trois tomes des *Chroniques du Nouvel-Ontario* ne correspondent pas nécessairement aux éléments propres au roman pour adolescent tels que les définit Pierre Bruno. Par exemple, *La quête d'Alexandre* ne cherche pas particulièrement à encadrer un lecteur relativement jeune. C'est plutôt parce que le roman jouit d'une grande popularité auprès du corps enseignant qu'il peut être considéré comme une œuvre pour la jeunesse. Brodeur cherche à instruire son lectorat au sujet de l'histoire et de l'identité franco-ontariennes et cela fait de *La quête d'Alexandre* une source d'informations culturelles importante. *La vengeance de l'original* est davantage axé sur la vie dans le Nord de l'Ontario et se fonde sur des éléments que Germain conçoit comme constitutifs de l'identité des jeunes Franco-Ontariens du Nord de l'Ontario.

---

<sup>50</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 12.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 168-169.

<sup>52</sup> À titre d'exemple, l'ouvrage de Beatriz Mangada Canas intitulé *Hélène Brodeur*, analyse l'œuvre de la romancière franco-ontarienne avant de présenter un dossier incluant une entrevue avec l'auteure. En aucun moment il n'est question du lectorat ciblé par l'œuvre de Brodeur. Voir à ce sujet Beatriz Mangada Canas, *Hélène Brodeur*, Ottawa, éd. David, 2003.

### *La vengeance de l'orignal*

Le premier roman de Doric Germain raconte l'histoire de deux chasseurs américains, Daggett et Collins, et de leur guide, Lavoie, qui décident, vers la fin de leur séjour dans la région de Hearst, de chasser l'orignal à bord d'un hélicoptère loué, bien que la chasse en hélicoptère soit interdite. Ils repèrent ainsi un orignal isolé qu'ils poursuivent pour l'abattre. Les chasseurs sont tout excités de leur prise et ne demandent qu'à la rapporter pour exhiber sa ramure en guise de trophée. Malheureusement, leur tentative de soulever l'orignal grâce à l'hélicoptère est un échec : la bête est beaucoup trop lourde. Les trois hommes seront alors livrés à eux-mêmes dans la forêt, presque sans ressources face au grand froid. La chance leur sourit lorsqu'ils découvrent dans une vieille cabane abandonnée, des pépites d'or. Les trois hommes conviennent alors de se retrouver au même endroit à l'été pour exploiter le filon d'où provient le précieux métal. Ils se laissent donc presque joyeusement arrêter par le garde forestier pour chasse illégale. À leur retour dans la région, les trois hommes devront de nouveau affronter l'environnement forestier hostile du nord de l'Ontario. Cupides et irrespectueux de la nature, ils seront la proie d'une suite de dangereuses malchances puisque la vengeance de l'orignal n'aura de cesse de s'accomplir.

Les protagonistes de ce roman sont tous adultes, ce qui n'est pas le cas des autres romans du corpus. D'emblée le lecteur constate qu'ils sont arrogants et peu enclins à écouter les enseignements de la nature et des gens qu'ils rencontrent. Il faut préciser que les personnages adultes peuvent être initiés au même titre que les enfants et les adolescents. L'enfance et l'adolescence sont des périodes particulièrement propices à l'initiation puisque les personnages expérimentent déjà de grands changements. Cependant, la littérature regorge d'exemples d'initiation chez l'adulte. On peut penser entre autres au *Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne ou au *Comte de Monte-Cristo* et au cycle des mousquetaires d'Alexandre

Dumas. En mettant en scène uniquement des protagonistes d'âge adulte, Germain ne déroge donc pas du scénario initiatique<sup>53</sup>, mais ses personnages, qui ont déjà une identité forte et affirmée, sont moins ouverts ou prédisposés à être initiés.

### *Préparation : La forêt comme personnage*

Vierne indique que « la première phase [de l'initiation] est une préparation à la seconde [phase], la mort initiatique<sup>54</sup> ». L'objectif de cette étape n'est pas d'outiller les novices pour « survivre » à la mort initiatique, mais plutôt de les pousser à se dissocier de ce qu'ils ont toujours connu. Alors que le terme « préparation » a une connotation plutôt rassurante, « [l]'initiation est, dans tous les cas, un acte d'une exceptionnelle gravité, et il est normal qu'elle requière des sortes de rites préliminaires. En outre, cette phase d'attente doit mettre le novice dans une disposition d'angoisse religieuse, propre à préparer son cœur aux révélations sacrées<sup>55</sup>. » L'atmosphère des rituels entourant la préparation se voudra donc volontairement inquiétante puisque cela permet de décourager les novices qui n'auraient pas le courage d'affronter la mort initiatique. Vierne scinde l'étape de la préparation en trois types de rituels, soit la mise en place du lieu initiatique, la purification du novice et sa séparation d'avec les profanes, ou les non-initiés<sup>56</sup>. Seule cette dernière subdivision doit absolument être respectée puisque les rituels de séparation « constitue[nt] à la fois le terme de la préparation et le début de l'initiation<sup>57</sup>. »

---

<sup>53</sup> Vierne a elle-même travaillé sur le roman vernien où elle analyse, entre autres, *Le tour du monde en 80 jours* dans lequel il n'y a pas de protagonistes enfants. Voir à ce sujet Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, op. cit.

<sup>54</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, op. cit., p. 15.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 16.

Le lieu initiatique est extrêmement important dans le roman de Germain<sup>58</sup>. Bien que Vierne en parle comme d'un lieu isolé qui doit être préparé de façon spécifique, la forêt a plutôt ici une valeur de sanctuaire. Eliade indique que la sacralité du lieu initiatique tient au fait que ce dernier représente un lieu de communication entre le monde humain et le divin<sup>59</sup>. Le divin n'est pas nommé dans *La vengeance de l'original*. Le territoire revêt plutôt une dimension mystique qui tient davantage du secret que de la croyance religieuse<sup>60</sup>. Chez Germain, la forêt n'est jamais totalement comprise par l'humain qui ne peut que s'en remettre à une prudence constante. L'aspect incontrôlable de la nature lui permet d'échapper à la domination humaine. Le lieu initiatique ne nécessite donc aucune préparation<sup>61</sup> : il est déjà isolé et prêt à initier les protagonistes. Lavoie, le guide des deux chasseurs, insiste sur l'isolement du lieu plutôt que de chercher à décrire la nature elle-même en affirmant :

« Oui, nous savons où nous sommes. À moins de deux kilomètres par là, c'est le lac Pitukupi. La rivière Kenogami doit être à une quinzaine de kilomètres à l'ouest. Quant à n'être pas loin, c'est relatif. Nous sommes au moins à quatre-vingts kilomètres du lac Carey et cinquante ou soixante kilomètres du chemin Rodgers. En hélicoptère, c'est tout près. À pieds, en plein bois, c'est autre chose. Et comment traverser les ruisseaux et rivières qui ne sont pas gelés? Non, le mieux, c'est de rester sagement ici jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher. » (VO, p. 21)

L'énumération de Lavoie permet de se rendre compte que la seule façon de traverser le territoire tout en restant en vie, c'est de compter sur l'aide d'autrui. Ce constat renforce la nécessité de mettre en scène des personnages initiés, qu'ils soient des pères ou des maîtres initiatiques. Paradoxalement, la quête initiatique dans *La vengeance de l'original* est très peu encadrée par des personnages détenant le savoir; on pourrait même dire qu'elle ne l'est pas du tout. Ainsi, est-il essentiel de s'arrêter aux notions de maîtres et de pères ou mères initiatiques.

---

<sup>58</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 22-24.

<sup>59</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>60</sup> Robert Jaulin indique que les rites initiatiques, symbole d'une puissance sacrée, « lient le lieu aux personnages qui s'y trouvent ». Cela pourrait expliquer l'influence constante exercée par les personnages de Germain sur la forêt et vice et versa. Robert Jaulin, *La mort de Sara L'ordre de la vie ou La pensée de la mort au Tchad*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1967, p. 62.

<sup>61</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, *op. cit.*, p. 16.

Dominique Zahan explique que le novice est accompagné par un ou plusieurs guides aussi appelés maîtres initiatiques. Le maître initiatique a préalablement réussi l'initiation qui fait l'objet de la quête du novice<sup>62</sup>. À cause de cela, le maître initiatique détient déjà une partie des secrets qui seront révélés au novice, une fois initié. Mircea Eliade précise que le rôle symbolique de certains de ces accompagnateurs se rapproche de la parentalité par les appellations « père » et « mère » qui sont fréquemment utilisées<sup>63</sup>. Le père initiatique ou la mère initiatique a les capacités de diriger l'initiation. Le grand savoir que détient le père initiatique<sup>64</sup>, tel que le conçoivent Zahan et Eliade, le place au-dessus de la vie et des considérations humaines. C'est en général de la nature humaine dont les novices cherchent à se détacher. C'est particulièrement le cas lors d'initiations religieuses ou spirituelles pendant lesquelles le novice « [rompt] avec la communauté des vivants<sup>65</sup>. » L'absence de telles figures pourrait être attribuée à l'âge des personnages qui, puisqu'ils sont adultes, n'auraient pas besoin d'être guidés pour réussir l'initiation. Le seul personnage qui aurait pu être un maître initiatique est Sylvio Tremblay, le garde-chasse de la région, mais il n'est que très peu présent dans le roman. De plus, les chercheurs d'or, cupides et craintifs, refusent constamment l'aide que Tremblay essaie de leur apporter<sup>66</sup>. La forêt ontarienne, le lieu initiatique, participe donc activement à l'initiation des deux chasseurs, car

La Nature peut elle-même être vue comme un personnage dans ce roman. Elle tente, dans un premier temps, d'être un adjuvant pour les personnages en leur envoyant maints messages que ceux-ci ignorent ou n'arrivent pas à décrypter correctement. À la fin, elle devient clairement un opposant, multipliant les

---

<sup>62</sup> Dominique Zahan, *Les sociétés d'initiation bambara. Le n'domo, le korè*, Mouton, Paris, coll. « Le monde d'outre-mer passé et présent », 1960, p. 199.

<sup>63</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 264.

<sup>64</sup> Le terme « père » initiatique sera privilégié ici puisque les études anthropologiques desquelles découle l'utilisation de ce terme sont principalement basées sur des initiations masculines. Les termes « père » et « mère » initiatique réfèrent à une fonction de guide initiatique. L'homme et la femme ont le même statut lorsqu'ils occupent un rôle de guide. Ainsi, les termes « père » et « mère » initiatique seront utilisés également dans la thèse, en fonction du genre de ces figures dans chacun des romans.

<sup>65</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, op. cit., p. 137.

<sup>66</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, op. cit., p. 33.

embûches sur le chemin vers la liberté et la richesse des chercheurs d'or, notamment en soulevant un blizzard qui les mènera à la mort<sup>67</sup>.

Le territoire rempli, en quelque sorte, les fonctions d'un père ou d'une mère initiatique. L'espace réagit directement aux actions posées par les protagonistes et leur envoie des signaux qu'ils doivent interpréter : seul un individu qui connaît bien le territoire et ses particularités peut y survivre. Le court roman de Germain intègre peu de longues descriptions du territoire. Les références qui y sont faites contribuent plutôt à alimenter un climat d'angoisse face aux dangers qui guettent les trois hommes. Par exemple, lorsque vient le temps, au printemps, pour le groupe d'hommes de retourner à la cabane où ils ont trouvé l'or, les chasseurs sont apeurés par la rivière sur laquelle ils doivent naviguer. En effet, « [la rivière] [est] peu engageante. Ce cours d'eau peu profond et très rapide en été [était devenu] un véritable torrent après la fonte des neiges et la crue des eaux du printemps. » (VO, p. 48). Le tout semble effectivement peu engageant et l'angoisse envahit les personnages.

### Se purifier en retard

Vierne précise que la purification du novice doit survenir avant son entrée dans le lieu initiatique : la purification doit permettre au novice d'entrer dans le sanctuaire. Cet ordre n'est pas respecté dans *La vengeance de l'original*. Les chasseurs entrent dans la forêt dès les premières pages du roman. Des événements purificateurs surviendront donc un peu plus tard. Après l'écrasement de l'hélicoptère, les trois hommes doivent trouver une façon d'attirer l'attention des secouristes qui ne tarderont pas à se mettre à leur recherche. Alors qu'il travaille à former un signal de détresse avec des branches, Collins « [p]ass[e] à travers la glace fragile de novembre » (VO, p. 24). Germain précise qu'il s'agit d'« une [...] expérenc[e] [d]es plus

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 52.

désagréables et [d]es plus dangereuses » (VO, p. 24), surtout parce qu'elle rend « [l]es vêtements mouillés et [...] [l]es allumettes inutilisables » (VO, p. 25). La baignade rituelle est souvent utilisée en guise de purification car elle permet de laver le corps et, par extension, l'esprit. Bien que la baignade ne soit pas volontaire ici, Collins frôle malgré tout la mort. Il est sauvé par la présence de ses deux comparses. L'eau et le froid rendent ses vêtements chauds inutiles et, même s'il a des allumettes, elles ne servent plus à rien. Alors qu'il semblait adéquatement équipé, Collins se retrouve tout de même sans ressources. Il n'a plus rien, tout est effacé. Il pénétrerait, ainsi purifié, dans le lieu initiatique. Cet événement est immédiatement suivi d'un empoisonnement alimentaire pour Daggett et Lavoie. Les deux personnages qui n'ont pas été purifiés par l'eau doivent absolument l'être d'une autre façon. Encore une fois, il s'agit d'une purification « forcée » par l'environnement puisque les « maux de têtes, vomissements et diarrhées » (VO, p. 26) sont causés par l'ingestion de la chair trop fraîche de l'original. Le jeûne fait partie des pratiques purificatrices notées par certains anthropologues qui se sont intéressés aux rites d'initiation. Ici, le corps rejette la nourriture, forçant ainsi les novices à jeûner, à se purifier en vue d'une mort rituelle.

### Surmonter l'isolement

Vierne précise que les rituels de séparation « constitue[nt] à la fois le terme de la préparation et le début de l'initiation<sup>68</sup> », c'est pourquoi ils sont essentiels à toute quête initiatique. Dès le début du récit, les personnages sont seuls dans l'hélicoptère qui survole la forêt. Cependant, ils ont la liberté et la possibilité de rebrousser chemin quand ils le veulent. L'hélicoptère s'écrasera peu après, quand les protagonistes tentent de soulever la trop lourde

---

<sup>68</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 16.

carcasse de l'original (VO, p. 20). Les trois hommes se trouvent alors complètement isolés du monde humain, sans moyen de transport, mais surtout sans aucun moyen de communication. En effet, la radio de l'hélicoptère s'est brisée dans l'écrasement. Le retrait de la communauté est la norme lors de l'initiation dans les sociétés sur lesquelles Eliade fonde ses observations. L'isolement forcé du groupe durera plusieurs jours et les relations des protagonistes s'en ressentent puisque

[d]ans la cabane en bois, tout le monde commençait à s'impatienter. [...] Collins surtout avait les nerfs à fleur de peau. Il était de tempérament plutôt nerveux et les incidents des derniers jours n'avaient rien fait pour le calmer. Comme un fauve en cage, il allait et venait dans la cabane, touchait à tout, déplaçait les branches de sapin. (VO, p. 32)

L'attitude de Collins a tôt fait d'énerver ses compagnons, surtout Daggett. L'atmosphère est tendue dans la cabane et l'isolement est vécu difficilement. Les trois hommes n'attendent que d'être sauvés, rien d'autre ne leur semble pouvoir sortir de cette situation. Ils ne se résignent jamais à la solitude.

### *Mort symbolique : une forêt vindicative*

La mort est omniprésente dans *La vengeance de l'original*. L'univers de la chasse développé par Germain permet un contact très particulier, voire privilégié, avec la mort. Dès le début du roman, le lecteur assiste à la mise à mort de l'original par Collins, aidé de Daggett et Lavoie. Il serait logique de dire que Collins vit une forme de mort par procuration en abattant l'original. Pourtant, il n'en est rien. Les protagonistes n'ayant pas été préparés adéquatement à ce moment-là, ils ne peuvent pas faire l'expérience d'une mort initiatique. C'est également la raison pour laquelle je considère que l'accident d'hélicoptère, bien qu'il provoque l'inconscience et des blessures aux membres du petit groupe, n'est pas non plus une mort

initiatique. Selon Vierne, l'inconscience<sup>69</sup> et la douleur permettent d'entrer dans le domaine de la mort, mais les trois hommes n'ont pas encore complété la préparation nécessaire pour être en mesure de comprendre la signification de cet événement. Dans ses travaux, Vierne note que « [c]'est en général durant la période de sa mort initiatique que le novice reçoit au moins une partie de l'enseignement qui [...] fera de lui un autre homme<sup>70</sup>. » Ni la mort de l'original ni l'accident d'hélicoptère n'apprendront quoi que ce soit aux trois hommes.

À partir du moment où ils sont retrouvés pour la première fois par le garde-chasse Sylvio Tremblay, les trois hommes semblent avoir achevé une préparation conforme aux rituels modélisés par Vierne. Ils sont donc prêts à affronter la mort initiatique. Lorsqu'ils retournent dans le Nord, le printemps suivant, les trois hommes sont beaucoup mieux préparés pour affronter la forêt du nord de l'Ontario. Ils ont fait des recherches au cours de l'hiver pour savoir comment extraire l'or et se sont munis d'équipement et de matériel leur permettant de mener à bien leur expédition. Malgré cette savante préparation, la forêt demeure un territoire difficile à apprivoiser, surtout par temps froid. Les protagonistes attendent impatiemment l'arrivée de l'été qui, croient-ils, facilitera leur démarche. Malheureusement, la saison chaude n'est pas conforme à leurs espérances : elle est vécue comme une forme de torture quotidienne.

Le matin, les brûlots commençaient la valse, si petits qu'aucun moustiquaire n'aurait pu leur interdire l'accès à la cabane. L'avant-midi [...] c'était le tour des maringouins dont la morsure provoque de cruelles démangeaisons. [...] Les deux Américains étaient découragés. Ils avaient la barbe longue, les yeux cernés, le visage enflé par les piqûres de moustiques et brûlé par le soleil. Lavoie n'arrangeait pas les choses en leur répétant constamment d'un ton sarcastique : « Ne vous en faites pas. Ce sont les six premiers mois qui sont les pires. Dans deux ou trois ans, vous serez aussi bien acclimatés que les Indiens dont vous commencez à avoir l'air. » (VO, p. 61-62)

La souffrance revêt effectivement une grande importance puisque certaines initiations cherchent véritablement à « tuer » le novice<sup>71</sup>. Ici, il s'agit de résister à la difficulté de

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 32.

l'environnement. Les chasseurs ont du mal à supporter la douleur et l'agacement constant, même leur apparence physique est transformée. Pourtant, ils ne renoncent pas. Ils ont bien trop à perdre. L'initiation semble ici en voie de réussir. Fort de leur phase de préparation, les protagonistes sont en mesure de résister aux difficultés que présente l'environnement.

Cependant, il s'agit d'une torture plutôt statique. En effet, l'environnement est stable et ce sont les trois hommes qui cherchent à s'immiscer dans l'écosystème, car il est sous-entendu que « tous ceux qui habitent la forêt devraient vivre en accord avec ses lois<sup>72</sup> ». Lorsque le territoire se retourne véritablement contre les protagonistes, ils sont complètement démunis. C'est le cas lorsque Daggett est attaqué par une ourse croisée dans la forêt. L'Américain ne sait pas quoi faire devant l'ourse et ses petits. Il croit donc qu'il est sage de tenter de l'effrayer. Cette mauvaise décision lui fera frôler la mort de près. En effet, le chasseur est attaqué par l'animal. Il est mis à l'épreuve par la nature, représentée ici par l'ourse. La seule vue de l'animal suffit à terrifier Daggett : « La bête était hideuse à voir, les yeux injectés de sang les babines retroussées sur de longs crocs acérés, poussant des grognements rauques sur le sens desquels on ne pouvait se méprendre. » (VO, p. 65) Il s'agit d'un monstre plus que d'un animal. La figure du monstre est particulièrement exploitée dans les initiations mythologiques<sup>73</sup> où l'animal est un symbole divin<sup>74</sup>. Ici, Daggett est « tué » par le monstre puisqu'il n'est pas en mesure de l'affronter : « Comme dans un cauchemar, il vit par deux fois

---

<sup>72</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 23.

<sup>73</sup> Simone Vierne explique qu'« [i]l existe une variante du *regressus ad uterum* en relation avec le monstre, celle du combat, et non de l'avalement. Il faut noter tout d'abord qu'on la trouve plutôt dans les mythologies que dans les rituels, autrement dit dans des formes plus élaborées de la structure initiatique, plus tardives aussi. D'ailleurs, le combat contre un monstre aurait présenté, dans les initiations de puberté, comme dans les initiations alchimiques ou maçonniques, des difficultés techniques. » Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 46. Le combat contre un monstre ou une figure faisant office de monstre a donc sa place dans le roman initiatique qui affiche, comme les mythologies, une structure initiatique plus complexe que les rites d'initiations observés dans les sociétés traditionnelles.

<sup>74</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, p. 58-60.

la lourde patte de l'ourse armée de longues griffes recourbées s'abatte sur lui. Puis, un voile noir passa devant ses yeux. » (VO, p. 65) L'inconscience, provoquée ou non, permettrait d'accéder au monde de la mort<sup>75</sup>. Daggett vit une mort symbolique en tous points semblable à celles qu'évoquent les études de cas rassemblées par Vierne. Il serait donc logique que Daggett et ses compagnons à travers lui apprennent de cette aventure et qu'ils se méfient davantage du territoire et des dangers qu'il peut présenter. Effectivement, la mort initiatique remet en perspective les difficultés éprouvées jusque-là par les trois hommes qui changent, devenant plus résistants face à l'environnement. Ils se préoccupent beaucoup moins des moustiques ou des blessures mineures (VO, p. 66-67). Ils s'adaptent enfin à la forêt.

#### *La renaissance ou La difficulté de devenir quelqu'un d'autre*

Néanmoins, l'adaptation des personnages s'avère un faux indice de la réussite de l'initiation. Un peu plus tard dans le roman, Lavoie et Collins partent avec l'or finalement trouvé pour éviter d'être pris dans la glace qui ne tardera pas à se former. Ils choisissent cependant le mauvais chemin pour rentrer puisqu'ils n'ont pas su déchiffrer les signes envoyés par la nature. En effet, « [l]'exemple des oies sauvages n'avait servi à rien. » (VO, p. 104) Cette mauvaise décision leur sera fatale : ils seront pris dans une tempête.

Il[s] avai[ent] trop attendu. Caché dans la tempête et l'obscurité grandissante se dressait un îlot rocheux, presque invisible parmi les vagues sombres [...]. En le heurtant, le canot se renversa, la coque défoncée. Les deux hommes et la cargaison furent projetés comme des fétus dans les eaux froides de la rivière Albany, à moins de quinze kilomètres de leur but. La Nature, en furie ce jour-là, faisait de la moindre imprudence une faute mortelle. (VO, p. 110)

Les mois passés dans la forêt, conjugués à l'attaque de leur compagnon par l'ourse, auraient dû permettre à Lavoie et Collins de perfectionner leurs connaissances de la nature. Leur décès montre clairement que ce n'est pas le cas. Si les suites de l'accident de Daggett laissaient

---

<sup>75</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 24.

présager un changement chez les protagonistes, il semble plutôt que leurs motivations, purement matérielles, prennent toujours le dessus sur leur apprentissage.

Le même phénomène s'observe lorsque Daggett, qui s'était absenté pour rejoindre sa femme victime d'un accident de voiture, tente de rejoindre ses amis au campement, mais arrive trop tard. Son canot étant endommagé, c'est à pied qu'il doit revenir en ville. Alors qu'il pense être bien préparé avec sa boussole et un chargement léger, Daggett s'aperçoit rapidement que l'environnement est changeant et qu'il faut pouvoir faire face à toute éventualité. Il est revenu pour tirer profit des ressources du territoire. Ses motivations, tout comme celles de ses acolytes, n'ont pas changé. Comme il demeure, intrinsèquement, le même individu, il n'est pas en mesure de faire face à l'environnement difficile de l'hiver. Malgré ses efforts pour continuer à avancer sans sa boussole, qu'il a perdue, l'homme ne fait que tourner en rond. Il est emprisonné dans la forêt et celle-ci aura raison des connaissances qu'il a acquises au cours des derniers mois. Ainsi, l'Américain épuisé finira par « s'allonger à même la neige et s'endormi[r] » (VO, p. 113) malgré le risque que cela représente. Son décès est indiqué peu après. Une aurore boréale se dessine au même moment, car « [l]a Nature, à sa manière, célébrait [...] la mort du dernier des trois braconniers. » (VO, p. 114)

La mort des trois protagonistes témoigne de l'échec de la quête initiatique. Bien que les trois hommes passent par une préparation qui inclut tous les rituels identifiés dans l'étude de Vierre et expérimentent la mort initiatique, ils n'arrivent pas à renaître après leur mort symbolique : il ne s'opère donc aucun changement chez les protagonistes. Cela explique pourquoi les expériences de mort symbolique deviennent de réels décès. Les trois hommes refusent l'initiation, en ignorant les indices qui pourraient les guider à travers la quête. La cupidité des personnages est punie par la nature. C'est effectivement le garde-chasse qui retrouvera l'or alors qu'il n'a jamais cherché à l'obtenir. Germain donne ainsi un ton plus

moralisateur à son roman : seuls certains individus méritent d'être initiés. Les novices doivent absolument être porteurs d'un potentiel latent qui fera d'eux de bons initiés<sup>76</sup>. La personnalité et les valeurs du novice, particulièrement dans le cas de romans s'adressant aux jeunes, auront un effet déterminant sur son avenir. En effet, la littérature pour la jeunesse cherche souvent à présenter des modèles, des exemples pour le lecteur. Germain choisit le procédé opposé, c'est-à-dire qu'il permet à son lectorat de s'initier en lui présentant un contre-exemple<sup>77</sup>. Pour s'initier par l'entremise de *La vengeance de l'original*, il suffit au lecteur, « [p]uisque le roman n'endosse pas les actions des trois hommes<sup>78</sup> » de ne pas suivre l'exemple des personnages.

### ***La quête d'Alexandre***

*La quête d'Alexandre* raconte les aventures d'un jeune Québécois, Alexandre Sellier, issu d'une famille nombreuse et promis à la prêtrise. Insatisfait de cet avenir qui lui a été imposé, Alexandre rêve de partir, comme son frère aîné François-Xavier, à la découverte du Nouvel-Ontario. Comme la famille Sellier est sans nouvelles de son aîné, Alexandre propose de reporter ses vœux et de partir sur les traces de François-Xavier. Il quittera son village natal de Sainte-Amélie, dans les Cantons de l'Est au Québec pour se rendre à North Cobalt, près du lac Témiscamingue. Son périple à travers le Nouvel-Ontario lui fera remonter la rivière Oschinichou avant de le voir finalement partir pour Sesekun<sup>79</sup>. Malgré la persévérance d'Alexandre, qui questionne tous ceux qu'il croise, personne ne sait où se trouve François-

---

<sup>76</sup> Hotte et Roy soulignent que « [l]e système des personnages, dans *La vengeance de l'original*, comme dans les autres romans de Germain, est fortement polarisé entre les "méchants" et les "bons". » Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 27.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 49-50.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>79</sup> Le récit d'Hélène Brodeur met en scène « [d]es personnages [...] imaginaires et l'action se situe dans des villages fictifs quelque part entre Haileybury et Cochrane. » Prise de parole, « La quête d'Alexandre », [en ligne] [<http://www.prisedeparole.ca/2011/09/23/vient-de-paraitre-la-quete-dalexandre-chroniques-du-nouvel-ontario-tome-1/>], consulté le 6 février 2017.

Xavier. Refusant d'abandonner, Alexandre utilisera les connaissances acquises au séminaire pour devenir enseignant, profitant ainsi des opportunités offertes par ses nouvelles connaissances. Les années passeront et Alexandre est bien installé dans la région. Il fera la connaissance d'une jeune Anglaise, Rose, mariée à un fermier de Sesekun. Alexandre en tombera rapidement amoureux et ils vivront une idylle secrète. Le premier tome de la saga d'Hélène Brodeur s'achève lors du grand incendie de 1916<sup>80</sup> après lequel Alexandre quitte Rose, puisqu'il a promis de consacrer sa vie à Dieu s'il survivait. Il ignore alors qu'elle est enceinte de lui.

Les personnages de *La quête d'Alexandre* sont de jeunes adultes tout juste sortis de l'adolescence qui doivent encore apprendre à évoluer dans un monde adulte. Le roman de Brodeur a d'ailleurs la particularité de mettre en parallèle les quêtes initiatiques d'Alexandre et de Rose. Leurs cheminements respectifs se construisent à partir de plusieurs initiations qui leur permettent de gravir les échelons du milieu dans lequel ils évoluent. Vierendeau précise à ce sujet que les initiations ne sont pas toutes équivalentes et qu'il existe des degrés qui peuvent être franchis<sup>81</sup>. Brodeur permet donc au lecteur de suivre un double parcours initiatique abordé respectivement dans une perspective masculine et féminine.

---

<sup>80</sup> Martin E. Alexander explique que l'incendie de juillet 1916 s'est probablement déclenché à partir de petits feux qui se sont combinés en un immense brasier alimenté par le vent. L'incendie a ainsi parcouru une superficie de 0,2 millions d'hectares et fait 223 morts, officiellement répertoriés. L'auteur suggère que le nombre réel de décès était probablement plus élevé que cela. Martin E. Alexander, « "Lest we forget": Canada's major wildland fire disasters of the past, 1825-1938 », Dale D. Wade (dir.), *Proceedings of 3rd Fire Behavior and Fuels Conference, October 25-29, 2010, Spokane, Washington, USA*, Birmingham, International Association of Wildland Fire, 2010, p. 7. Voir également à ce sujet Paul-François Sylvestre, « Incendies dans le Nouvel-Ontario », *L'Express de Toronto* [en ligne], 11 juillet 2006, [<https://l-express.ca/incendies-dans-le-nouvel-ontario/>], consulté le 12 février 2016.

<sup>81</sup> Simone Vierendeau, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 22-23.

*Préparer l'initiation : de la nature à la maison*

Le personnage d'Alexandre est d'abord présenté comme un être assez ignorant, un jeune garçon plein d'énergie qui n'est pas toujours assidu en classe. L'ignorance d'Alexandre au début du roman, lorsqu'il est envoyé au séminaire, pourrait s'expliquer par son jeune âge. Pourtant, même s'il vieillit en âge pendant les années passées au séminaire, il n'en demeure pas moins un enfant sur bien des aspects. Cela transparait particulièrement lors de son premier aperçu de la sexualité par l'intermédiaire de *Salammbô* de Gustave Flaubert. Le livre est interdit par le professeur de littérature, qui cherche à mettre les élèves en garde contre les influences néfastes de certains écrivains (QA, p. 32). Alexandre vivra donc sa première « expérience » sexuelle grâce à l'idée qu'il se fait de l'ouvrage de Flaubert, ne l'ayant pas encore sous la main à ce moment-là. En effet,

[c]ette nuit-là, Alexandre dort mal. Dès qu'il s'assoupissait, des formes lascives lui apparaissaient comme à saint Antoine dans le désert. Des femmes aux formes divines, complètement nues, traînaient leurs longs cheveux d'or dans un cloaque immonde et cherchaient à l'y entraîner. Il luttait désespérément, implorant l'aide de son ange gardien. Mais lorsque l'ange à la tunique écarlate se tournait vers lui, il découvrait avec stupeur un visage de monstre. Il se réveilla plusieurs fois en sursaut, trempé de sueur, et au matin s'aperçut avec honte que ses draps portaient le témoignage indéniable de cette nuit de débauche. (QA, p. 34)

Cette expérience désoriente singulièrement le personnage qui, comme le précise Brodeur, a honte. Alexandre n'arrive pas à être aussi pur que ce que l'on attend de lui au séminaire : il est sous l'emprise de ses pulsions. Toutefois, il faut noter que cette expérience n'est nullement encadrée. Elle est vécue de façon spontanée par Alexandre. Par la suite, le jeune homme expérimentera, par l'entremise des autres, une sexualité beaucoup plus libre et assumée devant laquelle il sera presque aussi démuni qu'au séminaire. Ainsi lorsqu'il quitte les environs de Cobalt avec un groupe de prospecteurs, il est outré de constater la libéralité des mœurs de ses compagnons de voyage.

Alexandre allait se rendormir lorsqu'il devint conscient que deux personnes avaient pénétré dans la tente. Assez de lumière filtrait [...] pour qu'il put distinguer la silhouette d'une femme qui précédait la haute

carrure de Tom. Suffoqué, Alexandre était maintenant complètement réveillé. [...] La femme s'était couchée. Tom s'étendit près d'elle et l'enlaça. Bientôt, il la couvrit de son corps tandis qu'elle demeurait curieusement passive, résignée, comme de la bonne terre qui se laisse fouiller par la charrue, comme l'eau qui s'ouvre devant le canot. L'étreinte fut assez brève. L'homme geignit, puis il glissa de côté et bientôt se mit à ronfler. (QA, p. 94)

Tout comme c'était le cas au séminaire, Alexandre a honte : « Il [a] honte d'avoir été [...] témoin d'un accouplement aussi désinvolte, d'avoir assisté à un abus aussi flagrant, sans rien faire, sans rien dire et de s'en être par le fait même rendu complice. Le dégoût succèd[e] à l'indignation. » (QA, p. 94) Même s'il est un peu plus âgé, Alexandre n'arrive toujours pas à comprendre la sexualité ni à accepter ses propres pulsions. Il faudra que Tom Clegson, l'un des prospecteurs avec qui il chemine, lui explique l'accord consensuel qu'il a conclu avec Sophia, l'Amérindienne qui partage son lit (QA, p. 96-98). Alexandre a besoin qu'un initié lui explique que la sexualité n'a pas besoin d'être démonisée, comme c'était le cas au séminaire. Le protagoniste doit utiliser les yeux d'un autre pour concevoir une réalité à l'opposé de celle qu'il imagine. Cela indique que l'encadrement du novice par des initiés dans sa quête initiatique est absolument nécessaire<sup>82</sup>. Sans accompagnement, le novice ne pourra pas atteindre son but ni réussir à traverser l'épreuve de la mort symbolique. Par contre, l'encadrement professoral fourni dont bénéficie Alexandre au séminaire ne suffit pas. Personne ne semble être en mesure de répondre à ses interrogations sur la vie, le laissant ignorant. La relation ambiguë qu'entretient Alexandre avec la sexualité dans la première partie du roman témoigne de cette ignorance enfantine à propos de la vie. Il semble que la sexualité serve finalement à tracer une frontière qui départage l'enfant (ou l'adolescent) de l'adulte. Alexandre devra donc s'initier autrement que par la profession religieuse.

La protagoniste féminine, Rose, est aussi présentée comme une enfant, même si elle est âgée de 17 ans lors de sa première apparition dans le roman. Lorsque sa mère décède, Rose

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 77.

doit quitter son petit village d'Angleterre pour rejoindre le cousin de sa mère, Finlay, afin de travailler avec lui dans une grande maison londonienne. Elle est alors dépeinte plus comme une gentille poupée que comme une adolescente. Elle est belle, complètement innocente et dépourvue de toute malice. Sa collègue Emily profite de sa candeur pour l'entraîner à sa suite dans des sorties que désapprouve Finlay, comme des rencontres d'amoureux et une soirée de danse. Cela pousse Rose à mentir sur ses activités. Son parent exprime clairement ses craintes à son sujet : « Je n'aime pas beaucoup que vous vous promeniez avec Emily. J'ai peur que ce ne soit une écervelée, une mauvaise conseillère. » (QA, p. 184) Rose ne semble pas en mesure de déterminer les fréquentations qui sont acceptables pour elle. La jeune femme manque d'expérience et doit être encadrée, comme un enfant, par son oncle. Rose ne restera pas bien longtemps à Londres. Elle partira pour le Canada où son frère, qui s'y est installé, l'invite à le rejoindre. Encore une fois, l'innocence de Rose est remarquée par les autres personnages. La jeune fille tombe des nues lorsque son frère et son épouse lui apprennent qu'elle doit se hâter de trouver un mari puisqu'ils ne pourront pas s'occuper d'elle trop longtemps. Rose, comme un enfant, n'est pas au fait des rigueurs de la vie. Elle n'a ni responsabilités ni préoccupations financières. Une fois cette première surprise passée, Rose doit faire face aux avances de deux fermiers des environs, Cliff Murchison et Doug Stewart. Elle jettera finalement son dévolu sur Doug et ils se marieront peu après. La méconnaissance de Rose se manifestera de nouveau lors de sa première relation sexuelle et de la perspective de l'accouchement de sa belle-sœur, puis de sa voisine. Effectivement, cette fille de sage-femme n'a jamais su de quelle façon les enfants étaient conçus et encore moins comment ils venaient au monde. « On venait chercher sa mère, qui partait pour des heures, et, quand elle revenait, elle disait simplement : "Mrs. Black a un fils" ou "[l]es Simmons ont une fille". Mais sur le procédé par lequel on en venait là, jamais

un mot. » (QA, p. 212-213) L'enfance ou l'état de novice est marqué, chez Rose comme chez Alexandre, par une grande ignorance de la vie et plus précisément de la sexualité.

Pour amener l'enfant à sortir de son ignorance et ainsi franchir la ligne qui le sépare de l'âge adulte, le novice doit réussir, comme je l'ai déjà souligné, une quête initiatique composée de trois phases : la préparation, la mort initiatique et la renaissance. En ce qui a trait à la préparation, les rituels de purifications sont presque absents dans le roman de Brodeur. Cependant le territoire y occupe une place prépondérante, puisque c'est en le parcourant qu'Alexandre aura véritablement la possibilité de s'initier. En effet, bien que l'univers du séminaire soit empreint d'un certain mysticisme et que les rites et le cérémonial y occupent une place importante, il ne s'agit pas d'un lieu initiatique. L'objectif initial de l'entrée au séminaire d'Alexandre est d'y prononcer ses vœux pour devenir prêtre à son tour. Pourtant, la préparation qu'il reçoit ne le mène pas vers son initiation. De toute évidence, l'enseignement que l'on dispense à Alexandre ne répond pas aux besoins de la quête initiatique mise en scène dans le roman. C'est donc dire que l'enseignement religieux ne prépare pas Alexandre, il ne le conditionne pas à abandonner l'état initial. Il apparaît ainsi qu'en plus de la préparation qui doit mettre le novice dans une disposition propice à l'initiation, ce dernier doit désirer s'initier. Sans quoi, la préparation n'aura pas l'effet désiré. C'est donc l'espace désigné comme le « Nouvel-Ontario », qui fait office de lieu initiatique. La mise en place du lieu initiatique nécessite de préparer « un espace [...] éloigné [de celui] de la vie courante<sup>83</sup> ». Vienne précise que la mise en place n'est pas nécessaire lorsqu'il s'agit d'un sanctuaire<sup>84</sup>. La nature sauvage du Nouvel-Ontario, tout comme un sanctuaire, se passe de la présence humaine et permet à qui y entre de s'isoler totalement, à ses risques et périls. L'imaginaire de la forêt est

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>84</sup> *Ibid.*

particulièrement exploité par Brodeur, qui décrit abondamment le territoire. Dès son départ, Alexandre est fasciné par cette nature sauvage :

Sous le soleil brillant défilait interminablement le vert sombre des hautes épinettes, éclairé çà et là par des bouquets de bouleaux blancs aux troncs éclatants, ou de hautes futaies de trembles vert argenté. Puis, jaillissait l'éclair d'un lac dont la placide étendue reflétait un ciel sans nuages. Rivières, ruisseaux, cascades suivaient les rails ou, serpentant capricieusement, forçaient le train à les enjamber plusieurs fois. Puis, la rumeur de ferraille s'amplifiait de façon assourdissante alors que le train s'engageait dans un long corridor taillé à même le roc vif (QA, p. 59-60).

L'espace semble ici complètement vide de toute présence humaine. La forêt ne peut être traversée qu'en train, maintenant l'humain à bonne distance de la nature. Alexandre est d'ailleurs « oppressé par cette immensité, [comme un] fétu de paille emporté à toute vitesse dans ce paysage illimité vers une destinée inconnue. Il se remémor[e] alors les paysages plus amènes de son enfance [...] où les villages coquets se succéd[ent] à des distances civilisées. » (QA, p. 60) Dans son article « La thématique de la forêt dans deux romans ontariois », Yolande Grisé souligne l'importance de la forêt dans le scénario initiatique. En effet, « [c]ette présence obligatoire de la forêt observée dans les rites archaïques s'explique par le rôle fonctionnel qu'elle occupe dans les rites de passage, lesquels s'expriment et formalisent la mutation profonde nécessaire à la traversée des différentes étapes de la vie<sup>85</sup>. » C'est le cas dans *La quête d'Alexandre*. L'initiation d'Alexandre est intrinsèquement liée à l'environnement, très différent de celui qu'il a connu, dans lequel il doit apprendre à vivre<sup>86</sup>. Ainsi, c'est l'ensemble du territoire du Nouvel-Ontario, ou presque, qui constitue le lieu initiatique puisque, selon

---

<sup>85</sup> Yolande Grisé, « La thématique de la forêt dans deux romans ontariois », *Voix et Images*, vol. 14, n° 2 (41), 1989, p. 269. Article originellement publié dans Yolande Grisé, « La forêt dans le roman "ontariois" », *Études canadiennes / Canadian Studies*, 13e année, n° 23, 1987, p. 109-222.

<sup>86</sup> En effet, selon Martine Noël, « [l']espace dans le roman [*La quête d'Alexandre*] retient cette caractéristique du lieu qui inspire le cadre, tout en incluant des espaces civilisés. Plus précisément, l'espace dans le roman est présenté sous la forme d'une opposition dichotomique entre le milieu sauvage et le milieu rural. L'espace sauvage par excellence est sans aucun doute la forêt. » Martine Noël, « L'imaginaire forestier : une géocritique de trois romans franco-ontariens », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2012, p. 18. La distinction proposée entre le milieu sauvage et le milieu rural peu aussi, dans le cadre d'une quête initiatique, représenter l'opposition entre l'inconnu et le connu.

Michel Liddle, « l'entrée en Ontario, [...] [marquerait] la vraie frontière : celle qui sépare la civilisation du pays de défrichage, d'exploration<sup>87</sup> ». Le protagoniste, dans un premier temps, parcourt le lieu initiatique et cherche à se l'approprier.

Le cas de Rose, la protagoniste féminine du récit, est un peu différent. Alors qu'Alexandre doit absolument explorer le territoire pour parvenir à son initiation finale lors du grand incendie, il semble que ce ne soit pas le cas de Rose. En effet, la jeune femme n'a pas besoin d'explorer le territoire au cours de son périple initiatique. Rose ne voyage pas vraiment. Elle part du point A pour se retrouver au point B, sans avoir véritablement expérimenté le trajet. Paradoxalement, il faut dire qu'elle se déplace autant, sinon plus, que le protagoniste masculin puisqu'elle quittera la Grande-Bretagne pour venir rejoindre son frère en Ontario. Lors de ce trajet, partiellement effectué en train, elle ne porte que peu d'attention à l'environnement qui l'entoure. Ainsi, lorsque « le train quitt[e] la ville et s'enfon[ce] dans la forêt. Rose n'y prêt[e] qu'une attention distraite » (QA, 190). Le voyage de la jeune femme est vécu en accéléré et les quelques descriptions présentes dans le roman ne sont guère rassurantes : « la locomotive [...] s'enfonçait sans relâche dans la forêt sombre. Le ciel était gris. D'énormes rochers gris et noirs [...] mouillés par la pluie [...] luisaient sinistrement parmi les arbres comme des bêtes tapies. Les nombreux lacs mêlaient le gris sale du ciel aux teintes sombres de leurs eaux. » (QA, p. 191) Pour Rose, « l'immensité grandiose du paysage est terrifiante. Elle opprime et aliène [la] néophyte [que représente la jeune femme]. Les dangers y sont nombreux et inattendus<sup>88</sup>. » La jeune Anglaise est bien loin de la fascination exprimée par Alexandre face au territoire. Le voyage de ce dernier est d'ailleurs davantage ponctué de descriptions. Tout comme Rose, Alexandre s'est rendu en Ontario en train, mais il voyagera

---

<sup>87</sup> Michel Liddle, « Le voyage dans la littérature du Nouvel-Ontario », *Liaison*, n° 39, 1986, p. 22.

<sup>88</sup> Yolande Grisé, *loc. cit.*, p. 276.

également à pied et en canot par la suite, franchissant la barrière qui le coupait du territoire. Ce ne sera pas le cas de Rose puisque son initiation n'apparaît pas liée au territoire. Pourtant, puisqu'elle n'est pas Canadienne, elle en aurait encore plus à apprendre à ce sujet qu'Alexandre. Le personnage de Rose cherche à s'ancrer ou à s'enfermer dans un espace délimité. Par exemple, elle sort rarement de la maison dans laquelle elle travaille à Londres, tout son univers se limite à cette demeure. Le même phénomène se produit lorsqu'elle emménage dans la cabane qu'occupent son frère et son épouse. Rose n'explore pas le territoire. Elle ne s'aventure pas dans la forêt ou hors des terres appartenant à Ron, excepté lors des sorties en famille ou des visites à l'église. Son mariage avec Doug lui fournira un nouvel espace clairement délimité<sup>89</sup>. Elle passe d'une bulle à l'autre, s'y attardant le plus longtemps possible. Le territoire de Rose est donc assez restreint puisqu'elle passe de la ferme de son frère à celle de son mari. Elle apprivoise lentement chaque nouvel espace où elle s'établit sans que l'on l'encourage jamais à en sortir. L'espace de Rose est clos, une cellule où les hommes ne sont que de passage et demeurent, somme toute, peu présents. Seules, les femmes arrivent à trouver leur place dans ces petits univers. L'initiation de Rose sera donc strictement féminine, c'est-à-dire qu'il s'agira pour Rose de devenir une femme et de jouer le rôle d'une bonne épouse de fermier et, éventuellement, d'une bonne mère. Rose passera par trois initiations qui se dérouleront respectivement chez son mari, Doug, chez son frère, Ron et chez la voisine de Rose. Il s'agit d'espaces que Rose a « habités ». La mise en place du lieu initiatique ne requiert finalement que très peu de cérémonial puisque ce sont des espaces utilisés lors de la vie

---

<sup>89</sup> Il faut noter que « [m]algré [l']opposition fondamentale [entre l'espace sauvage et l'espace rural], une caractéristique permet de rapprocher la forêt et la ferme. L'espace rural, tout comme le sauvage espace de la forêt, reste après tout, isolé. » Martine Noël, *loc. cit.*, p. 20. Ainsi, « [l']espace rural est d'autant plus lié à l'isolement qu'il est le lieu de la solitude de Rose. » *Ibid.*, p. 21. En effet, Rose n'a pas besoin de parcourir la forêt, comme Alexandre, pour se séparer du l'univers qu'elle a toujours connu.

courante des habitants<sup>90</sup>. Cependant, lors des initiations vécues par Rose, ces espaces seront occupés uniquement par des femmes ou par un couple composé d'une femme et d'un homme. C'est le cas lors de l'initiation sexuelle de la protagoniste qui se produit lors de sa nuit de noces.

### Pères, mères et maîtres initiatiques

L'encadrement des novices joue un rôle très important dans le roman d'Hélène Brodeur, tout particulièrement lors de la préparation et, parfois même, lors de la mort symbolique. *La quête d'Alexandre* présente une variété de maîtres initiatiques dont les chemins croiseront ceux d'Alexandre et de Rose. Au cours de son voyage, le protagoniste masculin fera la rencontre d'hommes d'église, de prospecteurs et de fermiers. Le père Paradis, le prospecteur Tom Clegson et plusieurs autres lui apprendront comment survivre aux rigueurs du territoire. Ces individus ont une bonne connaissance du Nord ontarien, mais ils savent également que la nature est une force qu'ils ne peuvent contrôler. Il semble exister un accord tacite entre les hommes et le territoire. Le respect du territoire attire aux individus sa clémence. Ceux qui tentent de modifier ce rapport en subissent les conséquences. Après tout, l'initié n'est encore qu'un humain qui peut être fauché par la mort à tout instant. Ainsi, Alexandre rencontrera plusieurs maîtres initiatiques, mais peu de « pères », qui peuvent superviser l'initiation, dans

---

<sup>90</sup> Martine Noël explique que dans *La quête d'Alexandre*, « [l]'espace rural [...] n'existe fondamentalement que dans son opposition à la forêt mais est capable de lui emprunter des caractéristiques. C'est ainsi que la ferme peut être lieu d'isolement, tantôt négatif et tantôt accepté. » *Ibid.*, p. 21.

la mesure où l'obtention de ce titre est rendue quasi impossible par l'extrême rigueur du territoire.

Le protagoniste trouvera cependant un père initiatique en Joe Vendredi, le métis qui partagera son quotidien pendant la période qu'il passera à Sesekun. Joe Vendredi est isolé du reste de la communauté. Il habite une cabane dans les bois, encore plus reculée que les fermes des Marchessault et des Stewart. Ses liens avec le territoire se trouvent renforcés par cette proximité avec la forêt. Son isolement fait de Joe un père initiatique potentiel puisque, tout comme sa grande connaissance du territoire, il le distingue des autres habitants de Sesekun. Pourtant, le village compte plusieurs initiés qui arrivent à survivre aux saisons difficiles. Les origines autochtones de Joe Vendredi laissent supposer qu'il détient un savoir plus vaste que celui des autres habitants. Joe Vendredi semble ainsi être le personnage le mieux placé pour servir de père initiatique à Alexandre. Même si sa mort a lieu lors du grand incendie de 1916, que l'on peut qualifier de manifestation extraordinaire du territoire, celle-ci n'est pas attribuable à une négligence ou une imprudence de sa part. La mort de Joe revêt un caractère inévitable : sa mission de père initiatique est terminée, il peut s'effacer complètement.

### Isoler le novice

L'idée d'une séparation du novice Alexandre se dessine dès le premier chapitre. Comme celui-ci se destine à la prêtrise, il sera arraché au monde qu'il a toujours connu pour être envoyé au Petit Séminaire de Québec, un lieu dont il ignore tout et où il n'aura plus aucun repère (QA, p. 30-31). Il s'agit de la première « rupture » du roman et elle contribue à plonger le jeune garçon dans un état d'inquiétude et d'incompréhension propre à la phase de préparation<sup>91</sup>. Il

---

<sup>91</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 15.

faut noter que cette rupture n'est pas totale puisqu'Alexandre continue de correspondre avec sa famille. Cependant, il s'est éloigné du milieu familial, car, lorsqu'il y revient, il s'y sent d'abord un peu comme un étranger avant de retrouver sa place (QA, p. 45). Son départ pour le Nouvel-Ontario n'est cependant pas donné comme une véritable séparation, même si Alexandre quitte les Cantons de l'Est et se sépare de sa famille et de son univers de séminariste, puisqu'il promet d'envoyer des nouvelles et de revenir rapidement reprendre ses études.

Ce n'est qu'avant son ultime initiation qu'Alexandre se trouvera complètement isolé de tout ce qu'il connaît et de toute présence humaine. Cela se produit pendant le grand incendie de 1916. Un groupe de voisins tentent de fuir le feu, mais devant la grande vitesse du brasier, ils doivent rapidement trouver une autre solution. Ils trouvent donc refuge dans un champ; ils y creuseront des trous pour s'y abriter, recouverts de couvertures mouillées et de terre dans l'espoir que le feu passe au-dessus d'eux. Chacun des membres du groupe doit s'isoler dans un trou s'il veut survivre aux flammes. Alexandre sait ses voisins près de lui, mais il n'y a plus rien à faire. Le feu est déjà sur eux et Alexandre, comme tous les autres, est seul contre cette force de la nature. Cet épisode marque l'étape de la séparation puisque c'est « [a]vec [un] rite de séparation, quelle que soit la forme qu'il prenne[,] [qu']est amorcée l'initiation proprement dite. Il s'agit désormais pour le néophyte, de [se] dépouiller [de] sa condition première, de mourir pour naître autre<sup>92</sup>. » Une fois l'incendie terminé, lorsque que tout le monde émerge de son refuge, le décès de Joe Vendredi, le métis avec lequel vit Alexandre depuis quelques années à Sesekun, est constaté. Sa disparition constitue une nouvelle rupture dans la saga de Brodeur. La mort de celui qui était le père initiatique d'Alexandre suggère que son disciple

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 22-23.

peut désormais prendre sa place. Le protagoniste accède dès lors à un niveau supérieur qui le placerait au-dessus des autres individus.

Quant à Rose, son isolement commence dès le décès de sa mère puisqu'elle doit déménager et quitter tout ce qu'elle connaît pour rejoindre son oncle à Londres. Pourtant, comme elle rejoint des parents à Londres puis au Canada, Rose n'est jamais complètement seule. De façon paradoxale, c'est lorsqu'elle épousera Doug qu'elle sera complètement isolée de ses proches et de la communauté. Lorsqu'elle emménage dans la ferme de son mari, Rose est physiquement éloignée de son frère et de sa belle-sœur avec qui elle demeurait jusque-là. Comme son mari est constamment parti, elle n'a aucun moyen de quitter la ferme. De plus, elle se trouve entourée de francophones, comme ses voisins, les Marchessault, avec qui elle est incapable de communiquer. Rose est toute seule et elle déteste l'existence difficile qu'elle mène dans sa nouvelle demeure. L'angoisse liée aux relations avec son mari, la douleur causée par les lourdes tâches quotidiennes et la solitude tourmentent Rose. Elle est seule face aux épreuves, prête à affronter son initiation.

La dernière initiation aura lieu dans la maison de sa voisine, Alma Marchessault, au cours d'une tempête. Il s'agit d'un espace qui, pour un moment, sera complètement coupé du monde extérieur et occupé uniquement par des femmes et des enfants. Rose se trouve doublement isolée, car, en plus d'être prise dans la tempête dans une maison qui n'est pas la sienne, elle ne parle pas français et ne peut pas communiquer avec la famille Marchessault. Alma, ayant déjà plusieurs enfants, maîtrise la situation et le lecteur sent bien qu'elle n'a pas réellement besoin de Rose. La méconnaissance de la jeune Anglaise, pourtant fille de sage-femme, contribue à la plonger dans une angoisse qu'elle n'a jamais expérimentée auparavant. Elle avoue d'emblée qu'« [elle] ne conna[ît] absolument rien à tout cela » (QA, p. 265). Aussi, regarde-t-elle « avec un mélange d'horreur et de fascination [...] cette femme guère plus âgée

qu'elle [refaire] les gestes millénaires de la femelle mettant bas. » (QA, p. 265) Rose se retrouve coupée de tout. Elle n'a pas le choix d'abandonner tout ce qu'elle pourrait connaître pour avancer tout en cherchant à s'adapter à la situation.

### *Mort symbolique : Le territoire ennemi*

L'arrivée d'Alexandre dans la région du Témiscamingue donne lieu à une première initiation au territoire et aux mœurs qui y ont cours par l'entremise d'une mort symbolique. Bien qu'intelligent et en santé, Alexandre n'a pas l'habitude de parcourir une nature aussi sauvage. Il devra donc survivre à son périple en canot avec un groupe de prospecteurs bien acclimatés à la région. Si certaines initiations ont plutôt un objectif de retour à une forme originelle<sup>93</sup>, d'autres, souvent plus archaïques, « veulent véritablement “tuer” celui qui doit ensuite naître une seconde fois[.] [C]'est très exactement le sens qu'il faut donner aux tortures initiatiques [...] qui peuvent atteindre une très grande cruauté<sup>94</sup>. » Eliade cite à titre d'exemple un rite d'initiation Pangwe au cours duquel les novices sont enfermés avec des nids de fourmis et doivent subir de terribles piqûres<sup>95</sup>. Dans le cas d'Alexandre, ce sont plusieurs petits épisodes qui surviennent au cours de son périple qui constituent une forme de torture. Ainsi, il est incommodé lorsqu'« [a]vec la fin de l'après-midi, malgré le soleil encore haut, les maringouins sort[ent] des sous-bois et s'acharn[ent] sur son visage. » (QA, p. 87) Ses compagnons se moquent de lui car eux ne le remarquent même pas. Le premier portage pour se rendre à la rivière est également vécu comme une épreuve difficile et même douloureuse par Alexandre. D'emblée, il trouve la charge d'une centaine de livres portée par chacune des

---

<sup>93</sup> On peut, par exemple, demander aux novices de traverser des épreuves liées aux quatre éléments. C'est le cas de certaines initiations maçonniques où l'on cherche à revenir « aux formes pures élémentaires. » *Ibid.*, p. 32.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>95</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques, op. cit.*, p. 76.

deux femmes du groupe trop lourde pour elles, et désire les aider. Pourtant, il s'avère que les deux Amérindiennes sont bien plus rapides et fortes que lui, habituées qu'elles sont aux sentiers de portage. Le trajet est effectivement ardu et le rythme difficile à suivre pour Alexandre qui ne demande qu'à s'arrêter (QA, p. 91-93). Heureusement pour lui, il a le potentiel de devenir un initié de ce territoire difficile. Il apprend, au cours de son voyage, à devenir de plus en plus résistant face aux difficultés et aux douleurs. Il passera l'hiver entier dans un camp avec le groupe de prospecteurs. Ils lui enseigneront une multitude de choses liées à la survie en forêt et à la chasse. En effet, « [c]'est en général durant la période de sa mort initiatique que le novice reçoit au moins une partie de l'enseignement qui l'intégrera à sa nouvelle communauté et fera de lui un autre [individu]. » C'est également à ce moment qu'Alexandre vivra son premier contact avec la mort. En effet, l'aïeule du groupe, une vieille femme, s'éteindra au cours de cette période. Le groupe accueille ce départ avec simplicité. C'est donc d'une multitude de petites douleurs et pertes que se compose cette première initiation dont Alexandre sortira changé. À son retour de la forêt, il n'est plus le même que lors de son départ. Le savoir qu'il a acquis lui permettra d'être considéré comme un égal par les prospecteurs qui lui ont servi de maîtres initiatiques de même que par les personnages initiés au territoire qu'il rencontrera par la suite comme les fermiers Eugène Marchessault et Doug Stewart.

Alexandre a apprivoisé avec succès le territoire dans la première partie du récit. Cependant, c'est à la fin du roman que prend place l'initiation ultime. En effet, c'est lors du grand incendie de 1916 qu'Alexandre vivra une mort symbolique qu'il ne peut éviter, même en détenant une certaine connaissance du territoire. Annie Bray note à cet effet que l'incendie de 1911, qui « [a] laissé des cicatrices profondes dans l'âme des habitants – et des personnages – qui l'ont vécu et dans la géographie physique du pays, [...] est évoqué à quatre reprises

seulement dans [ce] premier tome<sup>96</sup>. » Cela peut expliquer pourquoi Alexandre n'a pas conscience du danger d'un tel phénomène. Le protagoniste n'aura droit qu'à quelques histoires plutôt qu'à une description fidèle des événements qui pourrait lui permettre de s'y préparer adéquatement<sup>97</sup>. Effectivement,

le feu de 1916 devien[t], quant à lui, davantage qu'un simple élément contextuel puisque les personnages mis en scène d[oi]vent lutter contre lui pour survivre. Ce second incendie n'est donc pas ici un concept abstrait, mais une réalité avec laquelle ces derniers doivent conjuguer, une réalité déterminante qui occupera l'avant-scène diégétique pendant les vingt dernières pages du même tome en s'intégrant à la trame même de l'intrigue<sup>98</sup>.

Cet événement regroupe deux formes de mort initiatique : par le feu et par l'étouffement. Il faut aussi noter que le champ dans lequel se réfugieront Alexandre, Joe et les familles Marchessault et Stewart est un ancien cimetière amérindien. Cette fois, le lieu initiatique n'a été ni décrit ni préparé, mais le symbole est clair : l'endroit accueille les morts. En effet, l'incendie est un événement extraordinaire contre lequel il est impossible de se prémunir. Même la rivière qui sépare le groupe de voisins des flammes n'est pas suffisante : l'incendie l'enjambe. Alexandre s'en remet complètement à Joe Vendredi à l'approche du feu : lui-même n'est pas en mesure de faire face à une telle situation. C'est Joe qui suggère de mouiller la terre du champ et de se couvrir de couvertures mouillées (QA, p. 355). Le feu, détruisant tout sur son passage, force Alexandre à s'effacer et le « tue » par les brûlures et la douleur. Les flammes purifient le territoire, comme les individus<sup>99</sup>. Elles laissent derrière elles un univers à reconstruire. Yolande Grisé souligne d'ailleurs à ce propos que « [l]'épreuve du feu confère à

---

<sup>96</sup> Annie J. Bray, « L'inscription de l'histoire dans la trilogie d'Hélène Brodeur », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2000, p. 46.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> Le feu permettra à Alexandre de s'absoudre des péchés de chair et d'adultère commis lors de sa relation avec Rose. Noël explique à cet effet que « [s]'il y a un lien entre le feu et l'acte sexuel, il y a donc un lien entre le feu et le péché. Alors que la chute morale trouve son châtement dans l'image de l'enfer, le feu donne une profondeur substantielle en vivifiant l'image traditionnelle de l'enfer en flammes. L'incendie dans *La Quête d'Alexandre* représente cette lutte contre le péché de la chair. » Martine Noël, *loc. cit.*, p. 36.

l'initié une âme nouvelle marquée de son expérience de l'au-delà, où il a communiqué à la nature divine et immortelle qui, seule, peut lui permettre d'acquérir les qualités essentielles à sa nouvelle vie<sup>100</sup>. »

Outre la mort par le feu, cet épisode donne également lieu à une forme d'étouffement ou d'emprisonnement. Le feu faisant rage à la surface du sol, Alexandre n'a d'autre choix que de rester couché dans un sillon de terre, recouvert d'une couverture mouillée. Il doit, avec ses compagnons, s'enfouir parmi les morts, creuser sa propre tombe. Juste avant de sortir de son abri, Alexandre flotte encore dans un état semi-conscient puisque, métaphoriquement parlant, le creux où il s'abrite est bien plus profond qu'il n'y paraît.

Alexandre remontait lentement du fond de l'abîme. Chaque fois qu'il tentait un mouvement, il sentait à nouveau la morsure du feu. Quelque chose était changé pourtant : une main bienfaisante répandait sur lui une rosée rafraîchissante. Il voulut lever la tête, mais l'effort le précipita de nouveau dans le noir, et de nouveau il lui fallut recommencer la pénible ascension. (QA, p. 364)

Grisé qualifie d'ailleurs le « mimétisme à la mort<sup>101</sup> » de « patent<sup>102</sup> » dans ce passage. Ce voyage sous terre entre dans ce que Vierre appelle les retours à l'état embryonnaire. Cet état peut être illustré « de diverses façon, qui toutes lient l'image du creux et de l'ombre; fossé tombal, caverne ou monstre[, mais] il s'agit toujours d'une matrice<sup>103</sup>. » L'idée de régression au stade embryonnaire pourrait paraître rassurante, mais dans le cas présent, elle est intrinsèquement liée à « l'idée de mort<sup>104</sup> ». L'état embryonnaire précède la naissance et pour renaître, il faut d'abord mourir.

---

<sup>100</sup> Yolande Grisé, *loc. cit.*, p. 274.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> Simone Vierre, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 39.

<sup>104</sup> *Ibid.*

### *Morts féminines : devenir mère à tout prix*

Alors que chez Alexandre l'initiation est spécifiquement liée au territoire dans sa forme, il en va tout autrement pour le personnage de Rose. Chez celle-ci, l'initiation est liée à la sexualité et à la maternité. Rose doit apprendre à devenir une femme dans l'espace familial et domestique. Sa première initiation lui permettra d'entrer dans le monde des adultes puisque la sexualité départage les enfants des adultes dans *La quête d'Alexandre*. L'initiation sexuelle prend place lors de la nuit de noces de Rose et de son mari, Doug Stewart. L'expérience sera violente et douloureuse pour la protagoniste. Alors qu'elle était déjà couchée

[son mari] saisit la couverture et la lui arracha. Elle voulut la reprendre, mais il la jeta par terre. D'un geste, il releva la robe de nuit, exposant son corps nu. Elle voulut se jeter en bas du lit, mais lui, excité parce qu'elle lui résistait, le prenait comme un jeu. [...] Rose éclata en sanglots, mais il ne s'en aperçut même pas. [...] [E]lle sentit une douleur brutale puis, après un temps qui lui parut interminable, une brûlure. (QA, p. 235-236)

La première relation sexuelle du couple est brève et laisse Rose blessée et hébétée. Le prince charmant que représentait jusque-là Doug pour elle s'est éteint. Elle est entrée dans une réalité nettement plus douloureuse et à laquelle elle est, finalement, très mal préparée. La jeune fille, qui conserve malgré tout une part enfantine, tente de s'adapter à la vie rude dans le Nouvel-Ontario. Elle vit dans une appréhension constante des relations avec son mari. Rose est sortie de l'enfance, mais elle semble coincée dans un entre-deux puisqu'elle ne se sent pas plus adulte ou plus femme qu'auparavant. Son entourage la perçoit également encore comme une enfant.

Rose vivra son premier contact avec la mort alors qu'elle prend soin de sa belle-sœur enceinte, Nellie. Leurs deux maris sont absents, car ils travaillent à la construction d'un chemin de fer. Une nuit, Rose trouve « Nellie, la figure exsangue, les yeux clos dans leurs orbites creuses, le front moite, [qui git], tordue périodiquement par des spasmes qui l'arc-bout[ent] puis la laiss[ent] retomber comme un pantin désarticulé. » (QA, p. 253) Nellie, inconsciente, se trouve entre la vie et la mort. Vierne explique effectivement que

[1] *l'entrée dans le domaine de la mort*, parce qu'elle est un acte solennel et irréversible, revêt la plupart du temps une allure assez dramatique. Deux caractères surtout la marquent, qu'on peut trouver séparément ou de façon concomitante : la perte de connaissance, réelle ou simulée, et l'entrée impossible, du moins aux yeux de la raison et de l'expérience quotidienne<sup>105</sup>[.]

Rose est totalement désemparée devant la situation. Il faut rappeler qu'elle ne connaît rien à propos de la grossesse ou de l'accouchement. Malgré l'aide apportée par les voisins, Nellie et sa fille mourront toutes les deux à l'hôpital pendant l'accouchement. Le décès de Nellie touche particulièrement Rose qui s'identifiait à la jeune femme. Rose vit donc une mort par procuration à travers le décès réel de Nellie. De plus, Rose n'a pu accompagner sa belle-sœur à l'hôpital de Cochrane. L'impossibilité d'accéder à l'hôpital relève de « l'entrée impossible<sup>106</sup> » dont fait état l'ouvrage de Simone Vienne. Rose est maintenue dans le flou, prise dans le domaine de la mort, tout comme elle demeure aux prises avec ses devoirs conjugaux difficiles. Dans le cas de l'accouchement, cette ambiguïté prendra fin lors de l'accouchement d'Alma Marchessault, qui, elle, y survivra.

La rencontre de sa voisine, Alma Marchessault, une francophone, est déterminante pour Rose. Tout d'abord, la barrière langagière établit nécessairement une distance entre les deux femmes qui ne peuvent communiquer que difficilement. Pourtant, comme Rose est la seule femme du voisinage, c'est elle qu'Alma enverra chercher lorsqu'elle est sur le point d'accoucher. Alma, malgré sa position vulnérable indique à Rose ce qu'elle doit faire, la guidant dans un univers jusque-là inconnu. C'est en contemplant le bébé, qu'« [é]merveillées, les deux femmes se souri[ent]. Malgré la barrière des langues, elles se rejoign[ent]. » (QA, p. 266) Le langage de la maternité, qu'elles partagent désormais grâce à leur expérience commune, leur permet d'outrepasser la barrière langagière qui les séparait. Pour Rose, l'expérience, par procuration, de la maternité lui permet d'accéder à un monde secret; un

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>106</sup> *Ibid.*

nouvel aspect de sa condition de femme, duquel elle n'avait jusqu'alors pas connaissance.

Eliade précise à cet effet que

[l]'initiation introduit le novice à la fois dans communauté humaine et dans le monde des valeurs spirituelles. Il apprend les comportements, les techniques et les institutions des adultes, mais aussi les mythes et les traditions sacrées de la tribu, les noms des dieux et l'histoire de leurs œuvres; il apprend surtout les rapports mystiques entre la tribu et les [Ê]tres surnaturels tels qu'ils ont été établis à l'origine des temps<sup>107</sup>.

Dans le cas présent, l'initiation de Rose lui donne accès au monde de la maternité et, de ce fait, à la communauté des femmes du Nouvel-Ontario qui partagent la condition de mère. Vierre explique effectivement que « [l]e novice est amené à prendre avec le sacré, quelle que soit la forme qu'il lui donne, un contact direct et c'est précisément ce contact qui, pour employer un terme alchimique, est l'agent de la transmutation<sup>108</sup>. » La jeune femme a découvert cette autre dimension de l'existence des femmes dans le Nouvel-Ontario, elle ne peut pas reculer ni l'oublier. Elle aspire donc à concrétiser son initiation et à devenir entièrement femme par la maternité. L'accouchement d'Alma l'a transformée. Il ne lui manque qu'un enfant.

### *Renaissance : apprendre des épreuves*

Il faut noter que la renaissance est peu ritualisée chez Alexandre. Elle s'incarne davantage dans une « modification du statut ontologique<sup>109</sup>. » C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un événement comme le fait de donner naissance chez les femmes, mais plutôt d'un changement de la façon dont le protagoniste est perçu par les autres. Par exemple, lorsqu'il part en canot avec le groupe de prospecteurs à son arrivée dans la région du Témiscamingue, il est clairement le nouveau venu qui a tout à apprendre. Lorsqu'il arrive à Sesekun, il fait figure d'initié. Il se porte au secours de Rose, surprise par un ours alors qu'elle cueillait des

---

<sup>107</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>108</sup> Simone Vierre, *Rite, roman, initiation*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 8

fraises. L'ours s'est enfui et « elle le v[oit] revenir, ses longues jambes foulant le sol du pas assuré de l'homme habitué à la forêt » (QA, p. 296). Doug Stewart et Eugène Marchessault, qui partent travailler à l'extérieur de la région, laissent Alexandre s'occuper de leurs familles et leurs fermes. Les deux hommes lui font totalement confiance. Ils reconnaissent en Alexandre leur égal : un homme habitué aux caprices du territoire et qui n'a pas peur du dur labeur.

Un changement total surviendra chez Alexandre à la suite du grand incendie. Alors que son amour pour Rose le détournait de ses projets depuis son arrivée à Sesekun, il décide de mettre un terme à leur relation. Alors que Rose est alitée à l'hôpital, il lui déclare, sans savoir qu'elle est enceinte de lui : « Quand j'ai vu cette muraille de flammes qui s'abattait sur nous, j'ai faite [*sic*] vœu solennel, si nous étions épargnés, de devenir prêtre et de consacrer ma vie aux missions les plus pauvres, aux âmes les plus délaissées. Je pars, Rose. » (QA, p. 376) Alexandre a été changé par la mort initiatique, peut-être purifié par le feu, pour vouloir tout abandonner de la sorte. Il se coupe volontairement de tout. Il n'est plus l'homme amoureux affolé par l'incendie. Il a traversé le feu et la mort pour émerger transformé de ces épreuves qui l'ont rendu suffisamment fort pour commencer une vie différente, ailleurs. Il deviendra effectivement missionnaire en Afrique et ce n'est qu'à la toute fin de la saga d'Hélène Brodeur que le lecteur retrouvera Alexandre, bien plus âgé.

Contrairement à Alexandre, Rose est souvent confrontée symboliquement à l'univers de la mort. Il lui est difficile d'en sortir alors que chez Alexandre la renaissance semble s'inscrire dans une continuité directe de la mort initiatique. Cela peut s'expliquer par les espaces clos dans lesquels Rose évolue. Son initiation se produit dans les lieux qu'elle habite ou fréquente, le plus souvent des habitations, car la maison est le lieu réservé à la femme dans la campagne canadienne du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, elle passe difficilement à autre chose sans

l'intervention d'un autre événement symbolique pendant qu'Alexandre, lui, quitte le lieu de l'initiation sitôt celle-ci terminée. L'homme laisse littéralement la mort symbolique derrière lui. La difficulté de Rose à sortir de l'univers de la mort initiatique est illustrée lors de l'accouchement de Nellie, qui laisse Rose endeuillée et craintive face à la maternité dont elle ne connaît rien. L'accouchement d'Alma lui rappelle de pénibles souvenirs, mais le calme et le savoir-faire de sa voisine rassurent Rose. La vue de l'accouchement complet (celui de Nellie lui avait été caché), de même que la naissance du bébé et la survie de la mère permettent à Rose de tirer un enseignement constructif de son expérience. Quelque chose de bon peut découler d'une grande souffrance. L'enfant d'Alma sera nommée Rose-Delima en l'honneur de Rose, symbolisant ainsi une nouvelle naissance pour la jeune femme : un nouveau départ en tant que mère en devenir.

Cependant, l'initiation sexuelle a laissé des traces indélébiles chez Rose : elle appréhende les rapprochements avec son mari qui la laissent souillée et parfois blessée. Pour devenir mère, elle doit parvenir à surmonter la douleur et la peur qui la maintiennent dans l'univers de la mort initiatique. Sa relation avec Alexandre Sellier lui permet de compléter, en quelque sorte, son initiation sexuelle. En effet, lors de sa première relation sexuelle avec Alexandre, « elle s'abandonn[e] toute entière à la douceur de cet amour partagé, sentant confusément qu'enfin une partie de son patrimoine de femme lui [est] [ainsi] rendu. » (QA, p. 322) Elle peut dès lors avancer, laisser l'adolescente derrière et se construire réellement comme femme. Alexandre constate un changement ontologique chez la jeune femme, précisant qu'« il lui semblait qu'elle n'était plus la même. La spontanéité enfantine avait fait place à une gravité étonnante. D'adolescente, elle s'était muée en femme sous ses yeux. » (QA, p. 345) Le roman s'achève d'ailleurs sur la nouvelle de la grossesse de Rose. Elle a complété avec succès son initiation : elle est prête à donner la vie.

*Mourir au Nord : l'imaginaire forestier au cœur de la quête initiatique*

Il faut souligner que, malgré leur parution relativement contemporaine, *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre* ne traitent pas les initiations féminines et masculines de la même façon. Les personnages féminins sont d'ailleurs quasiment absents du roman de Germain. Quant à elle, *La quête d'Alexandre* met en scène une initiation centrée sur le mariage et la maternité. Il s'agit pour le personnage de Rose d'approprier les rôles dévolus à la femme à l'époque où se déroule le roman, soit le début du XX<sup>e</sup> siècle. Un clivage perdure entre les initiations féminines et masculines. Alfred Adler affirme à ce propos que « [l]a différence entre les sexes est pensée, "travaillée" et rituellement traitée par l'institution initiatique dont c'est une des fonctions essentielles<sup>110</sup>. » C'est le cas dans de nombreuses sociétés traditionnelles.

La société initiatique du Koma[,] [par exemple,] a en charge l'organisation des rites, mais aussi de diverses activités pratiquées par les hommes tout au long de leur vie. Les hommes sont, pour ainsi dire, encadrés en permanence dans leur système des classes d'âges, tandis que les femmes, qui ont également une organisation en classes initiatiques qu'elles intègrent dès leur plus jeune âge, cessent d'en dépendre dès qu'elles sont mariées<sup>111</sup>.

Le traitement genré de l'initiation dans *La quête d'Alexandre* peut s'expliquer par le caractère historique du récit. Cependant, il demeure paradoxal que l'initiation féminine doive absolument relever de la maternité alors que le caractère sauvage et imprévisible de la forêt est abondamment représenté dans le roman. Il semble qu'affronter le territoire ne soit pas pour les personnages féminins. Si les jeunes lecteurs et lectrices doivent chercher à s'initier par l'entremise des personnages, les secondes trouveront difficilement leur compte dans ces deux romans puisque Rose, le seul personnage féminin qui vit une initiation, n'est pas un modèle qu'elles voudront émuler.

---

<sup>110</sup> Alfred Adler, « Initiation, royauté et féminité en Afrique noire. En deçà ou au-delà de la différence des sexes : logique politique ou logique initiatique? », *L'Homme revue française d'anthropologie*, n° 183, 2007, p. 88.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 88.

En somme, les romans de Doric Germain et d'Hélène Brodeur montrent des quêtes initiatiques très respectueuses du schéma proposé par Vierende. Toutes les étapes de la quête sont clairement mises en scène et la réussite des novices n'est pas assurée, comme il est possible de le voir dans le roman de Doric Germain. Les textes abordés dans ce chapitre proposent toutefois une différence ténue avec la théorie de Vierende. Il faut ajouter la mise en place du lieu initiatique, qui est d'une grande importance dans *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre*, aux rites que Vierende considère essentiels lors de l'étape de la préparation. Les rituels de mise en place du lieu initiatique deviendraient donc une condition obligatoire de la mise en scène de la quête initiatique dans le roman franco-ontarien, si ce n'est franco-canadien. En effet, chez Doric Germain, « la rigueur du Grand Nord amène l'homme à se dépasser et à acquérir une force physique et morale; elle ne conduit pas à la violence brute même si celle-ci est présente dans ses romans<sup>112</sup> ». Dans *La quête d'Alexandre*, les difficultés que présente le territoire sont encore plus frappantes que chez Germain, puisqu'il s'agit d'un roman à la fois historique et réaliste. Les événements réels qui participent à l'initiation des personnages prennent ainsi un double sens qui les rend particulièrement percutants pour le jeune lecteur. Bray rappelle qu'

[à] l'opposé de l'historien, le romancier ne doit pas recréer *le* monde, mais *un* monde possible. Ainsi, le roman historique allie à la fois l'authentique et l'imaginaire, la représentation historique documentée d'un passé révolu et l'illusion romanesque. Le roman historique conjugue donc le génie de l'écrivain à la science de l'historien, le semblant et le vrai, dans la mesure où le second se soumet au premier, la fiction se chargeant de dicter le déroulement de l'intrigue, du moins dans la trilogie brodeurienne<sup>113</sup>.

Cependant, qu'ils soient réels ou fictifs, les événements narrés dans les deux romans cherchent manifestement à instiller une certaine crainte du territoire chez le lecteur. Il s'agit d'un lieu dangereux que les adolescents devraient apprendre à connaître afin d'en tirer le meilleur parti :

---

<sup>112</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 200.

<sup>113</sup> Annie J. Bray, *loc. cit.*, p. 123.

« Lorsqu'ils errent dans la forêt, les personnages sont anxieux et perdent leur identité. Lorsqu'elle est lieu de refuge, les personnages y trouvent la sérénité et la paix. Quand elle déchaîne la terreur, la forêt, par l'entremise de ses éléments terrifiants, châtie le personnage pécheur<sup>114</sup>. » Il faut connaître l'univers qui nous entoure pour être en mesure d'en appréhender les changements et, surtout, d'y survivre. L'imaginaire de la nature sert également à enseigner une notion de respect fondamentale au lectorat, car « [s]i la forêt est le lieu d'épreuves pour les personnages de Germain, si elle sévit envers ceux qui ne suivent pas ses lois, elle est cependant juste et récompense ceux qui la respectent<sup>115</sup>. » Cela s'applique également aux personnages de Brodeur. Par leur représentation de la forêt, c'est le respect de tout un ordre social<sup>116</sup> que les auteurs cherchent à transmettre.

---

<sup>114</sup> Martine Noël, *loc. cit.*, p. 38.

<sup>115</sup> Lucie Hotte avec la coll. de Véronique Roy, *op. cit.*, p. 198.

<sup>116</sup> Denis Jeffrey résume bien cette idée lorsqu'il explique que « [l]e petit de l'humain devient un être social parce qu'il pratique des rites qui l'inscrivent dans un "agir corporel commun". Sa socialité est rituellement déterminée. Il n'y aurait pas de société sans régulations rituelles qui génèrent un agir corporel commun. » Denis Jeffrey, « Banalité des rites quotidiens », *Sociétés*, vol. 1, n° 123, 2014, p. 78.

## Chapitre 2

Les années 1990 constituent un tournant dans le monde de la littérature jeunesse puisqu'elles marquent une montée en popularité de ce que Françoise Lepage nomme le roman socioréaliste<sup>117</sup>. Les romans historiques et d'aventure, privilégiés jusque-là, sans disparaître, vont diminuer en popularité<sup>118</sup> pour laisser davantage de place au roman-miroir. Ce type de roman cherche, comme l'indique son nom, à présenter le reflet d'une réalité connue du lecteur adolescent. Désormais, « l'histoire ne sert plus qu'à fournir un cadre aux aventures d'un jeune, dont les sentiments, les réactions, la mentalité, dans son ensemble, sont en tous points semblables à ceux du lecteur d'aujourd'hui<sup>119</sup> ». Dans son article « Le roman pour adolescents : quelques balises », Monique Noël-Gaudreault postule que la production littéraire destinée aux adolescents se divise plus précisément entre le roman-miroir et ce qu'elle nomme « le roman de la découverte de l'altérité<sup>120</sup> ». Il s'agit donc d'explorer sa propre réalité ou de partir à la découverte de celle de l'autre. Le roman pour adolescents serait donc un roman de la découverte plutôt qu'une œuvre informative comme le sont les romans historiques destinés aux jeunes. Toutefois, les deux types de romans auxquels fait référence Noël-Gaudreault ne sont pas incompatibles puisque les ouvrages qu'elle utilise pour illustrer les deux courants se ressemblent sur plusieurs points. Par exemple, ils mettent tous en scène des protagonistes adolescents dont la plupart occupent aussi la fonction de narrateur. C'est d'ailleurs le propre

---

<sup>117</sup> Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 299-300 et 304-305.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 306. Il faut cependant noter que Lepage, tire ses conclusions de romans québécois. Les mêmes conclusions peuvent s'appliquer aux romans franco-canadiens pour la jeunesse. Cependant, ce phénomène ne surviendra que plus tard. En effet, comme je l'ai déjà mentionné, la production littéraire franco-canadienne ne prend son envol qu'à partir des années 1970. *Ibid.*, p. 399.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>120</sup> Monique Noël-Gaudreault, « Le roman pour adolescents : quelques balises », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 70-71.

du roman miroir que de présenter un protagoniste en tout point semblable à un lecteur ou une lectrice du même âge.

Pour Alain Jean-Bart et Danielle Thaler, le roman miroir chercherait

surtout à capter un public prédéfini. Le roman contemporain d'adolescents pour adolescents qui mime la parole adolescente, qui tente de réfléchir l'image de son lecteur adolescent, est tout à la fois tributaire d'une conception réaliste de la fiction et victime du phénomène des collections<sup>121</sup>.

Cependant, pour que le roman-miroir produise l'effet désiré sur le lecteur, il doit s'en rapprocher par la réalité qu'il cherche à présenter et par son style. Selon Noël-Gaudreault, « [p]our que le roman fonctionne vraiment comme un miroir, il faut aussi que les actions rapportées se produisent dans un temps qui se rapprochent le plus possible de celui du lecteur, surtout si sa compétence en lecture laisse à désirer<sup>122</sup>. » Son propos rejoint ceux de Pierre Bruno et de Christian Poslaniec lorsqu'ils font référence aux structures littéraires plus simplistes<sup>123</sup> de la grande majorité des romans destinés à la jeunesse. La simplicité de la syntaxe et l'utilisation d'un vocabulaire simple ou encore familier permettraient ainsi de distinguer un ouvrage pour adolescents même s'il ne leur est pas spécifiquement réservé par l'éditeur.

*Les grands sapins ne meurent pas* (1993) de Dominique Demers et *La première pluie* (1999) de Camilien Roy sont de bons représentants de cette nouvelle tendance. C'est notamment grâce à une narration autodiégétique, laquelle était absente dans les textes de Brodeur et de Germain, que ces deux romans parviennent à construire des personnages d'adolescents réalistes. La figure de l'adolescent n'était pas traitée dans *La quête d'Alexandre*, ce qui est probablement un effet de l'époque à laquelle se déroule le récit. Les personnages de Rose et d'Alexandre sont donc constamment perçus comme des adultes en devenir plutôt que

---

<sup>121</sup> Alain Jean-Bart et Danielle Thaler, *op. cit.*, p. 38.

<sup>122</sup> Monique Noël-Gaudreault, *loc. cit.*, p. 73.

<sup>123</sup> Pierre Bruno, *op. cit.*, p. 23. et Christian Poslaniec, *op. cit.*, p. 371.

comme des adolescents laissés à eux-mêmes. Puisque *La vengeance de l'original* mettait en scène des protagonistes adultes, les romans de Demers et de Roy fourniront donc la première occurrence de la figure de l'adolescent dans le cadre des œuvres analysées dans cette thèse. Par adolescents, j'entends des personnages âgés de 13 et 18 ans. Ici, Marie-Lune et Daniel, les protagonistes des deux romans, ont 15 ans. Il s'agit donc d'une différence marquée avec les romans analysés dans le premier chapitre, mais également avec une tendance éditoriale bien établie. Ainsi, selon Jean-Bart et Thaler,

il [...] paraît incontestable que l'émergence de la figure de l'adolescent dans la fiction pour les jeunes, comme le développement d'une littérature spécifique destinée aux adolescents, ont remis en question nos conceptions antérieures de la littérature de jeunesse, ont en fait rompu l'équilibre d'une littérature de jeunesse où les frontières entre le livre pour enfant et le livre pour adulte étaient mieux définies et plus tranchées<sup>124</sup>.

La représentation accrue de la figure adolescente dans la littérature bouleverse les divisions établies entre les corpus pour la jeunesse et pour adultes. Cela soulève également la nécessité de réfléchir à une nouvelle définition de la littérature pour adolescents et jeunes adultes. Cette littérature repensée est donc plus susceptible encore d'intégrer un contenu initiatique qu'elle se concentre sur des enjeux liés à la transition entre l'enfance et l'âge adulte comme l'identité sexuelle, la perte des repères familiaux ou identitaires, la construction d'un nouveau soi ou encore la maternité.

Il est effectivement particulièrement intéressant d'analyser la quête initiatique du point de vue de l'adolescent et de l'adolescente puisque cette période est synonyme de changements importants. Selon Eliade et ses contemporains, l'initiation marque plus particulièrement le passage de l'enfance à l'âge adulte. L'étape de l'adolescence n'est pas considérée dans leur réflexion. En effet, les recherches d'Eliade et de Vierendeel ne dressent pas de portrait du novice. Pourtant, il me semble aujourd'hui impossible de ne pas intégrer le concept d'adolescence à

---

<sup>124</sup> Alain Jean-Bart et Danielle Thaler, *op. cit.*, p. 35.

une analyse de la quête initiatique puisque cette période de transition est aujourd'hui très importante, à la fois dans le discours social et culturel, mais aussi pour les jeunes. Le terme « adolescence » apparaît dans quelques articles dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais sa naissance est très souvent attribuée<sup>125</sup> à Stanley Hall qui publie le premier volume de son étude intitulée *Adolescence: its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion, and education*<sup>126</sup> en 1904. Le concept d'adolescence est d'autant plus considéré comme relativement récent, qu'il a mis un certain temps à être reconnu par la plupart des chercheurs. Encore aujourd'hui, l'existence de cette étape dans la vie des individus provoque des réticences chez certains chercheurs qui nient son existence. Il existe de multiples définitions de l'adolescence, mais la plupart des recherches posent des jalons similaires. Comme l'indique Jean-Michel Permingeat, « [l]'adolescence commence[rait] en fait vers 13 ans<sup>127</sup>. » Il remarque également un allongement de la période de l'adolescence, se disant « frappé par l'infantilisme des 18-20 ans<sup>128</sup>. » Quant à lui, Patrick Mignon préfère ne pas quantifier la durée de l'adolescence :

L'aujourd'hui de l'adolescent est entre « son passé » et « un avenir » Tout le débat, s'il était abstrait, pourrait tourner autour de cette appropriation qui fait entrer en possession d'un passé, et de cette indétermination qui marque l'avenir d'un indéfini. Vous savez bien que le passé peut être destin plus qu'histoire et que le futur peut être une absence d'avenir. « Entre » c'est le présent, fort, mais éphémère et donc bientôt faible<sup>129</sup>.

L'état de l'adolescent est difficile à définir, il se situe à un croisement entre plusieurs possibilités. C'est pourquoi cette période est propice aux rites d'initiation qui permettent de

---

<sup>125</sup> Maria da Conceição Taborda-Simões, « L'adolescence : une transition, une crise ou un changement? », *Bulletin de psychologie*, vol. 5, n° 479, 2005, p. 521.

<sup>126</sup> Stanley G. Hall, *Adolescence: its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion, and education*, vol. 1, New York, D. Appleton & Company, 1904.

<sup>127</sup> Jean-Michel Permingeat, « La famille ne doit être ni un mur, ni un édredon », Jean-Michel Permingeat *et al.*, *Gros plan sur l'adolescence*, Paris, Chalet, 1992, p. 9.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> Patrick Mignon, « Quelques indices culturels [sic] », Denise Osson (dir.), *L'adolescent d'aujourd'hui : entre son passé et son avenir*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990, p. 15.

marquer le passage à l'âge adulte. L'initiation fait passer le novice d'un état à un autre. La quête initiatique peut donc logiquement s'inscrire dans l'adolescence puisque le novice adolescent est déjà dans un état d'angoisse et d'inquiétude propre à l'initiation<sup>130</sup>. Ainsi,

[I]es rites d'initiation assurent à la fois le passage de la génération des adolescents à celle des adultes et l'agrégation des générations entre elles[.] [...] L'initiation introduit l'adolescent à la maîtrise des règles sociales et culturelles et la reconnaissance de l'entourage. Il s'agit là d'un gain considérable<sup>131</sup>[.]

Dans les romans, les figures d'adolescents et d'adolescentes permettent d'aborder la quête initiatique de façon plus réaliste et actuelle. Cela permet de voir comment se présentent les différentes étapes et d'en observer les modifications.

Les écrits sur l'initiation se concentrent essentiellement sur l'articulation entre l'état de novice et celui d'initié, soit la mort symbolique. Pour Vierendeel et Eliade l'étape suivante, la renaissance suit très rapidement la mort symbolique. Cette étape devrait occuper une place plus importante dans les textes puisque le changement est central dans la quête initiatique. C'est aussi le cas de l'adolescence, époque de la vie où il est normal de sentir de la confusion ou de l'incompréhension face au changement. Pourtant, la renaissance est souvent absente ou peu abordée dans les romans notamment dans ceux du premier chapitre. Il est donc nécessaire de se questionner sur le pouvoir que donne l'initiation aux personnages : leur permet-elle de renaître, de transcender leur état premier et d'oublier le passé? C'est certainement le cas dans *La quête d'Alexandre*, puisqu'à la fin, Alexandre Sellier fait ses adieux à Rose et quitte définitivement la région ainsi que Rose, abandonnant par le fait même tout ce qu'il a construit au cours des années passées dans le Nouvel-Ontario. Il « dispar[âit] sans se retourner (QA, p. 376) » et, ce faisant, il quitte son état précédent puisqu'il ne reviendra que dans le troisième tome des *Chroniques du Nouvel-Ontario* où il se présente sous les traits d'un missionnaire. Il

---

<sup>130</sup> Simone Vierendeel, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 15.

<sup>131</sup> Michel Claes, *L'expérience adolescente*, 3<sup>e</sup> édition, Liège, Mardaga, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1991, p. 49.

a donc œuvré dans les missions et s'est consacré à la prêtrise depuis ses adieux à Rose. Par son métier, il a transcendé les pulsions charnelles et les doutes moraux qui le tiraillaient dans le premier tome et a ainsi complètement abandonné l'état qui était le sien à la fin de *La quête d'Alexandre*. Il s'est, en quelque sorte, libéré de l'obstacle que constituait son corps et les désirs qui l'habitaient lors de sa relation avec Rose. Qu'en est-il dans les romans-miroirs? Mon objectif, dans ce deuxième chapitre, consiste à voir comment se déroule la quête initiatique chez Demers et Roy. Se présente-t-elle comme un moment de rupture avec le passé ou aide-t-elle les protagonistes adolescents à se construire de façon continue à partir de leur état initial?

### ***Marie-Lune des tempêtes***

*Les grands sapins ne meurent pas* (1993), second tome de la série *Marie-Tempête* de l'écrivaine Dominique Demers, a remporté le prix Québec/Wallonie-Bruxelles, le prix de la Livromagie, le prix Coup de cœur et le prix M. Christie dans la catégorie roman jeunesse/adolescent. Ce roman fait également partie de la liste d'honneur de l'*International Board on Books for Young People* en plus d'avoir été finaliste au prix du Gouverneur général. Ces nombreux prix attestent de l'indiscutable popularité du roman auprès des adolescents et de la critique lors de sa publication en 1993, bien qu'il ait « suscité [é] [certaines] réticences auprès du public adulte (parents, éducateurs, bibliothécaires, etc.)<sup>132</sup> ». Aujourd'hui encore, la série *Marie-Tempête* est lue par de nombreux adolescents, la plupart étant en fait des adolescentes, et figure souvent parmi les recommandations des meilleurs romans pour les jeunes. Le roman s'inscrit toutefois à la croisée de deux publics, puisque les trois romans du

---

<sup>132</sup> Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 304.

cycle ont été republiés, sans aucune modification, dans un seul volume destiné aux adultes<sup>133</sup>. La série en trois tomes raconte l'histoire de Marie-Lune Dumoulin-Marchand, une adolescente âgée de 14 ans au début du cycle, qui vit ses premiers émois amoureux pour un garçon de son école nommé Antoine. Au cours de ses aventures, la jeune fille devra affronter le décès de sa mère. Elle tombera aussi accidentellement enceinte de son amoureux et devra faire face à des choix déchirants quant à l'avenir de l'enfant qu'elle porte. Elle assumera ensuite difficilement les conséquences de ses décisions. *Les grands sapins ne meurent pas* raconte plus précisément les mois de grossesse de Marie-Lune pour l'amener jusqu'à son accouchement. Le lecteur retrouve Marie-Lune qui apprend à vivre seule avec son père, peu après le décès de Fernande, sa mère. La jeune fille, désormais âgée de 15 ans, a également la surprise d'apprendre qu'elle pourrait être enceinte. S'ensuivront des incompréhensions, des conversations avec son amoureux, sa famille et ses proches de même que des décisions difficiles, comme le choix de garder ou non l'enfant, qui feront vieillir la protagoniste. L'adolescente se retrouvera, bien malgré elle, projetée dans un monde d'adultes avec lequel elle devra tenter de composer au mieux.

#### *La préparation ou Le refus de quitter l'état initial*

Simone Vierne divise la préparation préalable à l'initiation en trois types de rites, soit les rites de purification, les rites de séparation et la mise en place du lieu initiatique. Elle précise d'ailleurs que le rituel de séparation est toujours respecté, alors que les rituels de purification et mise en place du lieu initiatique sont souvent modifiés et même laissés de côté<sup>134</sup>. Dans *Les*

---

<sup>133</sup> Voir à ce sujet Daniela Di Cecco, « *Maïna* et *Marie-Tempête* : deux romans, deux publics », *Canadian Children's Literature*, vol. 26, n°1, printemps 2000, p. 27-30.

<sup>134</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, op. cit., p. 16.

*grands sapins ne meurent pas*, il n'y a pas de rituel de purification particulier qui pourraient être associé à l'initiation. La préparation prend plutôt une forme didactique, modèle dans lequel tout l'entourage de la protagoniste tente essentiellement de la convaincre d'adopter son point de vue. C'est donc grâce aux opinions et aux exemples qui lui sont donnés que Marie-Lune se familiarise avec sa condition de femme enceinte puisque c'est la naissance de son bébé qui constitue la mort symbolique, ou le cœur de l'initiation, dans ce roman. La jeune fille étant peu accompagnée pendant sa grossesse, toute la préparation repose sur des indices plutôt que sur un modèle clair. Toutefois, il y a dans cette préparation une certaine forme de séparation qui s'effectue puisque Marie-Lune se cherche et elle s'oppose, la plupart du temps, au chemin tout tracé que lui conseille son entourage.

Les rites de puberté et ceux entourant la maternité sont les plus documentés par les études anthropologiques menées auprès des femmes. À bien des égards, il semble effectivement que la maternité soit la seule façon pour les femmes de s'initier au savoir secret et de s'élever dans la hiérarchie sociale tout en obtenant le respect de leurs pairs. Dans *La quête d'Alexandre*, le personnage de Rose s'initiait bien sûr au territoire pour pouvoir survivre, mais elle demeurait isolée du reste de la communauté, en partie à cause de la barrière linguistique, mais surtout parce qu'elle n'avait pas d'enfants. Elle n'avait donc aucun besoin d'accéder au savoir et aux secrets entourant la maternité puisqu'elle ne pourrait pas en faire usage. Cependant, lorsque Rose assiste à l'accouchement d'Alma Marchessault, elle vit une véritable révélation grâce à cet événement quasi magique. Cela lui permet notamment d'enfin réussir à communiquer avec Alma de façon compréhensible, même si les deux femmes ne parlent pas la même langue. En revanche, pour Marie-Lune, la maternité, ou simplement son idée, représente tout le contraire : elle n'y comprend rien du tout. Elle n'a aucune envie que ce changement, même s'il pourrait indéniablement la faire passer dans l'âge adulte, ne bouscule toute sa vie. Quand elle réfléchit

à sa grossesse, c'est en termes de vie brisée et de rêves abandonnés : « C'est fou de changer sa vie, de mettre ses rêves à la poubelle, à quinze ans, parce qu'un ovule microscopique a eu le coup de foudre pour une goutte de sperme de la taille d'une larme de maringouin (LGS, p. 116). » Il est possible de soutenir que Marie-Lune refuse le changement, qu'elle n'a pas envie de voir les indices qui laissent entrevoir sa possible grossesse, mais également qu'elle n'a pas envie d'accéder au monde des adultes dont la maternité lui ouvrirait assurément les portes. Contrairement à Rose, il semble finalement que Marie-Lune, en dépit de son discours parfois révolté, se complaise dans sa condition d'adolescente. La protagoniste s'entête dans le tome précédent à faire comprendre qu'elle est une adolescente et non une enfant : elle utilise ses sentiments amoureux d'adulte comme étant la preuve de sa maturité : pourtant, le fait d'être possiblement enceinte la heurte durement et la pousse à remettre en question ses capacités. Ainsi, elle ne pense pas pouvoir avoir un enfant et encore moins s'en occuper. Elle déclare donc à son amoureux qu'« [elle] ne veu[t] pas être enceinte. [Elle] ne veux pas avoir un bébé. [Elle] pense qu'[elle] devrai[t] [s]e faire avorter (LGS, p. 126). » Lorsqu'elle explique sa (presque) décision à son copain, Antoine, il se fâche. Marie-Lune comprend alors qu'il tient à l'enfant, mais elle ne sait pas quoi faire à ce propos, car elle n'est elle-même encore qu'une enfant finalement. Cela transparaît lorsque la jeune fille déclare : « J'aurais voulu être brave et forte. [...] Mais je ne me sens pas comme une mère. Je veux une mère. Je voudrais que Fernande vienne me cueillir et me berce lentement (LGS, p. 126). » Cet élément est aussi nouveau. Les personnages de *La quête d'Alexandre*, relativement près en âge de Marie-Lune, vivent un détachement complet d'avec leur famille. Rose est particulièrement triste lors de la mort de sa belle-sœur et du départ de son frère, mais jamais elle n'espère leur retour comme le fait Marie-Lune pour sa mère. L'état initial de la protagoniste semble ici directement associé à l'enfance et donc à la tutelle des parents.

La décision que devra prendre Marie-Lune sera déchirante puisqu'elle doit choisir entre son avenir et son amoureux. Le personnage de Marie-Lune vit dans un univers bien plus angoissant que celui de Rose où la maternité a le pouvoir de résoudre tous les problèmes ou presque. Ici, la maternité est présentée comme étant douloureuse lors de l'accouchement et des moments qui suivent, mais aussi dans la décision même d'avoir un enfant. L'existence difficile de toute mère est montrée très clairement à Marie-Lune par l'entremise d'une autre femme, pas beaucoup plus âgée qu'elle, croisée dans un centre commercial :

C'était un petit garçon de trois ans environ. Sa mère semblait assez jeune. Vingt ans peut-être. Elle avait sûrement été jolie déjà, mais ses cheveux bruns défaits pendouillaient tristement sur ses épaules et son teint cireux trahissait sa fatigue. Nos regards se sont croisés. Ses yeux hurlaient sa détresse. J'ai senti quelque chose se rompre en moi (LGS, p. 132).

Alors que dans *La quête d'Alexandre*, la vue d'enfants réjouissait inmanquablement Rose tout en lui faisant éprouver un certain regret à l'idée de ne pas en avoir, Marie-Lune, lors de sa brève rencontre avec cette femme inconnue, est épouvantée par l'image de ce qu'elle-même pourrait devenir dans quelques années. L'adolescente semble d'ailleurs être à la seule qui perçoive réellement le danger de l'avenir auquel elle s'expose. Même sa meilleure amie ne semble pas percevoir la gravité de la situation : « Pour Sylvie tout est simple. [Le] chum [de Marie-Lune] est beau comme un prince; il [l]'adore; il a déjà un emploi et il meurt d'envie d'être le père de [s]on bébé. Qu'est-ce qu'une fille peut demander de plus? (LGS, p. 130) » Marie-Lune semble donc être la seule femme de son entourage à ne pas désirer avoir son bébé, quoique, il faut le préciser, son opinion à ce sujet varie fréquemment. Paradoxalement, la première personne qui suggérera à Marie-Lune d'interrompre sa grossesse est un homme, le Dr Larivière, qui lui confirmera par la même occasion qu'elle est bel et bien enceinte (LGS, p. 122-123).

Les divergences d'opinions de tout le monde à propos de sa grossesse pousseront l'adolescente à se détacher de la communauté qui l'a vue grandir, entamant par le fait même un processus de séparation. Cette séparation se concrétisera un peu plus tard lorsque, bouleversée par la vue d'une autre jeune mère (LGS, p. 132), Marie-Lune demandera à son amie Sylvie de la conduire immédiatement dans une clinique d'avortement située à Montréal. En écoutant parler le médecin qui la reçoit, l'adolescente se sent complètement dissociée d'elle-même:

Le Dr Marion parlait, parlait, mais je ne l'entendais presque plus. Le tonnerre grondait tout autour. Des poignées de mots perçaient le tumulte de temps en temps, mais on aurait dit que le médecin parlait à une autre. J'étais spectatrice. Tout cela se passait dans un film. [...] Plus rien ne bougeait sur l'écran. Le médecin semblait attendre. La fille semblait perdue (LGS, p. 134-135).

Dans ce passage, Marie-Lune se détache de son propre corps. Elle délaisse la première personne du singulier pour parler d'elle-même à la troisième personne, se désignant comme « une autre (LGS, p. 134) » ou encore « [l]a fille (LGS, p. 135) ». En se détachant de son corps, elle élargit la séparation précédemment amorcée avec sa communauté. Ainsi, Marie-Lune abandonne réellement tout ce qu'elle connaît et tout ce qu'elle était. La dissociation de l'esprit et du corps lui permet d'entamer, pour la première fois de sa vie, un cheminement totalement individuel. La transformation de Marie-Lune est surtout ontologique. La transformation ne sera toutefois pas perceptible de tous. Elle n'aura pas d'incidence sur son statut social comme c'était le cas des initiés ayant fait l'objet des études d'Eliade<sup>135</sup>. Seule Marie-Lune a le privilège de constater ce changement. Le reste de son entourage ne sera pas en mesure de voir qu'elle est différente. Il faut également souligner que la quête initiatique de Marie-Lune se passe de maîtres et de mères initiatiques. Les autres personnages du roman aident Marie-Lune, ou lui nuisent, sans pour autant être impliqués dans sa quête initiatique.

---

<sup>135</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, op. cit., p. 10.

### Les grands sapins se préparent

Marie-Lune demeure dans la municipalité du Lac supérieur, dans les Laurentides, tout près de Saint-Jovite. On peut le déduire de nombreux indices qui parsèment le récit. Le plus souvent, l'adolescente parle simplement du lac, de son lac. Contrairement à *La quête d'Alexandre* et à *La vengeance de l'original*, où l'initiation servait principalement à apprivoiser le territoire afin de pouvoir le parcourir de façon sécuritaire, l'initiation de Marie-Lune se déroule plutôt en circuit fermé. Le lac où vit Marie-Lune, par son isolement et son aspect sauvage, est un lieu peu commun et isolé des grandes populations semblable au « lieu sacré, hors de l'espace courant<sup>136</sup> » dont parle Vierende. L'environnement demeure toujours le même, changeant seulement au gré des saisons. Tout le récit s'y déroule à l'exception de quelques rapides visites à Saint-Jérôme et Montréal, les grands centres les plus près du village. Même si elle n'aspire peut-être pas à passer toute sa vie au Lac supérieur, Marie-Lune, qui s'y sent particulièrement bien, ne cherche pas non plus à partir à l'aventure ou à arpenter le territoire qui s'offre à elle. Elle se contente d'habiter pleinement l'écosystème dont elle fait partie et « [l]a relation qu[elle] [...] entretient avec la nature, et plus particulièrement avec les grands sapins [...] montre comment l'adolescente entre en communion avec cette nature, qui n'est pas à ses yeux un objet mais un sujet<sup>137</sup>. » En effet, lors de la séparation qui se produit entre le corps et l'esprit de Marie-Lune au cours de sa visite dans une clinique d'avortement montréalaise, l'adolescente fait appel à son environnement pour exprimer la tristesse et le vide qu'elle ressent à cet instant précis. Elle raconte que « [p]arfois, au lac, la pluie s'abat d'un

---

<sup>136</sup> Simone Vierende, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 21.

<sup>137</sup> Lucie Guillemette, « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, Montréal, p. 196-197.

coup, avec une force terrible. Il n'y a pas de tonnerre, ni d'éclairs. Juste une pluie démente. Un ciel devenu fou. [Elle] pleur[ait] à verse » (LGS, p. 135). Le lieu initiatique se met en place et s'exprime à travers l'héroïne, car, dans une certaine mesure, Marie-Lune *est* le lac et le lac est Marie-Lune. Il est également intéressant de noter que la nature occupe une grande place lors des moments charnières qui peuvent être considérés comme des morts symboliques. C'est le cas lorsque Marie-Lune se rend sur la tombe de sa mère. Seule dans la nature, l'adolescente cherche à s'enfouir dans la neige aux côtés de sa mère morte. Les cris de douleur et de tristesse que pousse Marie-Lune à ce moment résonnent dans les bois. L'adolescente aura, un peu plus tard, un accident d'équitation qui la laissera inconsciente et blessée. Cet événement a aussi lieu à l'extérieur, sur une route enneigée. Encore une fois, Marie-Lune est seule face à la nature. Même lors de son accouchement à l'hôpital, un endroit fermé et isolé de la nature, la narratrice trouve le moyen de faire intervenir l'environnement qui lui est si cher. Ainsi, un peu avant d'accoucher, elle se plonge dans l'image du lac, parce qu'il s'agit d'un lieu bien plus représentatif du combat qu'elle mène que l'hôpital.

Je m'imagine le lac sous la brume. Si seulement je pouvais m'y perdre. Fuir avant que les contractions ne reviennent. C'est l'automne sur le lac. Le brouillard masque tout. Les falaises et les montagnes ont disparu. Plus rien n'existe que cette vapeur laiteuse. Non... Le brouillard n'a pas tout avalé. Ils sont là eux. Mes gardiens. Ils pointent fièrement vers le ciel. Les grands sapins ne meurent pas. Ils restent hauts et droits, ils dansent, eux, dans la tourmente (LGS, p. 204).

Marie-Lune cherche à se donner du courage en s'imaginant les grands sapins qui bordent le lac. La narratrice s'identifie complètement à la nature qui l'entoure. Elle n'a donc pas besoin de se déplacer pour vivre son initiation. En effet, l'espace dans lequel elle s'inscrit peut se transformer, évoluer avec elle et devenir le théâtre de son initiation.

Le lieu initiatique – la nature qui entoure le village de Saint-Jovite – est d'une grande importance à l'étape de la préparation dans ce roman, mais aussi dans le tout le cycle *Marie-Tempête*. Les titres des trois tomes, *Un hiver de tourmente*, *Les grands sapins ne meurent pas*

et *Ils dansent dans la tempête*, réfèrent directement à la nature dans laquelle Marie-Lune a grandi. La place accordée au territoire dans *Les grands sapins ne meurent pas* est surprenante. Cette idée n'appartient pas à la tendance du roman-miroir dans laquelle s'inscrit le roman. Il faut cependant noter que l'héroïne de Demers, contrairement aux personnages de Brodeur et Germain, ne s'initie pas au territoire même si celui-ci soit omniprésent dans le texte. Marie-Lune, elle, fait presque partie du territoire, qui constitue son repère en toute situation.

### L'isolement volontaire

Plusieurs éléments participent de l'étape de la préparation de Marie-Lune à la possibilité de porter un enfant et de devenir mère au terme de sa grossesse : l'arrêt de ses menstruations, l'enthousiasme de son amoureux et de sa meilleure amie lorsqu'ils apprennent la nouvelle ou encore la rencontre de la jeune mère à l'air désespéré. Cependant, toutes ces tentatives pour préparer Marie-Lune à la maternité, en tant que symbole du passage à l'âge adulte, se butent à une héroïne qui refuse de suivre un cheminement prédéterminé. Marie-Lune ne veut clairement pas de l'initiation qui lui est offerte par l'entremise de l'accouchement et de la maternité. Elle s'y objectera le plus longtemps possible en cherchant à rester dans l'adolescence. Ce refus l'oppose à ses proches et à sa communauté. Cet isolement psychologique des siens constitue une forme de séparation. Des trois étapes de la préparation proposées par Simone Vierre, seules la séparation, considérée comme essentielle à l'initiation, et la mise en place d'un lieu initiatique sont présentes dans le roman. Des deux, le lieu initiatique est mieux décrit que les différentes formes de séparation. La préparation de l'adolescente est assez minimale, mais elle lui permettra tout de même de vivre plusieurs morts symboliques.

## *Mourir en donnant la vie*

Simone Vierne affirme qu'« [i]l existe [...] des initiations [spécifiquement] féminines. [...] [E]lles sont individuelles [et non collectives ou communautaires] puisqu'[elles sont] [souvent] liées à l'apparition de la première menstruation. La transformation a ici un caractère "naturel", qu'il s'agit d'assumer <sup>138</sup>. » L'initiation féminine serait donc entièrement prédéterminée par les changements corporels de la jeune fille. Cela expliquerait que l'initiation féminine dans *La quête d'Alexandre*, soit centrée sur la maternité puisqu'il s'agit de la forme ultime de transformation du corps féminin. Dans *Les grands sapins ne meurent pas*, il est surprenant de constater, surtout après le féminisme des années 1970, que l'initiation relève encore une fois de la maternité puisqu'il s'agit d'un roman pour adolescents relativement contemporain. Lucie Joubert explique à cet effet que

[L]es filles d'aujourd'hui, arguera-t-on, sont assez autonomes pour décider si elles veulent des enfants ou pas. Il faut le souhaiter, mais c'est oublier que cette question touche chez elles la fibre la plus sensible de leur personne – là-dessus rien n'a changé. On doit les comprendre d'hésiter à sortir des rangs, d'avoir peur de passer à côté de ce qu'on leur présente comme la plus grande réalisation de leur vie, d'avoir peur aussi de ne pas exploiter tous les aspects de cette fameuse *féminité*, qui redevient, mine de rien, l'étape première d'un développement qui conduit inexorablement à la maternité<sup>139</sup>.

Ainsi, le thème de la maternité s'impose dans le roman de Demers, même si cela n'est pas absolument nécessairement dans le contexte du récit contrairement à celui du roman d'Hélène Brodeur, où l'époque explique l'importance accordée à la maternité et la grossesse. Comme le personnage de Rose dans *La quête d'Alexandre*, Marie-Lune va vivre plusieurs morts symboliques afin de parvenir à s'initier, mais elles seront toutes liées à la maternité.

Selon Vierne, la mort symbolique constitue la charnière essentielle de toute quête initiatique. Cette étape peut prendre trois formes distinctes, « [soit,] les rituels initiatiques de

---

<sup>138</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 9.

<sup>139</sup> Lucie Joubert, *L'envers du landau Regards extérieur sur la maternité et ses débordements*, Montréal, Triptyque, 2010, p. 10-11.

mise à mort, le retour à l'état embryonnaire [...] [et] la descente aux enfers et (ou) la montée au ciel<sup>140</sup>. » Alors que l'étape de la préparation est difficile à cerner, car elle ne prend pas la forme d'un rite, mais plutôt celle de dialogues ou de conseils donnés à l'héroïne, les différentes morts symboliques, elles, sont clairement définies. Il est effectivement possible de distinguer dans le roman de Demers les trois types de morts symboliques qu'énumère Vierre. Ainsi, cette étape de la quête initiatique occupe une place centrale dans le texte. Au début du roman, Marie-Lune est encore sous le choc du décès récent de sa mère dont elle n'a pas vu la santé périliter<sup>141</sup>. Elle vit, à retardement, le deuil de sa mère dont la mort s'est produite trop rapidement pour elle : « Ma mère est morte le mois dernier. Les gens disent que je suis en deuil. C'est faux! Je suis en désastre. La mort c'est contagieux. Quand quelqu'un près de nous meurt, on se sent mourir avec lui (LGS, p. 110). » Ici, les propos de Marie-Lune traduisent bien l'idée de vivre la mort par procuration. La mort de sa mère, même si elle a eu lieu à la fin d'*Un hiver de tourmente*, continue à lui peser puisqu'elle est vraisemblablement elle-même morte un peu à ce moment-là. Effectivement, son enfance est morte. Il s'agit du premier contact de l'héroïne avec la mort. Cependant, comme elle n'y est nullement préparée, elle ne le vivra pas comme une mort initiatique. Il s'agit plutôt d'une entrée dans le domaine de la mort qui constitue en fait un préambule pour toutes les autres morts symboliques vécues par l'héroïne. Comme cet événement se produit au tout début du roman, il pourrait aussi attester

---

<sup>140</sup> Simone Vierre, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 27.

<sup>141</sup> Voir Dominique Demers, « Un hiver de tourmente », *Marie-Tempête*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2006 [1997], p. 13-105.

la nécessité d'une préparation suffisante, qui permettrait à l'initiation d'avoir lieu, en fonction du schéma synthétisé par Vierende.

La première mort symbolique a lieu en rêve. Il s'agit d'un cauchemar pendant lequel Marie-Lune aide sa mère, Fernande, à accoucher : Elle « était très calme. Elle ne gémissait même pas. » (LGS, p. 136) Il faut noter qu'ici, la mère est une initiée. Elle a déjà vécu les douleurs d'un accouchement. Aux yeux de sa fille, elle apparaît donc comme inébranlable et résistante, « brave » (LGS, p. 126) contrairement à Marie-Lune, qui ne l'est pas encore. La violence et la douleur que Fernande vit dans le rêve sont transmises à Marie-Lune par la nature. Dans son cauchemar, l'adolescente s'aperçoit que « [s]oudain, le vent s'est levé. Au bord du lac, les grands sapins se sont mis à fouetter l'air autour d'eux. On aurait dit des géants furieux. Le ciel a grondé et la forêt a tremblé. Puis le sol s'est lézardé. D'immenses fissures ont crevassé la neige. » (LGS, p. 136) Les transformations que subit le lieu initiatique ainsi que les manifestations naturelles telles que les tempêtes annoncent, le plus souvent, des événements d'importance, souvent des morts symboliques. Dans ce passage précis, la terre peut représenter une seconde figure maternelle : une terre nourricière qui donne tous les éléments pour se nourrir et grandir. Comme une mère, la terre prend soin de ses rejetons. Lors de cet épisode, l'angoisse que ressent Marie-Lune lui permet d'expérimenter une seconde mort symbolique. L'expérience, qu'elle vivra aussi grâce à sa mère, sera, cette fois, beaucoup plus concrète. Cette mort symbolique prend place lorsque Marie-Lune se rend sur la tombe de sa mère pour la première fois depuis l'enterrement. À son arrivée devant la tombe, elle ne sait pas quoi dire. Ensuite elle ne parvient qu'à exprimer sa souffrance par de grands cris qui résonnent dans les sapins :

Je me suis allongé à plat ventre dans la neige et, de mes mains, j'ai creusé un trou jusqu'à l'herbe roussie.  
Et j'ai crié.  
– MAAMAAAANNN!

Dix fois, vingt fois, cent fois peut-être. Jusqu'à ce que les mots se tordent dans ma gorge. [...] La mort avait creusé un gouffre en moi. Un trou énorme que rien ne comblerait jamais. J'étais condamnée à porter toute ma vie cette immense absence (LGS, p. 150).

On peut voir dans le fait de creuser un trou une tentative de s'enfouir, de se rapprocher de la terre, mais aussi de la mère qui y est ensevelie. C'est une forme de régression à l'état embryonnaire. La narratrice explique qu'elle avait l'habitude de supplier sa mère à travers la porte de sa chambre lors des nuits d'orages (LGS, p. 150). Ici, l'enfant réclame sa mère, qui, dans le cas de Marie-Lune, ne viendra pas, ne peut pas venir. Ainsi, les cris de Marie-Lune nous ramènent à la fin de la vie embryonnaire et à la naissance avec le rappel du cri du bébé naissant et ceux de la mère. Eliade précise d'ailleurs que les cris peuvent être liés à une forme prénatale, et souvent ce sont les seules manifestations sonores que les novices sont autorisés à émettre<sup>142</sup>. Cet épisode permet à la narratrice de régresser, de retourner à un état de quasi-impotence où la figure maternelle la protège et, par le fait même, de s'effacer pour oublier la douleur.

La narratrice expérimentera également des morts symboliques physiques comme son accident d'équitation et son accouchement. En plus d'être angoissants, ces deux événements seront physiquement douloureux. La première occurrence de ces morts *physiques* se produit lors d'un accident d'équitation. La protagoniste décide de galoper sur un chemin enneigé, malgré l'interdiction formulée par le propriétaire de l'animal. La vitesse surprend la jeune fille : « Était-ce la peur? La surprise? Je n'arrivais pas à m'accorder à son rythme. À chaque pas, mon corps s'écrasait brutalement sur le dos de la jument. C'était douloureux. » (LGS, p. 138) Le fait que Marie-Lune ait elle-même incité l'animal à galoper, même si c'était interdit, montre un certain manque de jugement. Exactement comme une enfant, l'adolescente n'a pas

---

<sup>142</sup> Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, *op. cit.*, p. 46.

la capacité d'évaluer les risques ni la portée de ses gestes. Elle tente alors vainement de reprendre le contrôle de sa monture :

J'ai ramené brusquement les rênes vers moi. Au même moment, j'ai entendu une voiture approcher. Nous galopions au beau milieu de la route. J'ai donné un coup de bride de côté pour que nous quittions le centre de la chaussée. Un des sabots a glissé alors que le cheval tentait de freiner et de pivoter en même temps. En deux secondes, Caramel a repris pied, mais j'étais déjà étendue sur la chaussée. [...] [J]'ai vu du sang (LGS, p. 138-139).

Bien qu'elle n'en ait à l'origine nullement eu l'intention, Marie-Lune se met elle-même en danger dans ce passage. Elle est consciente que son accident ressemble à une tentative d'avortement désespérée, même si, de son propre aveu « [elle] ne [s]e souv[ient] pas d'y avoir songé » (LGS, p. 139). Elle s'impose donc à elle-même, de même qu'à son fœtus, une forme de souffrance :

[Elle] entendait des bribes de conversation : rien de cassé... crâne fendu... points de suture... urgence... La voix de M. Lachapelle était parfaitement calme. Soudain, le ton a monté.  
– Quoi? Enceinte? Pauvre Léandre! J'ai ben peur qu'elle ne le soit plus. (LGS, p. 139)

La douleur physique et le risque réel que court Marie-Lune de mourir ou de mettre fin à sa grossesse me poussent à considérer cet épisode comme une mise à mort symbolique.

L'accouchement de Marie-Lune, lui, prend véritablement la forme d'une descente aux enfers perceptible dans la douleur et la peur qu'elle ressent. Alors que lors de la chute de cheval, le texte fait seulement mention du sang de Marie-Lune, il s'attarde cette fois à décrire de façon bien plus précise la douleur qu'elle éprouve. Elle dit, d'ailleurs : « J'ai crié. La douleur me faisait peur maintenant. C'était profond, cuisant. » (LGS, p. 198) La douleur, qui augmente continuellement à chaque fois que la narratrice la mentionne, donne l'impression d'une véritable descente aux enfers. Un peu plus tard, la douleur cuisante n'est plus qu'un souvenir et c'est de « [l]a dynamite qui [est] dans [s]on ventre. [Elle] en [a] le souffle coupé. [Elle] [est] paralysée de douleur. C'[est]t horrible et [elle] [a] peur. » (LGS, p. 200) Les épisodes de douleur se succèdent à un rythme soutenu, ne laissant aucun répit à la narratrice.

On peut considérer qu'il s'agit d'une mise à mort puisque, selon Vierende, la torture peut être utilisée pour induire la mort symbolique<sup>143</sup>. Alors que Marie-Lune n'arrive plus à parler, la douleur atteint un nouveau seuil, la faisait cette fois hurler : « La septième contraction est venue. J'ai hurlé cette fois. C'était insoutenable. [...] J'allais mourir. » (LGS, p. 201) La souffrance de la protagoniste atteint un seuil où celle-ci désire plus que tout en finir avec l'accouchement. Elle ne veut plus continuer, elle est prête à tout abandonner et c'est là la condition *sine qua non* de l'initiation : mourir pour renaître. Il faut que le novice cesse de vivre un instant et abandonne tout ce qu'il a été. Marie-Lune utilise même le terme « torture » pour décrire le supplice qu'elle vit : « Il n'y a plus de répit. Chaque fois qu'une contraction disparaît, l'angoisse m'étreint. C'est de la torture. [...] Coupez-moi un bras, une jambe. Prenez le moustique, tiens. N'importe quoi. Mais sortez-moi de là. » (LGS, p. 203) Il est intéressant de noter l'imagerie animale qu'utilise l'auteure pour représenter à la fois l'enfant qui brise le corps de la protagoniste et la douleur causée par l'accouchement : « la bête [...] revient. Elle est là, juste à côté, prête à bondir. Ça y est. Elle me déchire. » (LGS, p. 205) L'animal sauvage semble toujours avoir sa place lors des morts symboliques. Cependant, en dépit de sa douleur, la jeune fille trouvera la force de parler à son enfant. Elle cherche ainsi à l'encourager à s'accrocher à la vie (LGS, p. 207-208). Lorsqu'elle prend la parole, en plein accouchement, le temps semble suspendu. Personne ne l'interrompt ou ne fait quoi que ce soit bien que le lecteur sache pertinemment que la protagoniste est entourée du personnel médical. Il est donc juste de dire que le moment partagé par Marie-Lune et l'enfant en train de naître s'apparente à une montée au ciel puisqu'ils sont isolés tous les deux, le temps d'un instant, dans un monde à part où l'amour que l'adolescente éprouve pour son bébé est nettement perceptible : « Je t'aime

---

<sup>143</sup> Simone Vierende, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 36.

moustique. Entends-tu ça? Je ne pourrai plus vivre si tu me lâches maintenant. Accroche-toi je t'en supplie. » (LGS, p. 207) Marie-Lune est désormais liée à cet enfant dont elle ne voulait pas au début du récit.

La douleur et la peur sont à ce point insoutenables lors de la mort symbolique que constitue l'accouchement que Marie-Lune désire plus que tout retourner à l'état initial. Elle y pensait d'ailleurs pendant sa grossesse en affirmant : « Ce n'est pas facile d'être enceinte et en désastre en même temps. Fernande me manque. Terriblement. Si tu savais ce que je donnerais pour qu'elle me prenne dans ses bras. » (LGS, p. 164) Marie-Lune déclare au même moment qu'elle « [s]'ennuie de l'Antoine d'avant » (LGS, p. 164). Elle atteint lors de ces moments un point de non-retour, puisque le désir qu'elle exprime de retourner dans le passé n'est pas réalisable. Marie-Lune ne peut plus faire demi-tour, car sa grossesse est trop avancée et elle en est pleinement consciente. Toutefois, les difficultés causées par son état ne l'empêchent pas de souhaiter pouvoir retourner à un passé plus paisible, puisque s'initier, c'est aussi devenir conscient d'un autre monde qui s'ouvre devant soi. L'atteinte d'un point de non-retour est évident lorsque la narratrice, au moment de son accouchement, souhaite que sa mère soit à ses côtés : « J'aurais voulu que Sylvie téléphone à Fernande ». [...] J'aurais voulu que ma mère vienne me sauver. Qu'elle arrange tout. Comme avant. » (LGS, p. 200) L'importance de la famille et des liens que l'adolescente entretient avec ses proches est une fois de plus accentuée. Sa mère constitue un pilier dans son existence, un repère, et Marie-Lune aimerait qu'elle puisse continuer à jouer ce rôle puisqu'il est plus aisé pour elle de s'appuyer sur Fernande que de devenir son propre repère. Cela semble faire écho à l'absence de maîtres et de mères initiatiques dans ce roman, de personnages dont la fonction est de guider le novice à travers les différentes étapes de la quête initiatique.

### *Re naïtre en rêve*

Si l'ensemble de la quête initiatique est effectivement plus difficile à saisir dans *Les grands sapins ne meurent pas* que dans les romans précédents, l'étape de la renaissance me semble être la moins développée de toutes. Le roman se termine effectivement par la naissance du fils de Marie-Lune, nous ne voyons donc pas la protagoniste par la suite. Impossible donc de dire si elle vit par procuration une forme de nouvelle naissance en accouchant de son fils. Par contre, elle a changé d'opinion à propos de son enfant, après son accident d'équitation pendant lequel elle s'est grièvement blessée. Elle constate alors que l'enfant qu'elle porte est toujours en vie. Après avoir inconsciemment mis sa vie en danger, elle prend plus que jamais conscience de cet autre être avec qui elle partage tout : « [Le bébé] s'occupait d'être vivant. C'est tout. Alors j'ai décidé de l'aider. Écoute, le moustique. Je ne sais pas ce que je ferai de toi après, mais tu vas vivre. C'est promis. Je vais t'aider. À compter d'aujourd'hui, on est deux. » (LGS, p. 142) Avoir frôlé la mort, l'a changée. Elle adopte une position opposée à l'indifférence ou à la colère qu'elle avait jusque-là manifestée à l'endroit du bébé. On peut voir, dans le changement intrinsèque qui s'opère chez la narratrice, une première renaissance.

Le rêve permet également à Marie-Lune de renaître *autre*<sup>144</sup>. Elle explore, grâce à l'état onirique, les possibilités que lui offrirait l'initiation par la maternité, soit son futur en tant que mère et qu'adulte : « J'ai fermé les yeux. Et j'ai vu Antoine et Marie-Lune enlacés dans un lit plus grand qu'un navire, vaste comme une île. Une petite boule chaude et terriblement vivante dormait, blottie entre leurs corps. C'était beau et bon. » (LGS, p. 127) Il faut cependant noter que le futur présenté dans cette rêverie, s'il a son charme, exige également un prix que Marie-Lune ne peut payer. Ce que lui demande Antoine, lorsqu'il lui affirme qu'ils peuvent former

---

<sup>144</sup> C'est moi qui souligne

une famille, c'est son avenir. L'engagement est beaucoup trop lourd pour l'adolescente : « C'[est] pire qu'une demande en mariage. Comme une demande de vie. » (LGS, p. 127) La narratrice sait bien que sa grossesse la forcera à évoluer malgré elle, mais le changement que lui propose son rêve ne la fait pas vraiment avancer. Au contraire, cela l'emprisonnera dans un futur dont elle ne veut pas.

Une autre renaissance de la protagoniste a lieu lorsque Marie-Lune se rend sur la tombe de sa mère. Après avoir tenté de s'enfouir dans la terre, l'adolescente tente d'effacer les traces de son passage et de laisser le cimetière intact. Cela met l'accent sur le fait que le changement qui se produit au cours de cet épisode lui appartient et n'est ressenti que par elle : « De mes mains, j'ai repelleté soigneusement la neige. Je me sentais un peu mieux. J'étais contente d'être venue. En me relevant, j'ai su que je ne reviendrais jamais. » (LGS, p. 150) Il s'agit selon moi de la renaissance la plus *ritualisée* du récit puisqu'elle s'inscrit dans une forme de pèlerinage, dans une démarche pleinement voulue par le personnage de Marie-Lune. Ainsi, elle prend la mesure du changement qui s'opère en elle et l'accepte consciemment. Elle change et commence à laisser l'enfant qui a besoin de sa mère derrière elle puisqu'elle-même est en train de devenir mère.

### ***Le roman initiatique de Camilien Roy***

Le premier roman de Camilien Roy, *La première pluie* (1999), a remporté le prix Antonine-Maillet-Acadie Vie (2000)<sup>145</sup> et le prix France-Acadie (2000)<sup>146</sup>, deux distinctions qui témoignent de la popularité de l'ouvrage encore enseigné aujourd'hui dans les écoles

---

<sup>145</sup> Prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie, « Lauréats et finalistes », [en ligne] [<http://prixlitteraire.acadie.com/html/finalistes2000.cfm>], consulté le 23 janvier 2017.

<sup>146</sup> Amitiés France-Acadie, « Prix France-Acadie », [en ligne] [<http://amitiesfranceacadie.org/nos-actions/prix-france-acadie.aspx>], consulté le 23 janvier 2017.

secondaires. Le récit s'attache aux pas de Daniel, 15 ans, qui narre le voyage qui l'emmène du Nouveau-Brunswick jusqu'à Dellys en Ontario pour travailler à la récolte de tabac, le temps d'un été. Au cours de son voyage, le jeune narrateur sera complètement laissé à lui-même et devra, malgré les amitiés qu'il nouera, apprendre à tracer lui-même son chemin dans un monde d'adultes. Publié chez Perce-Neige dans la collection « Prose », le livre porte également la mention « roman » sur la couverture de l'édition de 1999<sup>147</sup>, mais ne mentionne pas de public cible, sans doute parce que la maison d'édition n'a pas de collection pour la jeunesse. Il est cependant clair que *La première pluie* est un roman pour adolescents. En effet, le critique David Lonergan qualifie le premier roman de Roy de « roman qui se lit d'une traite et qui saura intéresser aussi bien les adultes que les adolescents<sup>148</sup>. » Contrairement aux romans de Brodeur et de Germain, *La première pluie* est, à l'instar du cycle *Marie-Tempête*, narré à la première personne, ce qui permet au jeune lecteur de s'identifier davantage au protagoniste. Cette caractéristique est propre au roman miroir, mais également à la production littéraire jeunesse et adolescente des années 1990 qui cherche à cibler un lectorat adolescent en abordant des problématiques propres à ce groupe. La quatrième de couverture présente d'emblée le roman comme un « récit initiatique » alors que cela n'était pas explicite dans le cas du roman de Demers. Il s'agit du seul roman du corpus à se réclamer explicitement du roman d'initiation. *La première pluie* inclut aussi plusieurs caractéristiques du roman d'aventures dont le déplacement et la découverte de nouveaux espaces. Alors que l'action dans *Les grands sapins ne meurent pas* se déroulait essentiellement toujours dans le même espace, *La première pluie*

---

<sup>147</sup> Cette mention sera retirée lors des réimpressions.

<sup>148</sup> David Lonergan, *Tintamarre. Chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui*, Sudbury, Éd. Prise de parole, coll. « Agora », 2008, p. 280.

s'articule autour d'un voyage qui rappelle les nombreux déplacements effectués tant dans *La quête d'Alexandre* que dans *La vengeance de l'original*.

*Préparation : l'enfant de 15 ans*

Bien que le personnage de Daniel ait 15 ans, il est clairement identifié comme un enfant au début du récit. Pourtant, son père ne s'oppose pas à ce qu'il parte seul en Ontario pour l'été puisque « [son] idée est déjà faite (PP, p. 116). » Sa mère, quant à elle, affirme que son fils est assez vieux pour partir (PP, p. 117). C'est lorsque Daniel est laissé à lui-même parmi des étrangers qu'il se sent comme un enfant. C'est le cas, un peu après son départ, lorsque le narrateur doit se déplacer parmi les autres passagers du train :

J'avancais silencieusement, n'échangeant guère plus avec les autres passagers qu'un léger signe de tête. Je marchais avec la sensation d'avancer à contre-courant, contournant les obstacles et libérant respectueusement le passage aux plus grands, aux adultes, et à tous ceux qui venaient en sens inverse (PP, p. 25).

Il est intéressant de souligner que le protagoniste cède le passage « aux plus grands [et] aux adultes (PP, p. 25) » alors qu'il aurait simplement pu être question des autres passagers. Comme le narrateur a 15 ans, il est juste d'affirmer qu'il se sent, à ce moment précis, en état d'infériorité face aux adultes, catégorie à laquelle il ne peut pas encore prétendre appartenir. Cette question de l'âge du narrateur est abordée de nouveau un peu plus tard. Alors que d'avoir 15 ans était suffisant pour partir de chez lui et s'aventurer dans une autre province, cela n'est clairement pas assez lorsqu'il arrive en Ontario. Albert, un autre travailleur rencontré dans le train, l'encourage d'ailleurs à mentir sur son âge et à dire aux fermiers qu'il a 18 ans (PP, p. 54-55). Sans lui parler de la loi sur l'emploi, il lui indique simplement que « les fermiers

n'aim[ent] pas embaucher des hommes trop jeunes. » (PP, p. 54) Les conditions permettant le passage à l'âge adulte semblent donc évoluer en fonction des différents milieux<sup>149</sup>.

Le narrateur fait également preuve d'une certaine naïveté, souvent associée à l'enfance. Il mettra donc un certain temps avant de comprendre la nature des avances que lui fait un homme dans les toilettes de la gare de Montréal. L'inconnu lui touche légèrement les fesses avant de lui demander de l'accompagner dans une cabine. L'homme devra répéter sa demande avant que Daniel comprenne ce qu'il veut réellement de lui. Mal à l'aise, le narrateur quittera rapidement la pièce (PP, p. 40-41). Il s'agit d'un premier contact avec la sexualité pour Daniel et sa méconnaissance est nettement perceptible. La sexualité féminine apparaîtra beaucoup plus tard dans le roman lors d'une visite dans un bar de danseuses où le protagoniste sera fasciné par la performance d'une effeuilleuse. Par la suite, Daniel est honteux de s'être laissé complètement aller en présence de son ami Marcel (PP, p. 199-201). Malgré les épreuves qu'il aura traversées pendant l'été – puisque l'épisode du bar de danseuses prend place vers la fin du récit – l'adolescent demeure encore complètement innocent quant à la sexualité puisqu'il a essentiellement vécu pour travailler.

### Entre l'amitié et le rôle de maître initiatique

Le narrateur est complètement ignorant à propos du monde urbain, de l'espace rural et du travail dans les champs. La seule chose qu'il connaisse est son village natal et le travail dans les bois avec son père. Aussi, les rencontres que fera Daniel au cours de l'été seront déterminantes pour son apprentissage. Les « initiés » dont il croisera le chemin lui permettront d'acquérir certaines connaissances qui le feront paraître, pense-t-il, un peu moins

---

<sup>149</sup> Toutes les informations du narrateur proviennent des autres travailleurs rencontrés sur la ferme ou sur la route.

« fraîchement débarqué de sa campagne ». Certaines situations, de même que la plupart des personnages rencontrés, seront source d'apprentissages importants pour le narrateur. Cependant, les maîtres initiatiques potentiels ne montrent pas de désir de guider Daniel tout au long de son aventure. Par exemple, dans le train vers Montréal, Daniel fait la connaissance d'Albert, « [d]e cinq ou six ans [s]on aîné, [...] un type courtois, d'un naturel plutôt calme et réservé, presque triste. » (PP, p. 18) Hormis de courtes conversations, Albert n'est pas enclin à en apprendre plus sur son compagnon de voyage même s'il voit bien qu'il s'agit d'un nouveau. Il le prend tout de même sous son aile pour un moment, sans vraiment lui en parler, il se contente plutôt de lui indiquer quoi faire ou de lui donner l'exemple. Daniel reconnaît rapidement l'expérience de son compagnon de voyage et cherche à calquer son comportement sur le sien en guettant le moindre signe qui pourrait lui indiquer comment agir. Ainsi, à leur arrivée à Montréal, il ne quittera pas le wagon avant qu'Albert ne lui en donne, informellement, l'autorisation : « Il ne restait plus que quelques passagers à l'intérieur du wagon lorsqu'Albert, d'un signe de tête, me fit comprendre – à mon grand soulagement – qu'il était temps de descendre. » (PP, p. 35) Cependant, l'aide d'Albert dépend de la capacité de Daniel à comprendre rapidement puisque le travailleur ne se préoccupe que très peu de son jeune acolyte. Ainsi, c'est « [a]vec difficulté, [que] [Daniel] suivai[t] Albert qui se frayait un chemin à travers la foule. Il adopta[it] la même démarche [que la foule], un pas sûr et pressé. Il ne regardait pas en arrière de lui pour s'assurer que [Daniel] étai[t] toujours là. » (PP, p. 36) Les travailleurs sont des maîtres initiatiques sans le vouloir, mais il appartient au narrateur d'apprendre à se débrouiller seul pour survivre à l'inconnu. Ainsi, Albert expliquera brièvement à Daniel comment se déroule l'embauche par les fermiers (PP, p. 45) avant de le quitter, puisqu'il sera embauché avant lui. « Pendant un moment, [Daniel] avai[t] naïvement cru qu'Albert, dans un geste d'amitié, de camaraderie, aurait plaidé en [s]a faveur. S'il avait

insisté, cette femme [les] aurait peut-être pris tous les deux. [...] Albert ne s'était même pas retourné pour [l]e saluer. » (PP, p. 53)

Lors de son arrivée à la ferme des Horthy, Daniel fait la connaissance des autres travailleurs qui logent tous ensemble dans la cabane qui leur est réservée. Joseph, le doyen du groupe, fait une forte impression sur le nouvel arrivant. À première vue, ce personnage ne paie pas de mine :

Joseph ne portait comme vêtement qu'un vieux slip bleu aux rebords élastiques blancs. Son ventre tombant était recouvert d'une épaisse couche de poils foncés. À travers son sous-vêtement, on voyait la forme de son sexe mou qui pendouillait. Coincé entre ses lèvres violacées, un bout de cigarette fumait encore. (PP, p. 61)

Alors que son expérience le qualifierait pour occuper la fonction de maître initiatique, il se contente de travailler pour pouvoir sortir en voiture le soir. Plus pessimiste qu'encourageant, il cherche à effrayer Daniel en racontant le récent et court passage à la ferme d'un autre jeune de 15 ans qui « pleurait tout le temps, tous les jours. » (PP, p. 64) Il n'a aucune envie de l'encadrer ou de le faire bénéficier de son expérience :

Moi, je ne crois pas beaucoup aux jeunes de quinze ans qui viennent au tabac. C'est trop dur, ils ne restent pas. Je suis même prêt à mettre un vingt sur la table que tu ne seras pas ici dans une semaine. Qu'est-ce que t'en penses le jeune, on gage? (PP, p. 64)

Devant la mauvaise foi de Joseph, c'est plutôt Pierre, un travailleur « au début de la vingtaine » (PP, p. 65) qui tentera maladroitement de jouer le rôle de guide. Tout comme Albert précédemment, il donnera quelques conseils amicaux (PP, p. 85) à Daniel, mais ce sera à l'adolescent de s'attacher à son sillage pour comprendre comment survivre dans ce groupe d'hommes plutôt renfermés.

### De la forêt aux champs : mise en place d'un lieu initiatique

Le lieu initiatique commence à se mettre en place dès l'arrivée de Daniel à la ferme de Horthy. En effet, un immense orage se déclenche lors du trajet en camion qui amène Daniel à

la ferme, immédiatement après son embauche. Le silence s'installe dans le véhicule, donnant une impression de respect, mais peut-être également de peur (PP, p. 58). Dans l'univers nullement religieux de ce roman, ce passage donne l'impression que la nature, qui peut briser tout sur son passage, est la seule chose qui puisse encore imposer le respect. La nature devient l'unique repère dans le Canada changeant des années 1970 que décrit Roy dans son roman. Bien que la ferme des Horthy soit décrite comme isolée, en effet la ville la plus près, Buford, se trouve à six kilomètres (PP, p. 87), c'est l'arrivée aux champs qui constituera véritablement l'entrée dans un monde à part. Les champs font office d'environnement complètement naturel (ou végétal) où la nature domine l'homme. La description que fait Daniel des champs de tabac lorsqu'il s'y rend pour la première fois évoque en effet l'image d'une jungle.

Nous avons quitté la ferme et roulé pour un moment, avant de traverser une route asphaltée. De l'autre côté, quelques minutes plus tard, nous nous sommes retrouvés devant ce qui devait être les champs de tabac appartenant à Horthy. Partout au-dessus d'eux flottaient [*sic*] un épais nuage de brume dont les premiers rayons de soleil faisaient ressortir la blancheur immaculée. Le fermier, qui longeait le champ depuis un moment, tourna brusquement sur la gauche comme aspiré par un petit couloir étroit qui servait de chemin. La végétation y était si dense et débordante qu'elle caressait de ses longues feuilles vertes les flans [*sic*] de la camionnette. La proximité des plantes géantes défilant autour de nous créait l'illusion que nous avançons à grande vitesse alors que nous ne roulions tout au plus qu'à une vingtaine de kilomètres à l'heure. J'observais avec fascination le capot de la camionnette qui fendait l'épais brouillard matinal (PP, p. 75).

Le tout apparaît exotique vu par les yeux du narrateur alors qu'il s'agit de simples champs de tabac. Pourtant, ceux-ci sont transformés en lieux sacrés selon le processus décrit par Vierendeon qui « consiste à établir[,] selon les traditions[,] un espace, éloigné du lieu de la vie courante — en brousse chez les primitifs, pour qui la brousse est le lieu des forces incontrôlées de la nature<sup>150</sup> ». Daniel donne donc l'impression d'avoir été transporté dans un lieu étranger, puisque les champs, et les plants de tabac qui y poussent apparaissent comme plus grands que nature. L'image d'un « petit couloir étroit » conjuguée à la densité de la végétation suggère

---

<sup>150</sup> Simone Vierendeon, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 16.

l'idée d'un tunnel ou d'un labyrinthe<sup>151</sup> végétal. Il est, dès lors, possible d'envisager la traversée de ce passage à l'aveuglette comme une entrée dans un autre monde, une bulle spatio-temporelle détachée de la réalité qui n'existent que pour ce groupe d'hommes à cet instant précis.

Roy exploite également l'anonymat des travailleurs. La plupart des travailleurs qu'il met en scène sont identifiés uniquement par leur prénom ou un surnom. Ce choix témoigne d'un éloignement de la vie courante. Dans les champs, ils sont seulement des humains. Le seul à avoir un patronyme est Olivier Bellefeuille, mais tout le monde l'appelle « l'Allemand ». Son véritable nom est oublié au profit du surnom que lui a donné Joseph (PP, p. 66). Son véritable nom n'a aucune importance. Il n'est pas différent des autres travailleurs et, tout comme eux, il n'utilisera jamais son nom complet, hormis lors du moment où il se présente rapidement à Daniel. D'ailleurs, le lecteur ne connaît pas le nom de famille du narrateur, puisqu'on l'interrompt lorsqu'il se présente (PP, p. 57). Daniel ne prononcera jamais son nom de famille. Dans la cabane, les hommes n'ont ni titre professionnel ni passé, seulement des rêves pour l'automne. C'est lorsque « l'Allemand », quittera la ferme que Daniel réalisera que chacun de ces hommes a une vie qui ne ressemble pas à celle qu'ils mènent tous ensemble pour l'été. Ainsi,

À midi, lorsqu'[ils] revin[rent] pour dîner, l'Allemand était toujours là. Mais ce n'était plus le même homme. Assis bien droit à la table de la cuisine, son corps mince et frêle était recouvert d'un beau veston noir aux boutons d'argent. [...] L'Allemand était devenu comme inatteignable (PP, p. 157-158).

La ferme est donc un monde véritablement à part. La seule vérité qui y a cours est celle que chacun des travailleurs décide de dévoiler. Le temps de cet été, le monde extérieur n'a aucune

---

<sup>151</sup> Dans la quête initiatique, le labyrinthe peut tenir lieu de monstre initiatique. Simone Vierre donne l'exemple de « Thésée [qui] est avalé par un monstre-labyrinthe, dont la forme rappelle très évidemment les entrailles ». *Ibid.*, p. 47. Le plus souvent, le labyrinthe renferme un second monstre que doit combattre le héros comme le minotaure que Thésée doit affronter. *Ibid.*

importance. Daniel a d'ailleurs menti sur son âge et son expérience de travail pour être embauché par le fermier. Le mensonge s'avérait nécessaire pour obtenir l'emploi et il le savait puisqu'Albert l'avait mis au courant avant de le quitter. En suivant les conseils de son aîné, l'adolescent cherche à se fondre dans la masse, à devenir un travailleur parmi d'autres. Ce désir d'anonymat et même de normalisation transparait à plusieurs reprises, notamment lorsque Pierre le questionne sur les raisons de sa venue dans la région. Daniel lui répond que c'est pour l'argent qu'il est là (PP, p. 89) alors qu'il est clairement établi dès les premières pages du roman qu'il désire quitter son village natal depuis qu'il est tout petit (PP, p. 13-14).

Outre la mise en place du lieu initiatique, l'atmosphère du lieu joue également un rôle lors de la préparation du novice. Selon Vierende, selon

[l]'initiation est, dans tous les cas, un acte d'une exceptionnelle gravité, et il est normal qu'elle requière des sortes de rites préliminaires. En outre, cette phase d'attente doit mettre le novice dans une disposition d'angoisse religieuse, propre à préparer son cœur aux révélations sacrées<sup>152</sup>.

L'angoisse du narrateur est d'ailleurs perceptible dès son premier jour de travail à la ferme où il se rend compte que faire semblant de connaître sa tâche ne sera sans doute pas suffisant. Il se trouve donc complètement démuné dans un monde dont il ne sait absolument rien. La routine des travailleurs des champs de tabac lui est complètement inconnue, de même que les codes qui régissent ce milieu. Ses collègues s'affairent autour de lui dans la cabane qui leur sert de logement pour l'été et lui ne sait pas quoi faire. Il n'a d'ailleurs pas l'équipement requis, puisqu'il en ignore tout. L'un de ces collègues lui offre un imperméable, mais le protagoniste n'en comprend pas l'utilité puisque le temps est au beau fixe (PP, p. 73). Son ignorance transparait même dans ses gestes et son attitude, contribuant à illustrer son manque de préparation face aux événements de cette première journée et, par le fait même, de cette

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 15.

nouvelle vie. En effet, c'est véritablement à partir de ce moment que Daniel entame ce que l'on pourrait appeler son existence de travailleur.

*Mourir aux champs, mourir à la tâche*

Le roman s'attarde sur l'étape de la préparation qui permet d'affronter avec succès la mort initiatique et d'en sortir grandi. Il y a moins d'occurrences de la mort initiatique dans le texte de Roy. Toutefois, lorsqu'ils surviennent, ces épisodes sont très détaillés. Le changement qui se produit chez le protagoniste, le faisant passer de l'état initial du novice à l'état final de l'initié, est très clair. La première mort initiatique a lieu le premier jour de travail de Daniel dans les champs de tabac. Déjà déstabilisé au moment de son départ de la cabane un peu plus tôt, Daniel se trouve encore plus démuni devant cet environnement qui lui est clairement étranger, que face à la routine de ses collègues puisqu'il peut toujours communiquer avec les autres travailleurs et se faire comprendre d'eux. Le champ, lui, ne lui dira rien.

Tout doucement, le tracteur se mit à avancer, s'enfonçant lentement dans le champ de tabac. Personne ne conduisait le tracteur. La petite roue avant, coincée entre deux sillons, n'avait d'autre choix que de nous garder en ligne droite. Le bruit abrutissant du moteur et les vapeurs de diesel m'étourdirent; je me sentais mal (PP, p. 78).

Toujours en retard sur les autres, Daniel essaie de comprendre et d'observer ce qu'ils font, sans réel succès. Pourtant, en dépit de ses efforts, ce tracteur l'entraîne au cœur du vaste champ, comme si la nature, et le travail qui doit absolument être effectué, ne lui laissait aucun choix et prenait l'initiative d'agir à sa place. C'est en toute innocence que Daniel devra affronter l'épreuve difficile et imprévue que constitue la cueillette du tabac. Ses capacités innées d'observation et la rapidité à laquelle il apprend le sauveront lors de cette première journée de travail. Il affirme d'ailleurs avoir « [eu] assez de sens pour observer ce qu[e] [les autres] faisaient. À première vue, le travail semblait relativement simple à exécuter. » (PP, p. 78) Le

potentiel du personnage, rappelle ici celui d'Alexandre Sellier dont les grandes capacités lui permettaient de survivre au territoire hostile du Nouvel-Ontario.

Pourtant, malgré sa capacité d'apprentissage, Daniel ne peut pas maintenir l'illusion très longtemps puisqu'« [a]u bout de quelques minutes de travail, [il] étai[t] déjà épuisé, en plus d'accuser un retard considérable sur les autres. » (PP, p. 79) De plus, le fermier le surveille de près et l'effraye en critiquant son travail et en soulignant chaque erreur de sa « voix haute et caverneuse » (PP, p. 79). Horthy va même jusqu'à instiller une crainte légitime chez le jeune narrateur par ses gestes rappelant la traque d'un animal sauvage.

Le pire était qu'en me retournant, j'avais aperçu Horthy, dans son bel imperméable jaune, qui marchait rapidement quelques pas derrière moi. Avec ses mains, il repoussait énergiquement les longues feuilles qui lui barraient la route. Comme un animal sauvage courant dans la brousse, il fonçait droit sur moi. (PP, 78-79)

La comparaison entre le fermier et un animal sauvage est très intéressante puisque la présence d'animaux sauvages est souvent liée aux différentes morts symboliques dans *La vengeance de l'original* et dans *La quête d'Alexandre*. Vierre explique effectivement que le combat contre un animal est très symbolique puisqu'il s'agit d'un affrontement qui pourrait se solder par la mort du novice<sup>153</sup>. Cependant, l'écart temporel séparant *La première pluie* des romans précédemment étudiés, de même que l'environnement dans lequel il prend place, justifie clairement l'absence de figures animales. La sauvagerie et la brutalité, auparavant associées aux animaux, sont désormais l'apanage de figures humaines. Contrairement à l'imagerie animale, la peur et la violence propres à l'initiation selon Vierre<sup>154</sup> ne disparaissent pas. Il est également intéressant de noter l'utilisation du terme « brousse » alors que la forêt ou encore la prairie auraient très bien pu se prêter à la description puisqu'il s'agit d'environnements propres au Canada alors que la brousse ne l'est pas. Il me semble que ce choix lexical accentue une

---

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 15.

fois de plus le côté exotique, et même onirique à certains égards, de ces champs de tabac si grands que les travailleurs y disparaissent complètement. Alors que dans l'ensemble du roman, le fermier est relégué au second plan : l'auteur le décrit très peu, ne s'attarde pas à sa personnalité et lui donne encore moins la parole, ce passage lui prête des traits terrifiants, parfois presque bestiaux. Bruno Bettelheim et Karen Zelan<sup>155</sup> expliquent d'ailleurs que la crainte et la difficulté jouent un rôle essentiel dans l'initiation de l'enfant puisque cette transition, et les apprentissages qui en découlent doivent nécessairement inclure une facette désagréable (peur, douleur, etc.) pour être réussis. Ainsi, devant cette poursuite « sauvage », Daniel est sur le point de craquer : il n'a plus aucun désir de réussir.

Pendant un instant, je faillis pleurer, c'en était trop. La gorge serrée, je voulais crier pour que l'on arrête un moment. J'en étais persuadé : Horthy n'avait d'autre choix que d'arrêter cette machine, il en avait sûrement vu assez. [...] Je ne pouvais plus mentir. [...] Mon seul souhait était que tout se termine au plus vite et que l'on en finisse. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : rentrer à la maison le plus tôt possible (PP, p. 79-80).

Dans ce passage, la détresse du narrateur est palpable et il ne semble plus avoir aucune chance de faire bonne figure comme travailleur. C'est pourquoi sa réussite, inespérée, est surprenante :

Horthy, qui criait derrière moi, s'était tu. [...] Le visage recouvert de rosée boueuse, les yeux brûlants, je n'entendis même plus le ronronnement continu du moteur. Sans trop savoir comment ni pourquoi, et ne cherchant même pas à comprendre, je me tus et restai là à travailler. Et une à une, les grandes feuilles vertes remplissaient mon chariot comme les autres (PP, p. 80).

Pourtant, bien que la réussite de Daniel soit inattendue, puisque la difficulté de la tâche ne la laissait pas présager, elle semble s'inscrire naturellement dans l'ordre des choses. Elle forme une continuité avec le reste du roman. L'enchaînement des gestes, à la fois automatiques et incompris, mentionnés dans l'extrait précédent témoigne d'ailleurs d'une capacité qui dépasserait finalement la pensée ou le savoir du personnage. L'épreuve n'était en somme qu'un moment difficile à traverser que le narrateur a pu surmonter.

---

<sup>155</sup> Bruno Bettelheim et Karen Zelan, *La lecture et l'enfant*, traduit de l'anglais par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, coll. « Réponses », 2005 [1983], p. 50-53.

L'attitude du fermier change radicalement après la réussite de Daniel. Il cesse de crier lorsque l'adolescent se met à travailler efficacement et ira même jusqu'à le féliciter lors de la pause, l'incitant à continuer sur la même lancée (PP, p. 82). Il lui confirme par le fait même la réussite de cette épreuve. Il ne reste plus rien de l'« animal sauvage » (PP, p. 78) qui a tant effrayé Daniel un peu plus tôt. Le narrateur est d'ailleurs surpris de ce changement d'attitude plutôt radical à son égard. La mort symbolique qu'il vient d'affronter passe donc rapidement au second plan. L'importance de ce passage est soulignée par l'envie de pleurer du narrateur, la peur qu'il éprouve lorsque le fermier le poursuit et la douleur causée par les feuilles qui le coupent et le frappent. Tout cela s'évapore dès sa réussite le propulse dans un état second où tout semble plus facile, voire machinal. Cet état second dans lequel se trouve brièvement Daniel fait écho à l'idée de l'entrée dans un autre monde puisqu'il l'élève clairement au-dessus de sa réalité physique et du « handicap » que son corps inexpérimenté peut constituer dans ce contexte particulier de travail difficile. La description des champs comme une jungle exotique, loin de la forêt ou des prairies canadiennes, lui permet de quitter physiquement le monde qu'il connaît. De même, lors de la première cueillette, Daniel quitte mentalement son corps grâce à la technique acquise, laquelle est propre aux initiés. Ces derniers ne feront d'ailleurs pas grand cas de cette première journée de travail.

Le détachement qui s'opère entre le corps et l'esprit est accentué par l'intégration de la musique dans le quotidien des travailleurs. Dès la première journée de travail, Marius, qui conduit le tracteur, propose aux autres de mettre de la musique (PP, p. 83). À partir de ce moment, le rock qui joue à la radio accompagnera la plupart des après-midis des travailleurs. Dans les sociétés traditionnelles, la musique ou certains rythmes sont très souvent intégrés à la quête initiatique. En 1962, André Schaeffner remarque que

[d]ans la région du nord du pays *kissi* [Guinée<sup>156</sup>], où l'influence soudanaise est le plus sensible, les futurs circoncis [que l'on peut qualifier de novices] sont souvent initiés au préalable à de petites sociétés secrètes du nom de *Komo*, qui disposent chacune d'un ensemble de tambours et de trompes. Lorsque des membres de ces confréries doivent être circoncis, l'orchestre du *Komo* les précède, se fait entendre avant et après l'opération, évolue même autour des circoncis comme pour les protéger<sup>157</sup>.

La musique peut également être l'apanage d'une seule étape de l'initiation. Elle peut notamment servir à créer une atmosphère propice à la mort initiatique, en permettant au novice de se plonger dans un univers différent de l'ordinaire. Selon Wolfgang G. Jilek,

[d]ans le cérémonial contemporain de la Danse du soleil, l'accent est mis sur l'acquisition de pouvoirs surnaturels tout au long d'une quête difficile qui fait partie du rituel, quête de son propre bien-être et de celui de la communauté. [...] [C]ette danse conserve certains aspects des cérémonies chamaniques : elle provoque, par exemple, chez les participants, une décharge émotionnelle collective qu'approuve la société et qui naît de l'excitation intense due au rythme des tambours, des chants et des sifflements<sup>158</sup>.

Plus particulièrement, la musique, ou les rythmes de tambour dans le cas des sociétés amérindiennes, permettent au novice d'entrer en transe. C'est à ce moment qu'il reçoit les connaissances dont il a besoin pour devenir un initié. L'état de transe est souvent nécessaire pour entrer en contact avec le chaman, qui agit ici comme père initiatique. Dans les initiations *salish*,

[l]e rythme du tambour, dans une gamme de fréquences dont on a vérifié expérimentalement, grâce à l'électro-encéphalographie, qu'elle conditionne des réactions auditives bien définies, semble jouer un rôle prépondérant dans l'altération de la conscience au cours de l'initiation à la Danse des esprits. Ce rythme facilite l'accès de l'initié à un état de transe, accompagné de la vision onirique de l'esprit tutélaire, grâce à laquelle il acquiert lui-même, à la fin de la période de réclusion, le pouvoir des esprits, le chant et la danse<sup>159</sup>.

Jilek parle d'altération de la conscience comme d'une route pavée permettant à l'initié d'accéder aux savoirs essentiels qui lui sont jusque-là dissimulés. L'initiation, quel que soit le contexte dans lequel elle prend place, comporte toujours une part de mystère. Les rites

---

<sup>156</sup> Schaeffner indique qu'il fait ces observations alors qu'il se trouve « en Afrique, dans une région inconnue de [lui], en basse côte de Guinée. » André Schaeffner, « Musique et structures sociales (Sociétés d'Afrique Noire) », *Revue française de sociologie*, vol. 3, n° 4, 1962, p. 389

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>158</sup> Wolfgang G. Jilek, « La renaissance des danses chamaniques dans les populations indiennes de l'Amérique du Nord », *Diogenes*, n° 158, 1992, p. 80.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 81.

d'initiation, pour qu'ils soient significatifs, ne doivent pas être compris par le commun des mortels. Eliade explique effectivement que

[t]oute société primitive possède un ensemble cohérent de traditions mythiques, une « conception du monde », et c'est cette conception qui est graduellement révélée au novice au cours de son initiation. Il ne s'agit pas uniquement d'une instruction au sens moderne du terme. Le néophyte ne devient digne de l'enseignement sacré, qu'au terme d'une préparation spirituelle. Car tout ce qu'il apprend sur le monde et sur l'existence humaine ne constitue pas des connaissances au sens que notre temps donne à ce mot, des informations objectives, susceptibles d'être indéfiniment rectifiées et enrichies. Le Monde est l'œuvre d'un Etre surnaturel; œuvre divine et, par conséquent, sacré dans sa structure même. L'homme vit dans un Univers qui surnaturel d'origine, est également sacré dans sa forme, parfois même dans sa substance<sup>160</sup>.

Les propos d'Eliade sous-entendent cependant un certain degré de croyance en des forces supérieures de la part de l'humain. Comme le roman de Camilien Roy se déroule dans les années 1970, on peut présupposer que les personnages les plus jeunes évoluent dans un univers qui se modernise et, par conséquent, se laïcise. Dans *La première pluie*, il semble que le côté sacré ou extraordinaire de l'initiation, auparavant conféré par la religion, soit remplacé par l'usage de substances hallucinogènes (haschich) et l'écoute de la musique. Cela se voit clairement lorsque des pièces musicales sont mentionnées pour la première fois dans le roman. Daniel est totalement transporté par la musique diffusée à la radio. La scène semble tout à fait irréaliste et même un peu surnaturelle :

[E]t comme par magie, au milieu de ce champ immense et désert, au travers du bruit que faisait le tracteur, montèrent quelques notes de musique. C'était du rock, je crus même reconnaître un groupe progressif anglais. On aurait dit que la musique qui sortait de cette boîte de métal, comme un baume sur une plaie ouverte, m'enveloppait et me réconfortait avec une tendresse et une force qui me subjuguèrent. Ces premières notes de guitare, je ne pourrais jamais les oublier. Comme par enchantement, le temps de quelques secondes, la force et la fragilité de ces accords me firent oublier où j'étais et la dureté du travail. La musique me réchauffait le cœur et me redonnait un peu de courage dont j'étais tellement en manque. Même les notes de piano teintées de tristesse, étaient comme une clé qui venait d'ouvrir quelque chose dont je n'avais pas conscience. Mais doucement le travail reprit le dessus. L'odeur du diesel, le bruit du moteur et la chaleur de plus en plus accablante s'imposèrent à nouveau. (PP, p. 83-84)

La façon dont la musique transporte l'adolescent laisse deviner que l'épreuve de la première cueillette l'a réellement éprouvé, ce qui renforce la notion d'une mort symbolique vécue par l'entremise de la peur et de la douleur. Le contraste de cette musique avec l'univers difficile

---

<sup>160</sup> Mircea Eliade, *Naissances mystiques*, op. cit. p. 11.

des travailleurs permet au jeune homme de l'apprécier encore davantage. Il faut également noter que la musique survient uniquement après la réussite de l'épreuve initiatique par l'adolescent. En un sens, elle lui permet de se remettre des difficultés de la journée parce qu'il l'a mérité. L'échec de l'épreuve aurait pu mener à un abandon, dans ce cas, le protagoniste n'aurait jamais vécu ce moment, ou encore la douleur et la détresse auraient très bien pu ne jamais cesser. Daniel est donc, en quelque sorte, privilégié de pouvoir assister et même profiter de ce moment dans la journée de travail. La musique est ici ressentie par Daniel comme une véritable expérience plutôt que comme une trame de fond. Son nouveau statut d'initié lui permet d'apprécier cette expérience très particulière qui contribue à le faire, pour un moment, sortir de sa condition et s'élever littéralement au-dessus de lui-même. Il n'est plus dans le champ au moment où la musique se fait entendre, mais complètement dans ses émotions. C'est parce qu'il a su affronter et triompher des conditions de travail difficiles qu'il est en mesure d'apprécier pleinement l'instant de détachement qui s'offre ainsi à lui.

Pourtant, cet état de bien-être ne durera pas très longtemps, puisqu'il ressent déjà une grande fatigue au cours de la seconde journée (PP, p. 93), de même qu'une certaine angoisse à l'idée du travail supplémentaire qu'entraînera sa technique de cueillette encore à parfaire. Le transport provoqué par la réussite de l'épreuve et la musique sera remplacé par les joints de haschisch offerts par ses collègues de travail (PP, p. 97-98). La drogue lui permettra de dépasser les limites physiques imposées par son corps et son inexpérience. C'est ainsi que

[t]out en travaillant, [il] avai[t] la nette sensation que [s]es gestes se décomposaient distinctement dans le temps et l'espace. Le plus surprenant, c'est qu'ils semblaient s'opérer d'eux-mêmes, comme s'ils avaient leur propre volonté. Mais, en revanche, chacun d'eux semblait d'une précision et d'une acuité sans pareil. S[il] manquai[t] une feuille, cela n'avait aucune importance parce que les feuilles laissées derrière s'inscrivaient dans un genre de plan parfaitement logique dont les détails s'improvisaient avec le déroulement du travail (PP, p. 98).

Il est intéressant de constater que, contrairement à la journée précédente, le souci de Daniel pour le travail bien fait est déjà moindre. Effectivement, le narrateur a acquis de nouvelles

capacités la première journée. Cela lui donne désormais le droit d'accéder au groupe fermé des travailleurs. C'est uniquement grâce à sa réussite de l'épreuve que les autres l'invitent à fumer avec eux, habitude que Daniel adopte au cours de l'été. Le narrateur se plie à une routine stable, divisée entre le travail, le partage de joints et les rares sorties en ville. Ce n'est qu'une fois cette routine bien établie que se présentera à lui une nouvelle épreuve. Le narrateur et ses collègues doivent composer avec la pluie battante et un orage particulièrement violent. *A priori*, il semble s'agir d'un simple caprice de la nature. Toutefois, la violence de ce phénomène météorologique effraye jeune homme. En effet, « [s]i le premier coup de tonnerre [était] éloigné, le deuxième faillit [leur] faire éclater les oreilles et [leur] arracher le cœur, tellement il sembla frapper près d[eux]. » (PP, p. 122) Pourtant, les autres travailleurs continuent comme si de rien n'était alors que pour Daniel, il est absolument impensable de travailler dans des conditions aussi difficiles puisque « [p]ar moment, la pluie devenait si intense et les vents si violents qu[il] se serait cru coincé en bateau sur une mer déchaînée. » (PP, p. 123) Les travailleurs poursuivent cependant la cueillette jusqu'à ce que le tracteur s'enlise. Ils doivent ensuite sortir du l'engin du champ. Le narrateur ressent à la suite de cet épisode une fatigue extrême,

[il] [a] de la peine à soulever [s]es bottines, alourdies par l'épaisse couche de boue qui les recouvrait et l'eau qui s'y était infiltrée. [Il] traînai[t] derrière les autres en ne faisant plus qu'un seul souhait, rentrer à la cabane le plus vite possible. Toutefois, [il] n'os[a] plus rien dire à voix haute et endur[a] le silence comme le faisait tout le monde (PP, p. 125).

Il est intéressant de noter que, tout comme lors du passage où il était poursuivi par Horthy, Daniel émet encore une fois le souhait de rentrer. À la différence que cette fois, il désire rentrer à la ferme et non chez lui au Nouveau-Brunswick. Les repères du personnage changent, tout comme le jeune homme qui a clairement abandonné son état initial. Aussi, lorsque Horthy décide qu'il n'est finalement plus possible de travailler et que le groupe rentre en tracteur,

Daniel éprouve de nouveau un sentiment d'évasion et même d'élévation grâce à la musique de Bob Dylan.

Je ne comprenais pas le sens des mots mais c'était une chanson que j'aimais. [...] Soudain, tout doucement, tout autour de moi se mit à glisser, comme emporté par une vague qui nous prend par surprise. [...] J'avais la nette sensation que quelque chose s'ouvrait en moi, quelque chose de bon, de grand. [...] À ce moment précis, il était évident que les autres ne partageaient aucunement l'expérience que je vivais. Sinon comment auraient-ils pu rester aussi impassibles et indifférents devant toute cette beauté qui s'étalait autour de nous (PP, p. 127-128)

Cela lui permet de se séparer, métaphoriquement, du groupe alors qu'il s'agissait auparavant de constamment chercher à le rejoindre. Cette constatation accentue le côté très individuel de l'initiation qu'il vit. La concrétisation ultime de la mort initiatique surviendra peu après et le narrateur en est conscient, bien plus que les protagonistes des romans analysés jusqu'à présent puisqu'il déclare : « J'étais pleinement conscient que quelque chose s'évanouissait, que quelque chose d'unique mourrait. [...] J'aurais beau essayer de m'y accrocher, il n'y avait rien à faire. Tout redevenait comme avant, tout redevenait normal. » (PP, p. 130) Ici, Daniel sait que ce qui meure ce n'est pas seulement un moment qui ne reviendra pas, mais aussi lui, la version enfantine de lui-même qu'il laisse complètement aller. Il est devenu différent en regard à une réalité qui, elle, demeure la même.

### L'initiation pacifique

La violence et la sexualité sont peu représentées dans ce roman. Chacun de ces aspects constitue l'épicentre d'un épisode marquant, mais pas initiatique ce qui est assez paradoxal dans la mesure où Bettelheim et Propp placent ces éléments au centre du parcours initiatique. Ainsi, Daniel sera témoin d'une violente altercation entre Marcel et René, deux de ses collègues (PP, p. 172-177). Il croira même que René est décédé après l'avoir vu inconscient et baignant dans son sang. L'extrême violence dont font preuve lors de cet épisode les deux travailleurs concernés aurait pu atteindre Daniel puisque ce sont les plus près en âge de lui.

Marcel, par exemple, représente donc une sorte d'idéal à atteindre pour le narrateur. Malgré la crainte et l'inconfort que causera cette bagarre, elle n'est en rien initiatique puisque le jeune narrateur ne la vit pas par procuration : elle ne le change en rien. Pour ce qui est de la sexualité, c'est à la toute fin du roman que Daniel entre dans un bar de danseuses à Montréal avec Marcel. Comme mentionné plus tôt, la première prestation de Sally l'avait laissé presque hypnotisé et démuni devant une cette manifestation de sensualité face à laquelle il n'a aucun repère. La deuxième danse par contre prend un tour plus initiatique dans la mesure où, complètement transcendé par cette nouvelle performance, Daniel se sent isolé des autres clients. Il n'y a que lui qui semble vivre une expérience aussi intense (PP, p. 202-203) : il passe effectivement dans un autre monde, mais comme il s'agit d'un spectacle, le tout s'arrête avant d'avoir pu mener à une quelconque forme de concrétisation, même fantasmée.

#### *Renaissance : retour sur le lieu de l'enfance*

L'étape de la renaissance apparaît moins nettement que les étapes de la préparation et de la mort symbolique. J'entends par là qu'elle est moins ritualisée que les deux autres. Le changement ontologique s'incarne simultanément à travers deux regards, celui des autres personnages qui perçoivent différemment le protagoniste et celui de Daniel, à la fois narrateur et protagoniste, qui se conçoit lui-même comme étant différent. Par exemple, lorsque Daniel téléphone à ses parents pour la première fois depuis son départ, un véritable renversement s'opère. Il s'agit de la première fois que lui, autrefois l'enfant, appelle pour donner des nouvelles à ses parents, privilège réservé aux adultes, ainsi,

[t]oute [s]a vie, jusqu'à aujourd'hui du moins, [c'était] toujours [s]es parents qui avaient appelé pour donner de leurs nouvelles. [...] Mais ce soir, c'était différent. [Il] avai[t] l'impression que quelqu'un ou quelque chose avait inversé les rôles. Ce soir, pour la première fois, c'était [lui] qui avait appelé pour donner de [s]es nouvelles (PP, p. 107).

Même si Daniel a appris, particulièrement lors sa première journée dans les champs de tabac, à affronter des situations difficiles lors desquelles il ne pouvait s'en remettre qu'à lui-même et à grandir à travers cela, ce n'est essentiellement qu'à l'occasion de cette conversation qu'il prend pleinement la mesure du chemin accompli depuis son départ du Nouveau-Brunswick<sup>161</sup>. À la différence des protagonistes de *La vengeance de l'original* et de Rose et d'Alexandre dans *La quête d'Alexandre*, le statut de Daniel est clairement revisité par l'auteur, comme le montre l'extrait précédent. Cela permet, d'une certaine façon, de marquer, si ce n'est de « mesurer », la progression du personnage entre le statut d'enfant et celui d'adulte. Le jeune homme peut donc jauger le chemin parcouru, le voyage qu'il a accompli au cours de ce long été. Daniel commence donc à se détacher, il pourrait tout à fait quitter la ferme puisqu'il n'a plus à prouver ses capacités, mais il n'en éprouve pas le désir, plus maintenant (PP, p. 101). Cette impression se confirme lors d'une soirée passée à la cabane où « [les] quatre heures passées avec [les autres travailleurs] réussirent à éteindre le feu de cette peur et de cette angoisse qui [lui] brûlaient le cœur depuis [s]on départ. » (PP, p. 103) Daniel porte donc un regard neuf sur celui qu'il était il y a quelques jours seulement, oubliant même son désir de partir sans se retourner (PP, p. 103). Il s'agirait donc de la première occurrence, dans ce corpus d'un regard rétrospectif sur l'initiation, une véritable conscience du processus. Ce n'est toutefois qu'un peu plus tard dans le récit que le lecteur prendra la pleine mesure des nouveaux privilèges acquis par Daniel lors de son séjour à la ferme des Horthy. Alors qu'il accompagne son collègue Marcel à Montréal sur le chemin du retour, il s'oppose calmement, mais fermement à celui-ci lorsqu'il veut, une fois de plus l'entraîner à faire la fête avec lui (PP, p. 211). Ce

---

<sup>161</sup> Selon Alphonse Obelitala, dans plusieurs sociétés traditionnelles, l'initiation des enfants permet à leurs parents d'accéder au niveau supérieur faisant de l'initiation (ou de sa réussite) une préoccupation collective. Alphonse Obelitala, *L'initiation en Afrique noire et en Grèce. Confrontation de quelques rites de passage*, Brazzaville, Éd. Bantoues, 1982, p. 19.

faisant, il s'oppose pour la première fois à celui qu'il considère comme un modèle et il lui résiste en tant qu'adulte et non comme un adolescent impressionnable ou un enfant têtue. Il peut désormais se donner le droit d'agir comme tel sans que quiconque ne remette en cause ses paroles ou ses actes. Daniel retourne d'ailleurs à Montréal dans un état complètement différent de celui dans lequel il y est arrivé. Le jeune homme effrayé a laissé la place à un être plus mature et sûr de lui qui connaît les codes sociaux pour naviguer aisément dans la grande ville (PP, p. 217). Toutefois, c'est lorsqu'il retourne enfin chez lui au Nouveau-Brunswick que la différence entre le Daniel qui est parti et celui qui revient est véritablement marquée (PP, p. 223-224). Ce retour chez lui semble symboliser une coupure nette entre les états d'enfant et d'adulte :

Depuis mon départ de Montréal, j'avais ressenti cet étrange malaise d'avoir laissé derrière moi quelque chose que je ne pouvais plus ravoire. Le mal, comme une obsession, grandissait constamment. Cela ressemblait à la douleur que fait une brûlure. [...] Pourtant, dans un peu moins de trois heures, j'allais rentrer chez moi et reverrais mes parents, ma sœur et mes deux jeunes frères. Mais pour une raison qui m'échappait, l'idée de ce retour tant souhaité ne me procurait plus le réconfort qu'il avait si souvent suscité. (PP, p. 223)

Même s'il est finalement très heureux de retrouver son coin de pays, Daniel sait très bien qu'une partie de lui-même n'est pas du voyage de retour.

### *À la conquête de son propre espace*

À la différence du chapitre précédent, les quêtes initiatiques mises en scène dans *Les grands sapins ne meurent pas* et *La première pluie* divergent entre elles sur plusieurs points. Cela se remarque particulièrement dans le traitement des initiations masculines et féminines. *La première pluie* suit un schéma très semblable à la quête initiatique telle que modélisée par Vierne. Les étapes de la quête initiatique sont toutes respectées. *La première pluie* a comme cadre les années 1970, ce qui n'est pas le cas des *Grands sapins ne meurent pas*, bien que les deux romans aient été écrits dans les années 1990. Est-ce dire que l'époque à laquelle se passe

le récit influence la structure de la narration de la quête initiatique? Le fait de mettre en scène une réalité antérieure au monde actuel pourrait effectivement libérer les auteurs de certaines contraintes liées à la quête initiatique, notamment en ce qui a trait aux initiations masculines et féminines. En effet, la présence d'un contexte religieux et des rituels qui y sont liés peut favoriser l'implantation d'une quête initiatique puisque les différentes religions comportent plusieurs cérémonies destinées à accompagner leurs adeptes tout au long de leur vie. C'est le cas des rites judéo-chrétiens comme le baptême, la confirmation et le mariage qui sont notamment représentés dans *La quête d'Alexandre*. Bien que *La première pluie* ne prenne pas place dans un contexte religieux, l'aspect spirituel propre à la religion y est présent à travers la musique rock et la consommation de haschich. Il est donc possible que les vingt ans qui séparent la diégèse de l'époque de la publication du livre aient permis à Roy de modeler le contexte pour convenir aux besoins de la quête initiatique. À l'inverse, *Les grands sapins ne meurent pas* décrit une réalité contemporaine à sa publication. Le roman de Dominique Demers va donc s'éloigner du modèle du roman d'initiation. Le texte se distingue de la structure initiatique que décrit Vierre dans la forme rituelle des étapes. Les différentes phases de la quête initiatique sont présentes, mais parfois difficiles à identifier. Mais surtout, elles ne font pas l'objet de rituels particulier. *Les grands sapins ne meurent pas* peint un portrait terre à terre de l'adolescence, grâce, entre autres, aux structures simplifiées de l'écriture, à la portée de tout adolescent, et à l'omniprésence du dialogue. Il semble donc qu'aucune forme de rituel n'arrive à s'inscrire dans cet univers extrêmement réaliste comme en témoigne d'ailleurs l'absence de toute manifestation religieuse<sup>162</sup>. C'est l'esthétique du roman socioréaliste qui

---

<sup>162</sup> Il faut cependant noter que le troisième tome, *Ils dansent dans la tempête*, se passe en grande partie dans une communauté religieuse. Cependant, le récit s'articule davantage autour de la quête de soi et de la rédemption de la protagoniste que d'une quête initiatique. De plus, même s'il est aussi possible de voir une quête initiatique dans ce roman, l'univers du récit demeure nettement moins réaliste que celui des *Grands sapins ne meurent pas*.

domine l'écriture de Demers et il est fort probable que la quête initiatique qui prend place dans le roman n'y ait pas été intégrée consciemment. Quoiqu'il en soit, par rapport aux romans du chapitre précédent et à *La première pluie*, l'étape de la renaissance est très peu représentée dans *Les grands sapins ne meurent pas*. C'est particulièrement surprenant puisque la protagoniste accouche. Il serait logique que Marie-Lune, en donnant la vie, se transforme elle aussi. La mort initiatique demeure l'étape charnière de la quête, mais la préparation, elle, tend à se modifier. En effet, les personnages de Demers et de Roy sont beaucoup moins encadrés que ne l'étaient les protagonistes des romans du chapitre précédent. Il n'y a pas de père ou de mère initiatiques dans *Les grands sapins ne meurent pas* et *La première pluie*. Par contre, plusieurs maîtres initiatiques sont présents, particulièrement dans le roman de Camilien Roy. La transmission des savoirs initiatiques dans ces deux romans s'effectuerait donc selon un modèle horizontal, et non vertical comme c'était le cas dans *La quête d'Alexandre*. Quant à lui, le rapport à l'espace demeure similaire, puisque le territoire est aussi central dans les deux romans. Ainsi, Daniel doit quitter son Nouveau-Brunswick natal pour aller découvrir d'autres contrées et apprendre à se débrouiller seul. C'est dans l'inconnu qu'il se découvrira et vieillira. À l'opposé, Marie-Lune ne sort presque jamais de Saint-Jovite. Elle vit en symbiose avec son environnement dont les manifestations naturelles s'accordent avec ses sentiments et ses humeurs. L'importance du territoire forestier dans l'histoire de Marie-Lune n'est pas anodine et elle semble même créer un pont entre ce récit et les textes de Brodeur et de Germain dans lesquels le territoire est central. Ainsi, l'homme s'initierait en parcourant le territoire et la femme apprivoiserait plutôt un espace clos. Il est également très intéressant de constater que le territoire conserve son importance dans la quête initiatique mise en scène dans des œuvres de plus en plus actuelles. Le territoire semble donc demeurer une composante essentielle du

roman initiatique franco-canadien et peut-être même de la construction de l'identité chez les adolescents.

### Chapitre 3

*La quête d'Alexandre* et *La vengeance de l'original* proposaient, dans les années 1980, une initiation axée sur l'exploration du territoire où la découverte de l'espace permettait d'apprendre à se connaître. Le roman *Les grands sapins ne meurent pas* de Dominique Demers se distancie de cette tendance puisqu'il se déroule entièrement dans le même espace, formant un genre d'incubateur initiatique. Même si le roman de Demers présente un schéma différent, l'idée de s'initier en explorant le territoire n'est pas pour autant laissée de côté. Camilien Roy exploite ce thème dans *La première pluie*, bien que ce roman paraisse près de 20 ans après ceux de Brodeur et de Germain. Le roman de Roy met en scène une figure adolescente bien plus crédible que celles dépeintes par Brodeur. Toutefois, le récit se déroule dans les années 1970, ce qui permet une plus grande flexibilité au niveau du cadre historique. L'époque à laquelle se déroule le récit de *La première pluie* est antérieure à celle des *Grands sapins ne meurent pas*, dont l'action est contemporaine à l'époque d'écriture, soit les années 1990. Ainsi, l'attachement au territoire présenté dans le roman de Roy peut s'expliquer par le contexte dans lequel l'écrivain choisit d'inscrire son récit. *Cœur de Lionne* de Guy Armel Bayegnak et *Le silence de la Restigouche* de Jocelyne Mallet-Parent, tout comme les romans de la période précédente, présentent des protagonistes adolescents très réalistes. Ces deux écrivains intègrent également à leurs œuvres des thèmes plus sombres comme la violence, la corruption, le suicide et l'isolement. Bayegnak et Mallet-Parent cherchent à exposer leur lectorat à la réalité, autant à ses bons côtés qu'à ses aspects plus sombres. Ainsi, les deux auteurs semblent tenir pour acquis que les adolescents sont en mesure de composer avec une réalité plus crue que celle dépeinte dans les romans analysés précédemment.

## *Cœur de Lionne*

Publié en 2011, le premier roman de Guy Armel Bayegnak propose un portrait de deux jeunes lycéens camerounais, Evina et Moustafa, vivant dans un milieu que l'auteur décrit comme semi-urbain. Au début du roman, Evina, la protagoniste féminine commence son année scolaire dans un nouveau lycée. En effet, sa mère, après que son père l'ait battue, a décidé d'émigrer au Canada. L'adolescente doit donc emménager avec son père, un homme particulièrement autoritaire et chef de la police locale. Elle fait, par hasard, la connaissance de Moustafa, un peu plus âgé qu'elle, alors qu'il l'aide à récupérer ses bagages à la sortie de l'autobus qui l'a amenée en ville. Elle le recroisera lors de son premier jour de lycée. Une attirance mutuelle grandira entre les deux protagonistes pendant l'année scolaire. Parallèlement, Evina s'intègre à la communauté lycéenne formant des alliances et des amitiés. Malgré la désapprobation de son père, Evina entame une relation avec Moustafa, mais celui-ci doit la quitter pour rentrer dans sa famille à la fin de l'année scolaire. Peu après le départ de Moustafa, Evina découvre qu'elle est enceinte. La colère et la violence dont fait preuve son père à cette annonce obligent l'adolescente à chercher refuge chez ses grands-parents. Toujours sans nouvelles de Moustafa à cause d'un malentendu, c'est là-bas qu'Evina donnera naissance à son fils et démarrera sa propre entreprise. Moustafa, lui, étudie le commerce à Londres. Quelques années après, les jeunes gens verront une seconde chance s'offrir à eux grâce à une vieille connaissance.

Les personnages adolescents de Guy Armel Bayegnak sont un peu plus âgés que ceux des romans du chapitre précédent : Evina et Moustafa ont tous les deux 19 ans au début du récit. Cependant, ils ne sont pas pour autant considérés comme des adultes. De plus, le contexte scolaire dans lequel se déroule une grande partie du récit contribue à plonger le lecteur dans un univers propre à la jeunesse. Bien que le roman ne soit pas publié dans une collection

destinée à la jeunesse ou aux jeunes adultes, l'auteur indique, dans une entrevue accordée à Louise Ladouceur, que son intention était de s'intéresser aux adolescents<sup>163</sup> : « j'ai décidé d'écrire un premier roman qui relatait le quotidien de jeunes Africains dans leur environnement naturel<sup>164</sup>. » *Cœur de Lionne* aborde la société camerounaise de l'intérieur et, même si des enjeux comme la corruption ou la violence y sont abordés, il semble que les jeunes lecteurs soient particulièrement touchés par la justesse du portrait que dresse Bayegnak. L'auteur affirme en effet qu'« [il] [a] eu beaucoup de réactions positives de la part de jeunes Africains qui ont lu le roman, certains [...] [lui] ont [même] dit [se retrouver dans le récit.] [Bayegnak] croi[t] [d'ailleurs] que le roman est à l'étude dans un des programmes de l'Université du Manitoba<sup>165</sup>. » L'âge des protagonistes, les situations réalistes qu'ils vivent ou encore leur langage semblent parler à un public adolescent. De plus, le style de l'auteur est également simple, car il « aime écrire pour dire ce qu'[il] [a] à dire. [Il] aimerai[t] que ce soit accessible à tout le monde, que ce soit perçu du premier coup<sup>166</sup>. » Bayegnak dit avoir écrit de manière orale sans avoir cherché à peaufiner son style<sup>167</sup>. Sa démarche, croit-il, pourra rejoindre davantage certains francophones issus de milieux minoritaires qui seraient moins à l'aise à lire le français. L'auteur considère également les populations ayant bénéficié des programmes d'immersion francophone comme un public potentiel pour son roman<sup>168</sup>. La configuration

---

<sup>163</sup> La quête initiatique prend une importance particulière dans le roman africain, notamment à cause de l'influence des rites d'initiation encore pratiqués aujourd'hui dans certaines sociétés. Ghizlaine Laghzaoui explique à cet effet qu'« [é]tant l'expression d'une culture, elle [l'initiation] touche autant à l'individu qu'à la collectivité. Ses visées pédagogiques — car elle est un apprentissage de la vie en communauté — s'insèrent dans une perspective de rectification, de récupération et de recentrement de l'individu dans la société. Associée au champ littéraire africain, elle est la fois le gardien du savoir ancestral et une donnée incontournable de la quête identitaire. » Ghizlaine Laghzaoui, « L'initiation : le corps dans tous ses états », *Études françaises*, vol. 41, n° 2, 2005, p. 25.

<sup>164</sup> Sandrine Hallion, Charles Leblanc, et Bertrand Nayet (dir.), « Guy Armel Bayegnak », *Voix. Portraits de douze auteurs*, Saint-Boniface, Éd. du Blé, 2015, p. 316.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>167</sup> *Ibid.*

<sup>168</sup> *Ibid.*

linéaire du récit, combinée à des formulations claires, évoque ici les structures simplifiées souvent attribuées à la littérature pour adolescents, ce qui me permet de définir le roman comme tel.

### *Préparation*

La préparation, même si elle est présente dans le roman de Bayegnak, est très peu ritualisée, tout comme c'était le cas chez Dominique Demers. Ainsi, les différentes pratiques, soit la purification, la mise en place du lieu initiatique et l'isolement du novice, ne prennent pas la forme de rituels. Le cérémonial est absent de l'étape de la préparation. C'est la mort symbolique qui est l'étape de la quête initiatique la plus exploitée dans *Cœur de Lionne*. En effet, certaines figurations des morts symboliques chez Bayegnak sont bien plus violentes que celles vues dans les romans précédents. Cela dit, ce roman se démarque aussi par sa grande modernité. Contemporain à l'époque d'écriture, *Cœur de Lionne* brosse un portrait très actuel de ses protagonistes adolescents. L'auteur ne cherche pas à dissimuler la réalité ou à l'enjoliver pour son lecteur. Au contraire, il désire que son lectorat soit capable de se reconnaître dans ses récits et de s'identifier à ses personnages. Il affirme à ce sujet que le réalisme de son écriture est motivé par le regard occidental erroné dont l'Afrique fait l'objet : « J'ai décidé de vraiment écrire pour la publication quand je suis arrivé en Occident. [...] Je m'étais rendu compte que le récit qui était fait des Africains ne reflétait pas exactement l'Afrique que je connaissais, ni les Africains, ni celui que j'étais. C'était quelque chose qui affectait beaucoup la communauté camerounaise<sup>169</sup> ». Ainsi, les adolescents mis en scène dans le roman terminent le lycée. Ils ont environ 19 ans et sont très conscients du monde qui les entoure, à la différence de

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 316.

personnages un peu plus jeunes comme Marie-Lune (*Les grands sapins ne meurent pas*) ou Daniel (*La première pluie*). Par exemple, la sexualité, qui représentait jusqu'ici une frontière entre l'enfance et l'âge adulte, a perdu son statut de barrière symbolique. Alors qu'Evina explore le jardin de son nouveau lycée lors de la première journée de cours, elle voit « [ça] et là [...] des préservatifs usagés. Il était évident qu'au lycée de Bangangté on ne badinait pas avec les cours de reproduction humaine. » (CL, p. 19) Cette manifestation de la vie sexuelle active de ses camarades ne fait ni chaud ni froid à la jeune fille qui poursuit son exploration. La sexualité ou sa méconnaissance demeurait jusqu'ici une sorte de limite qui permettait d'identifier les novices, c'était le cas de Rose, d'Alexandre, de Marie-Lune et de Daniel. L'incompréhension face à la sexualité rappelait le statut d'enfant de ces protagonistes. D'emblée, il semble que ce ne soit pas le cas dans *Cœur de Lionne* et que la connaissance de la sexualité ne puisse finalement pas différencier le novice de l'initié. Les protagonistes adolescents du roman sont actifs sexuellement et ils ne s'en cachent pas. Lorsque Evina taquine sa meilleure amie, Eteki, en suggérant qu'elle pourrait être enceinte, la réponse de ce cette dernière ne se fait pas attendre : « Enceinte? Moi, Eteki, jamais! Je suis toujours doublement protégée. Pilule plus condom. À l'occasion triplement quand le mec est un peu *chelou*, je fais appel au spermicide. Donc, il ne faut pas rêver. » (CL, p. 122) La réaction d'Eteki montre bien sa conscience et sa responsabilité face à ses activités sexuelles. La jeune fille sait ce qu'elle fait et elle prend les moyens nécessaires pour rester en santé et éviter les effets indésirables. Les jeunes filles de *Cœur de Lionne* ne pourraient être, à cet égard, plus éloignées de Marie-Lune Dumoulin-Marchand qui se demandait si elle avait vraiment fait l'amour avec son amoureux (LGS, p. 113). La sexualité qui était jusque-là l'apanage des personnages adultes est devenue la norme chez les plus jeunes.

Que reste-t-il, si l'on élimine la sexualité, des critères permettant de différencier l'adulte de l'enfant dans les romans du corpus? La facilité avec laquelle certains lycéens, déjà initiés, dialoguent avec des personnages nettement plus âgés, de même que la façon dont ces mêmes adolescents et adolescentes évoluent à l'extérieur du monde scolaire, laisse deviner que la maîtrise de certains codes sociaux permet de distinguer les novices des initiés. La mère d'Evina étant absente pendant la plus grande partie du roman, tout comme ses grands-parents, c'est Eteki, une amie d'Evina qui deviendra l'un de ses seuls repères. Sa camarade de classe la prendra effectivement sous son aile pour lui révéler les codes et les secrets qui ont cours dans le monde des lycéennes. Eteki jouera pour Evina le rôle d'un maître initiatique, affirmant même qu'elle entend l'initier. On apprend donc dans la foulée l'existence de commanditaires<sup>170</sup>, lesquels assurent un train de vie fastueux aux lycéennes en échange de faveurs sexuelles (CL, p. 38). Effectivement,

[e]n dehors d'Evina, chacune des *filles à papa*, comme la plupart des filles du lycée, entretenait une relation avec un moins un des hauts fonctionnaires de la ville, parfois collègues ou amis de leurs parents, qu'elles appelaient les « commanditaires ». Les commanditaires échangeaient leur *contribution* contre des relations sexuelles avec les lycéennes. En général, les jeunes filles trouvaient des subterfuges pour repousser les sollicitations de leurs commanditaires à plus tard. [...] Le recours aux commanditaires était assez répandu parmi les lycéennes. Pour certaines, le commanditaire était la seule source de revenu. Leur éducation, leur survie, et parfois celle de leurs familles en dépendaient. Les parents, incapables de subvenir aux besoins de la famille, ne posaient jamais de questions sur l'origine de l'argent que leurs filles ramenaient à la maison. (CL, p. 38)

Evina est donc la seule des protagonistes féminines à ne pas s'adonner à cette pratique. Eteki et les autres filles de leur bande mettent cela sur le compte de sa nouveauté en ville. Evina a toutes les qualités nécessaires pour se trouver un commanditaire. Il ne lui reste qu'à être initiée par les autres. Il semble aussi que le statut d'initiée d'Eteki se confirme lorsqu'elle négocie avec le maire de la ville pour obtenir du financement destiné à un projet environnemental.

---

<sup>170</sup> La pratique est relativement courante au Cameroun. Jean-Alexis Mfoutou indique que le terme « sponsor » est utilisé couramment au Cameroun pour décrire un « [h]omme ou [une] femme qui soutient financièrement sa petite amie ou son petit ami plus jeune. » Jean-Alexis Mfoutou, *Les mots de l'amour et de la sexualité en Afrique francophone et subsaharienne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines », 2017, p. 140.

Alors qu'elle tente de paraître innocente et intimidée dans un premier temps, elle laisse rapidement tomber la carte de la jeune vierge effarouchée quand elle constate qu'il n'entre pas dans son jeu. Elle le taquine plutôt sur son âge et laisse sous-entendre que cela pourrait affecter ses performances sexuelles, lui promettant qu'il ne fera pas le poids contre sa jeunesse et son énergie. Ils passent tout de même un marché : moyennant un financement pour son projet, Eteki fera la preuve de sa fougue au maire. (CL, p. 70) La lycéenne s'avère une fine négociatrice qui sait tirer parti de chacun de ses atouts. Elle sait que son corps est la meilleure façon d'obtenir rapidement tout ce qu'elle veut. Elle n'hésite donc pas à l'utiliser à son avantage. Cependant, elle ne s'abaisse d'aucune façon dans ses relations amoureuses et sexuelles : Eteki ne couche qu'avec des hommes puissants. La jeune fille se présente comme un trophée, comme une beauté inaccessible qui consent à leur accorder ses faveurs. C'est elle qui dicte les règles du jeu. Aussi, lorsqu'Evina se refuse à utiliser ses atouts pour parvenir à ses fins, Eteki se moque d'elle en la traitant de « sainte vierge hypocrite » (CL, p. 55). L'insulte laisse sous-entendre qu'Evina n'est pas du même calibre qu'Eteki. En effet, Evina est très belle et intelligente, mais elle ne semble pas comprendre comment elle pourrait tirer parti de ces atouts. La fille du commissaire n'est pas meilleure que les autres parce qu'elle est vierge. Au contraire, cela semble plutôt montrer qu'elle ne connaît pas les codes sociaux. Elle n'arrive pas à s'imposer à qui que ce soit et elle a d'ailleurs besoin de l'aide d'Eteki pour repousser les avances de l'entraîneur de l'équipe de soccer de l'école. Evina est limitée dans ses accomplissements puisqu'elle ne sait pas tirer parti de sa sexualité. Elle n'a donc pas de commanditaires et doit travailler très fort pour obtenir, par exemple, le même financement qu'Eteki pour leur projet environnemental. Ghizlaine Laghzaoui souligne effectivement que le corps et l'usage qui en est fait ont une grande importance dans la quête initiatique, car

[l]'initiation donne lieu à une métamorphose du corps, une mutation autant physique que spirituelle, qui s'inscrit à la fois dans le temps et dans l'espace. Elle définit le passage de l'enfance à l'âge adulte et prend pour témoin le corps de l'initié. La place du corps dans le déroulement du rite initiatique est donc prédominante. Il est le creuset dans lequel s'opère la transformation, la forge — symbole de prédilection de l'initiation, comme on le verra plus tard — dans laquelle on brûlera les derniers résidus de l'enfance. Le corps devient alors le lieu de l'héroïsme et de l'expiation, le lieu de toutes les contradictions et de toutes les fusions, de la souffrance et de la réconciliation<sup>171</sup>.

Dans *Cœur de lionne*, la sexualité seule n'est pas une frontière déterminante pour marquer le passage de l'enfance à l'âge adulte. La pleine maîtrise de son corps et de sa sexualité est un repère qui semble mieux convenir dans l'univers de ce roman.

### Purification : rejeter l'état initial

Les étapes de la purification qui ont lieu au cours de la préparation à l'initiation sont particulières dans *Cœur de Lionne*. Elles s'apparentent à un phénomène de rejet plutôt qu'à une forme de nettoyage de l'enveloppe corporelle, qui, par extension, purifierait l'esprit. Ainsi, c'est par des vomissements que le corps de Moustafa rejette toute nourriture. Cela n'est pas sans rappeler l'épisode de l'empoisonnement alimentaire vécu par Lavoie et Daggett dans *La vengeance de l'original*. Cette forme de purification n'est vécue que par le personnage de Moustafa et elle apparaît vers la fin du roman. Evina, elle, ne vit pas d'épisode de purification. Le retour de Moustafa au Cameroun, après des études universitaires à Londres, est donc mouvementé. Son oncle lui apprend effectivement que ses parents lui ont choisi une épouse dans son village natal et que le mariage sera célébré le lendemain. La nouvelle bouleverse profondément Moustafa qui n'était nullement préparé à cela :

Les révélations de son oncle lui causèrent des coliques. Le vacillement de l'avion aidant, Moustafa fut saisi d'une vive envie de vomir. Avant qu'il n'ait pu se lever, une poussée abdominale renvoya sur sa chemise toute la nourriture que Moustafa avait ingurgitée dans le Boeing qui le ramenait au pays. (CL, p. 262)

---

<sup>171</sup> Ghizlaine Lagzaoui, *loc. cit.*, p. 26.

Ici, la nausée de Moustafa devient un rejet physique représentatif d'un rejet psychologique des événements. L'angoisse de se trouver devant une situation imprévue et inquiétante accentue son manque de préparation flagrant. Son corps lui indique qu'il n'est pas prêt. Il a quitté le Cameroun presque quatre ans auparavant, alors qu'il était toujours adolescent. Ses études à Londres n'ont pas pu le préparer à la réalité camerounaise puisqu'il n'a pas remis les pieds dans son pays natal depuis son départ pour le Royaume-Uni. En partant, Moustafa s'est isolé dans un autre espace. Un lieu qui n'est pas initiatique. Pourtant, cela aurait pu être développé et Moustafa aurait pu être « avalé » par le monstre urbain que constitue Londres. Cependant, il faut noter que l'initiation que propose le roman de Bayegnak est inextricablement liée au Cameroun. L'auteur propose à ses protagonistes de s'initier à la réalité camerounaise de même qu'au rôle d'adulte et de parent dans cette même société. Il est donc impossible à Moustafa de réussir à s'initier ailleurs que dans son pays natal. Cela explique pourquoi, à son retour, il est le même que lors de son départ. Il n'est pas davantage prêt à jouer un rôle d'époux et de père de famille qu'il ne l'était lors de son départ pour Londres, quatre ans auparavant. Il lui faut réussir son initiation en sol camerounais pour cela. L'idée de purge est d'ailleurs reprise un peu plus tard, lorsque Moustafa explique à sa mère et à son oncle qu'il vient d'apprendre l'existence du fils qu'il a eu avec Evina. Il n'est pas prêt à jouer le rôle de mari et de père auprès de Fadimatou, l'épouse que ses parents lui ont choisie. Toutefois, le jeune homme est prêt à essayer de prendre la place qu'il croit lui revenir aux côtés d'Evina. Il a désormais conscience des sacrifices qu'il devra faire pour atteindre ce statut. Le jeune homme désire désormais s'initier.

## Le lieu initiatique : un sanctuaire urbain?

*Cœur de Lionne* est le seul roman du corpus à prendre place en milieu urbain, ou « semi-urbain<sup>172</sup> », comme l'indique l'auteur. La forêt n'occupe donc aucune place dans ce roman. La nature y est d'ailleurs très peu, voire pas du tout, représentée. L'univers d'Evina et de Moustafa est construit par la combinaison d'atmosphères très différentes. La description du climat social à préséance sur celle des lieux. En effet, plutôt que de décrire des lieux ou des territoires très différents, Bayegnak s'attarde à décrire les impressions des personnages par rapport aux déplacements qu'ils effectuent. C'est notamment le cas lorsqu'Evina quitte Bangangté pour échapper à son père qui l'a battue sauvagement. Elle doit prendre l'autobus pour voyager jusque chez ses grands-parents. La ville de Bangangté semble jusque-là relativement sécuritaire et la jeune fille n'est jamais confrontée à la criminalité. Le narrateur dresse pourtant un portrait complètement différent des déplacements à travers le pays en décrivant les épreuves qui attendent les voyageurs comme l'extorsion, les amendes, les déraillements dans le cas des voyages en train, ou pire encore. On ne peut jamais affirmer avec certitude que le voyageur se rendra à bon port :

L'issue avec les coupeurs de route était toujours incertaine. Armés jusqu'aux dents et drogués à fond, les coupeurs de route enlevaient des voyageurs, violaient des femmes, coupaient des membres et parfois égorgeaient des passagers, sans émotion aucune. L'origine de leur armement était un mystère. L'idée la plus répandue les désignait comme des rebelles de la guerre soudano-tchadienne qui, à leurs heures, semaient la terreur dans la sous-région d'Afrique centrale. Certaines langues, par contre, accusaient les forces de l'ordre du pays de prêter leurs armes et leurs uniformes à des malfaiteurs qui partageaient avec eux le butin de leurs crimes. Les journaux à sensation évoquaient une combinaison des deux possibilités et en ajoutaient une troisième, la bénédiction et la protection des autorités administratives locales, évoquant comme preuve le fait que rien n'ait jamais été entrepris pour mettre fin à ce fléau. (CL, p. 172)

L'impression de calme apparent de la région est contredite par la description imagée de la violence dont font preuve les coupeurs de route. Cela contribue à instaurer un climat de peur et d'angoisse. En effet, nul n'est à l'abri de telles difficultés. Pour atteindre la sécurité que lui

---

<sup>172</sup> Sandrine Hallion, Charles Leblanc et Bertrand Nayet (dir.), « Guy Armel Bayegnak », *op. cit.*, p. 319.

offrira la demeure de ses grands-parents, Evina doit absolument traverser ce territoire rempli de gens hostiles et où personne ne peut la protéger. Toutefois, bien que le trajet soit terrifiant et risqué, il n'est narré de façon détaillée dans le roman. De plus, tous les personnages qui voyagent, même brièvement, se rendent sains et saufs à destination. Ce n'est donc pas le lieu qui permet d'établir un climat propre à l'initiation. Le territoire est trop peu représenté pour occuper une fonction symbolique. Devenir adulte se fait en famille, à la maison. Cela peut également s'expliquer par le fait que l'espace urbain décrit dans le roman est un espace essentiellement transitoire. En effet, Evina vient de s'y installer et il est clair qu'elle aura bientôt terminé sa scolarité. De plus, les relations tendues qu'elle entretient avec son père laissent à penser qu'elle quittera Bangangté aussitôt qu'elle le pourra. En ce qui concerne Moustafa, il quitte la ville sitôt les épreuves du baccalauréat complétées. De même, il est possible de se demander si l'espace urbain est réellement propice à l'initiation puisque le lieu initiatique doit permettre la communication entre l'humain et le divin<sup>173</sup>. Il faut rappeler que l'aménagement du lieu de l'initiation suit un protocole précis, à moins qu'il ne s'agisse déjà d'un sanctuaire<sup>174</sup>. Les sanctuaires sont absents du roman et les espaces fréquentés par les personnages (lycée, terrain de soccer, restaurants) font l'objet d'une présence humaine continue. Il n'est donc pas possible d'accéder à un « espace [...] éloigné du lieu de la vie courante<sup>175</sup> ». En milieu urbain, il semble que l'intimité de la maison est la seule chose qui s'approche un peu d'un espace isolé. Toutefois, comme il s'agit d'un espace de vie partagé, il est difficile de le transformer en lieu sacré pour l'initiation, surtout quand celle-ci ne concerne qu'un seul des membres de la maisonnée.

---

<sup>173</sup> Simone Vierne, *op. cit.*, p. 19.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>175</sup> *Ibid.*

### S'isoler grâce aux *sentiments*

D'entrée de jeu, le lecteur découvre les circonstances douloureuses qui ont mené à l'exil de la mère de la jeune fille. En effet, c'est après avoir été battue violemment par son mari, une fois de trop, qu'Ava'a Nanga, la mère d'Evina, quitte le domicile conjugal. Elle a subi de graves blessures et ne peut plus demeurer sous son toit. Elle part pour le Canada afin d'éviter les représailles de son époux. La jeune fille était présente lors de l'accès de violence de son père (CL, p. 11-14). Elle sait qu'il peut se montrer particulièrement cruel et que rien, dans ces occasions, ne pourra freiner sa violence. Dès les premières pages du roman, la violence paternelle est perceptible lorsque le père fait des remontrances à sa fille pour avoir parlé à un garçon, Moustafa, qui a simplement cherché à lui rendre service. Le père la réprimande tout de même sévèrement sans lui laisser l'occasion de donner sa version des faits. Evina, consciente de la violence de son père, doit se préparer à y résister, car en venant vivre chez lui, elle devient la femme de la maison. Evina doit, en quelque sorte, prendre la place de sa mère. Ce faisant, elle devient, comme cette dernière, une cible potentielle des accès de violence de son père. La mère d'Evina, le modèle féminin qui devrait la guider, n'est déjà plus là au début du récit. Ava'a Nanga aurait pu orienter sa fille dans la ville et lui apprendre à se protéger contre son père. Cependant, comme Ava'a Nanga n'a pas été capable de se protéger elle-même, il est juste de suggérer qu'elle n'est pas en mesure de former sa fille pour résister à la violence du commissaire. Désormais, le seul parent avec qui Evina a des contacts réguliers est son père dont le caractère intransigent limite les interactions sociales de l'adolescente puisqu'elle a constamment des comptes à rendre. Cela la coupe d'une partie de son monde puisque son père tient à conserver son emprise sur elle. Le commissaire fait planer sur sa fille une menace constante. La protagoniste témoigne alors

[qu'][e]lle [...] v[ient] d'avoir une vive altercation avec son père qui l'[a] une fois de plus mise en garde contre tout déshonneur. « Je te tuerai de mes propres mains si jamais tu salis le nom Evina comme ta mère. » Quoiqui [sic] habituée aux menaces et aux grondements de son père, elle n'en [est] pas moins terrifiée quand il se me[t] dans de tels états. (CL, p. 79)

Même si elle ne se laisse pas faire ou tente de résister à son père, Evina vit dans un climat angoissant où règne une certaine violence verbale, de même que la menace constante d'agressions physiques. La citation montre effectivement que la jeune fille est habituée « aux menaces et aux grondements ». Cependant, malgré l'habitude, elle ne peut s'empêcher d'avoir peur de son père et de craindre pour sa propre sécurité lorsque celui-ci se met en colère.

### *Mort symbolique : battre le corps pour tuer l'esprit*

La description du territoire camerounais met en place un climat de violence et de peur, mais ces sentiments ne se concrétiseront que lors de mort initiatique qui, elle, a lieu dans des espaces clos. Les morts symboliques sont soit très douloureuses ou très violentes. Elles ont toutes lieu dans des espaces de la sphère privée comme chez le père d'Evina ou les parents de Moustafa. Ici, la mort initiatique relève de l'intime<sup>176</sup>, car elle n'a rien à voir avec la capacité à travailler ou à fonctionner en société. Il s'agit donc d'une initiation de puberté<sup>177</sup> vécue individuellement puisque celle-ci n'a rien à voir avec la place occupée dans la communauté. Les morts symboliques qui prennent place dans *Cœur de Lionne* sont liées à la torture physique. C'est dans la douleur, mais plus particulièrement à cause de la violence, que le novice « meurt ». Ainsi, lorsque le père d'Evina apprend, par l'entremise du médecin, que sa

---

<sup>176</sup> Même si l'initiation est parfois vécue en groupe, elle finit toujours par devenir un processus individuel, surtout en ce qui a trait à la mort initiatique. Obelitala précise effectivement que « l'initiation est vécue par les initiés, selon les cas, comme un drame ou une aventure individuels. Chacun d'eux y participe avec sa sensibilité, sa force ou sa faiblesse. Cet aspect est manifeste lorsque l'initiation atteint un pour [...] les novices. » Alphonse Obelitala, *op. cit.*, p. 20.

<sup>177</sup> « Les initiations dites de puberté [...] font passer les jeunes gens du statut d'enfant au statut d'adulte. » Simone Vierne, *Rite roman initiation, op. cit.*, p. 8. Elles sont à distinguer des initiations aux sociétés secrètes et des initiations chamaniques dont l'objectif est d'accéder au sacré et de dépasser sa condition d'humain. *Ibid.*, p. 10.

filles est enceinte, il attend d'avoir quitté l'hôpital et d'être rentré chez lui pour laisser éclater sa colère :

Tout d'un coup, le commissaire saisit sa fille par les épaules et la propulsa si fort que la fille décolla du sol avant de s'écraser contre un mur. Il revint à la charge et se mit à l'asséner de coups de bottes et de coups de poing. Il la roua de coups un peu partout, avant de s'attarder particulièrement sur son bas ventre, comme s'il essayait de provoquer une fausse couche sur place. Les cris, les pleurs et supplications de sa fille n'avaient aucun effet sur lui, sinon de le pousser à frapper de plus en plus fort. Evina se laissa tomber sur le sol et se recroquevilla sur elle-même, protégeant son ventre des coups de pieds qui arrivaient dans tous les sens. (CL, p. 185)

La détresse de la protagoniste est palpable quand elle supplie son père de cesser ses coups. Ici, c'est l'être humain qui est le bourreau du novice alors que dans les romans précédemment analysés, c'était la nature qui tenait ce rôle. Le père d'Evina devient le monstre initiatique<sup>178</sup>. Il se disqualifie totalement en tant que parent, mais aussi en tant que père initiatique<sup>179</sup>, rejoignant ainsi la structure initiatique horizontale proposée précédemment. Ce glissement de la nature à l'humain pourrait expliquer que les stigmates de cette violente agression demeurent visibles tandis que les conséquences des morts symboliques semblaient plutôt laisser des traces psychologiques dans *Les grands sapins ne meurent pas* et *La première pluie*. Laghzaoui affirme que « [l]a souffrance physique a une valeur rituelle. Elle est la condition d'une transmutation spirituelle. Elle a une portée pédagogique également, car elle marque la mémoire comme elle marque le corps : seules les leçons apprises dans la souffrance sont retenues<sup>180</sup>. » Les blessures qui marbrent le corps d'Evina rendent la situation difficile à oublier. Ainsi, Tafo, le commanditaire principal d'Eteki, « [est] saisi d'épouvante en voyant le corps tuméfié d'Evina, lorsque celle-ci cogne à sa porte pour lui demander de l'aide. » (CL, p. 189) Les ecchymoses, qui pourraient être perçues comme une forme de scarification, montrent qu'Evina

---

<sup>178</sup> La présence du monstre initiatique n'est pas une constante dans les initiations africaines. Ghizlaine Laghzaoui, *loc. cit.*, p. 27.

<sup>179</sup> Isaac Bazié, « Discours et aphonie des pères : figure du père dans le roman africain francophone », *Études françaises*, vol. 52, n° 1, 2016, p. 17.

<sup>180</sup> Ghizlaine Laghzaoui, *loc. cit.*, p. 38.

est sortie de l'enfance. Précédemment, son père l'avait repoussée lorsqu'elle tentait de porter secours à sa mère, battue violemment. Désormais, la fille porte les mêmes marques qu'a arborées sa mère avant elle. Effectivement, « [i]l semble [...] que le corps, comme entité morale, oublie mal ses blessures, mais au contraire en entretient le souvenir de génération en génération, comme dans une espèce de clonage culturel dont l'initiation se ferait l'écho. En somme, le corps individuel devient le corps social<sup>181</sup>. » À travers Evina, ce sont les lectrices qui apprennent ce qu'est la souffrance. Le père, plutôt que de la repousser comme il l'avait déjà fait auparavant, n'a pas hésité à s'en prendre à l'adolescente, cette fois. La jeune fille a rejoint sa mère dans le monde des adultes.

Par la suite, Evina endurera bien d'autres douleurs et d'autres situations difficiles. Elle en parle sans détour à Moustafa lorsqu'il apprend l'existence de leur fils :

- Que dois-je faire pour me racheter? demanda Moustafa au bout d'un long soupir.
- Te racheter de quoi? Des douleurs de l'enfantement? De toutes celles endurées par la grossesse? Des années de nuits sans sommeil? Tout ça n'a pas de prix.
- Ève, s'il le faut je donnerai ma vie pour effacer toutes ces souffrances. (CL, p. 258)

Paradoxalement, les douleurs dont parle ici la jeune fille ne font pas l'objet de descriptions dans le roman. Le seul épisode véritablement douloureux raconté est celui où son père la bat. L'accouchement ne représente pas ici une mort initiatique comme c'était le cas dans *Les grands sapins ne meurent pas* où Marie-Lune souffre pendant tout cet épisode.

Bien que le texte de Bayegnak raconte l'histoire d'Evina et de Moustafa, l'initiation de la jeune fille est la plus importante dans le roman. Pourtant, le personnage de Moustafa vit aussi des épisodes dont le contenu se rapproche de la torture, comme lorsque le père d'Evina le fait arrêter et enfermer dans une cellule insalubre (CL, p. 80-81). Cependant, bien que l'épisode soit terrifiant et éprouvant pour le jeune homme, il ne s'agit pas d'une mort

---

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

initiatique. À ce moment-là, Moustafa n'a pas, à la différence d'Evina, été préparé à vivre une initiation. Cette mort symbolique n'a pas l'impact qu'elle pourrait avoir. Le personnage n'est pas en mesure d'apprendre de cet événement. L'initiation de Moustafa ne surviendra que tardivement dans le roman. C'est seulement à son retour de Londres qu'il constate que les choses ont bien changé au Cameroun et qu'il doit lui aussi changer s'il ne veut pas être laissé derrière. Moustafa désire accéder directement au statut de parent qu'a désormais Evina. Sa mère lui fournira l'échappatoire dont il a besoin pour aller retrouver Evina et Junior, son fils. Pour l'aider, Madame Bakari, la mère de Moustafa, propose à son fils une décoction dont les effets spectaculaires lui permettront de quitter la maison familiale : « Avale ça, fils. Ça fera son effet dans deux heures. Mais ne t'inquiète pas. Ça ne te fera aucun mal. C'est avec ça que je te purgeais quand tu étais enfant. J'ai juste un peu augmenté la teneur en écorce pour que les effets soient plus spectaculaires. » (CL, p. 266) Eliade mentionne aussi les « boissons "magiques"<sup>182</sup> » qui provoquent la perte de conscience et permettent ainsi au novice d'entrer dans le domaine de la mort. Il s'agit de la première occurrence d'une boisson initiatique dans les romans du corpus. Ici, le liquide que la mère offre à son fils le rendra malade en plus de provoquer des convulsions violentes. C'est pourquoi,

[d]eux heures plus tard, madame Bakari se m[et] à pousser des cris d'horreur, tandis que son fil dégueul[e] tout son estomac sur le carrelage de sa chambre. Elle se roul[e] au sol [et] pleur[e] de tout son corps, appelant au secours. Bouba, son beau-frère, accour[t] en même temps qu'une foule d'autres personnes qui aidaient à la préparation du mariage. Sans se calmer, la mère point[e] du doigt la chambre de son fils qu'on trouva sur le plancher, se contorsionnant comme un serpent. (CL, p. 267)

Non seulement Moustafa rejette-t-il une fois de plus tout le contenu de son estomac, mais il semble souffrir terriblement, comme empoisonné. Pourtant ce n'est pas dangereux pour lui puisque sa mère veut s'assurer qu'il puisse quitter la maison familiale sans être inquiété. La complicité de sa mère, madame Bakari, rappelle également l'intervention d'une mère

---

<sup>182</sup> Mircea Eliade, *Naissances mystiques*, op. cit. p. 74.

initiatique puisqu'elle offre à son fils une mystérieuse boisson qui purifie son corps, un peu comme un jeûne initiatique forcé. C'est la mère qui fournit la solution à son fils et lui permet d'aller retrouver Evina. Après tout, madame Bakari se rend elle-même à l'évidence : « Sans même connaître Evina, le seul fait qu'elle ait enfanté un des leurs suffisait à faire basculer la balance de son côté. » (CL, p. 266) La mère de Moustafa choisit donc le chemin qu'empruntera son fils en choisissant de le soutenir dans son entreprise de retrouver Evina et l'enfant. La purge de Moustafa le libère. Il laisse derrière lui sa famille et les ambitions que celle-ci nourrit à son égard. Il se dissocie de tout ce qu'il connaît, avouant à Evina quand il se présente chez elle qu'« [il] n'[a] nul autre endroit où aller. » (CL, p. 269) Il choisit de faire bande à part, de devenir une personne que sa famille et lui-même n'envisageaient pas.

#### *La renaissance ou Se définir en tant qu'adulte*

L'initiation de Moustafa ne sera pas complétée. Il se présente sur le pas de la porte d'Evina prêt à tout recommencer, à tout affronter pour accéder au cercle familial. Evina, elle, est restée au Cameroun quand Moustafa est parti étudier en Europe. Comme elle n'a pas pu partir, elle n'a pas le choix de se réinventer pour renaître différente. L'innocente lycéenne doit apprendre à faire son chemin. C'est après l'annonce de sa grossesse à son père et de la réaction violente de celui-ci qu'Evina part vivre chez ses grands-parents. Elle cherche à s'éloigner de son père pour sa propre sécurité et celle de son enfant. Alors qu'elle redoute d'annoncer la nouvelle aux parents de sa mère, Evina est surprise de constater que son grand-père est enchanté par la venue d'un héritier (CL, p. 216). Lorsqu'elle l'apprend à sa mère au téléphone, celle-ci est plus froide et dit simplement à sa fille que si elle est assez vieille pour concevoir un enfant, elle saura s'en occuper (CL, p. 219). Malgré la sécheresse de son ton, Ava'a Nanga

montre ainsi à sa fille qu'elle la considère comme une adulte. Désormais, Evina n'est plus l'adolescente qu'elle a laissée derrière elle, mais son égale.

Effectivement la jeune femme semble avoir trouvé sa place dans sa nouvelle communauté, même si les traces dans le texte sont subtiles. L'auteur n'insiste pas particulièrement sur la transformation de sa protagoniste. Comme les femmes enceintes ne sont pas admises dans les écoles (*CL*, p. 241), Evina cessera ses études et ouvrira plutôt un restaurant pour les employés de la préfecture. Son succès sera éclatant et elle devra embaucher du personnel pour la seconder. L'accouchement d'Evina, contrairement à celui de Marie-Lune, ne fera pas grand bruit. L'événement n'est même pas décrit. La narration indique seulement qu'

Evina ne se tint plus qu'aux fonctions administratives, fonctions qu'elle occupa jusqu'à son accouchement. Aussitôt que la nouvelle de l'accouchement parvint aux oreilles de Paa Nanga [son grand-père], il se pointa à l'hôpital avec un acte de naissance authentique, rempli et signé des mains du chef de l'état civil. Seuls la date et le lieu de naissance y manquaient. Il avait choisi le nom de l'enfant : Nanga Junior. (*CL*, p. 242)

L'accouchement ne constitue pas une forme de renaissance pour Evina. Son enfant porte le prénom de son grand-père qui fonde tous ses espoirs et rêves d'avenir sur cet héritier providentiel. Les années passent rapidement et Junior a bientôt trois ans. Evina est considérée par tous comme une mère et une femme d'affaires. Ses capacités à prendre soin de son fils et à gérer son restaurant font d'elle une adulte. Elle est reconnue ainsi par tous. Ses employés l'appellent respectueusement « madame » (*CL*, p. 252) même si elle est encore très jeune. C'est plutôt par l'entremise de son fils qu'Evina cherche à renaître. Lorsque Moustafa s'enquiert de l'avenir de Junior, elle déclare qu'« [i]l n'y a pas de problème avec son avenir. D'ici peu, il ira rejoindre sa grand-mère à Edmonton au Canada, où il aura l'une des meilleures éducations possibles. » (*CL*, p. 256) En envoyant Junior rejoindre sa mère, Evina lui permet

de tout recommencer à neuf, de vivre une liberté dont elle-même n'a pu jouir compte tenu de la menace omniprésente de la violence paternelle qui planait sur elle.

### ***Le silence de la Restigouche***

Publié en 2014 aux éditions David, *Le silence de la Restigouche*, cinquième roman de Jocelyne Mallet-Parent explore les relations conflictuelles entre les communautés blanches et micmaques résidant au croisement des rivières Matapédia et Restigouche. Divisé en deux parties, le roman raconte l'histoire de Simon Vicaire, un adolescent amérindien vivant sur les terres de la réserve avec ses parents et son grand-père, qui lui enseigne les coutumes et l'histoire de leur peuple. Doué pour les études et les activités sportives, Simon fréquente l'école des blancs, à l'extérieur de la réserve. Il espère obtenir des bourses d'études pour aller à l'université. C'est à l'école qu'il fait la connaissance d'Isabelle Bouchard, une blanche, dont il tombe amoureux au premier regard. Cependant, Simon a déjà une copine, Meaghan, qu'il s'est juré de protéger. Effectivement, la jeune amérindienne vit avec son père alcoolique et son frère qui peut rapidement devenir violent. De son côté, Isabelle fréquente un garçon nommé Gordon Brown. En dépit de leurs engagements respectifs et des avertissements de son grand-père, Simon se rapproche d'Isabelle. Le soir de la graduation, ils se retrouvent sur le bord de la rivière. La même nuit, Meaghan reçoit un message provenant prétendument de Simon, lui donnant rendez-vous au camp de son grand-père dans les bois. Elle sera retrouvée pendue au matin. Inconsolable, Simon quitte la réserve pour étudier à Québec. Quelques années plus tard, Anne, une traductrice originaire de la région vient pêcher dans la Restigouche. Billy, le grand-père de Simon, finira par s'ouvrir à elle et lui révéler le passé trouble des familles Vicaire et Bouchard. Parallèlement, le père de Meaghan, persuadé que sa fille ne s'est pas suicidée, cherche à faire la lumière sur les événements entourant sa mort. Le roman se divise en deux

parties intitulées « Simon et Billy » et « Billy, Simon et moi ». La quête initiatique présentée par le roman est celle de Simon Vicaire. Comme il n'est que très peu présent dans la seconde partie du roman, l'analyse s'appuie particulièrement sur la première partie du récit.

### *Préparation*

Dès le début du roman, Simon est décrit comme un jeune homme promis à un bel avenir, studieux en plus d'être excellent en sports, il a également à cœur les droits de son peuple. Contrairement à son frère aîné qui a quitté la réserve, « Simon [...] rêv[e] plutôt de rendre à ses pareils leur fierté d'antan et l'intrépidité dont ils faisaient preuve du temps où ils chassaient l'ours et le caribou, sur d'immenses territoires vierges, bien avant l'arrivée des Blancs. » (SR, p. 31-32) L'adolescent représente l'espoir de son grand-père, Billy, pour l'avenir de la réserve. Il faut dire que Simon est empreint d'une grande détermination : « Coûte que coûte, il prouverait à tous ceux qui le traitaient de sauvage qu'un Autochtone était capable d'accomplir de grandes choses. Il le fallait. Pour l'honneur de tous ceux de sa race. » (SR, p. 34) Cette fierté et cette volonté de rendre à sa communauté son honneur font de Simon un excellent candidat pour une initiation religieuse, laquelle est « soumise à un rituel précis, riche en symboles[.] [E]lle ten[d] à un but bien défini, même s'il [est] représenté de façon [sic] diverse [sic] suivant les cultures<sup>183</sup>. » La volonté de Simon de s'inscrire dans sa communauté et de jouer un rôle important pour son peuple me semble différer des préoccupations de la plupart des protagonistes qui faisaient l'objet des chapitres précédents. En effet, seuls Rose et Alexandre, dans *La quête d'Alexandre*, montraient le désir de s'intégrer à une communauté d'initiés. Pourtant, Zahan précise que « les qualités [...] acquises [lors de l'initiation] n'[ont] en réalité

---

<sup>183</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 6.

aucun prix si l'homme s'isol[e] de son contexte social. [Zahan] [précise] av[oir] pu constater à mainte [sic] reprise [sic] combien chez les Bambara, [notamment,] le social prime [sur] l'individuel. L'homme n'acquiert sa pleine valeur que dans la société et par elle<sup>184</sup>. » Billy veut donc inciter Simon à connaître les us et coutumes des Micmacs puisqu'il voit en lui un potentiel non négligeable qui lui permettrait de marcher dans ses traces. Le vieil homme amène l'enfant puis l'adolescent, toujours enthousiaste, avec lui à la pêche pour lui transmettre son savoir à propos de la rivière. Il en profite pour lui transmettre une partie de sa culture amérindienne. Billy demeure un homme assez mystérieux. Les enseignements qu'il dispense à Simon prennent souvent la forme de paraboles. C'est le cas lorsqu'il raconte à son petit-fils la légende de l'oie blanche et de l'outarde. Billy voit bien que son petit-fils est sous le charme d'Isabelle Bouchard, mais plutôt que de le mettre en garde contre la famille Bouchard, il préfère tenter de le réorienter vers sa culture, le recentrant sur la réserve plutôt que vers le monde extérieur. Billy raconte donc à Simon cette légende qui parle d'un amour impossible entre une bernache et une oie blanche. Une bernache blessée est recueillie par un fermier qui lui fait passer l'hiver dans son poulailler en compagnie de son oie. Au printemps, épouvanté par l'étrange poussin issu du croisement entre les deux oiseaux, le fermier chasse la bernache pour préserver la pureté des œufs pondus par son oie. Malgré tout, la bernache reste aux alentours et le fermier n'a d'autre choix que de l'abattre. Après la mort de son compagnon, l'oie blanche se laissera mourir. (SR, p. 71-71) Le lecteur comprend bien que cette histoire tragique représente la relation sans avenir de Simon (la bernache) et d'Isabelle (l'oie blanche). Billy, sachant très bien que les histoires d'amour entre les Vicaire et les Bouchard sont destinées à mal finir, veut mettre Simon en garde. Il veut lui montrer que le seul combat digne

---

<sup>184</sup> Dominique Zahan, *op. cit.*, p. 198-199.

de lui est celui qu'il doit mener au nom des droits de sa communauté. L'initiation religieuse qui fera de Simon un adulte micmac est la seule que veut superviser Billy.

L'atmosphère du roman, particulièrement dans la première partie, est mystérieuse. Les dialogues sont chargés de non-dits et de secrets. C'est particulièrement le cas lorsque le Simon cherche à remuer le passé et à découvrir les vraies raisons pour lesquelles son grand-père et son père ne veulent pas qu'il fréquente Isabelle Bouchard. L'adolescent affirme que « [d]ans la famille Vicaire, une véritable conspiration du silence s'était érigée autour du sujet maudit. Personne n'abordait la question. » (SR, p. 33) Simon se sent donc isolé de sa famille à cause de son ignorance. Il aspire à connaître ces secrets qu'il croit particulièrement importants ou éclairants pour son futur. S'il est réceptif aux enseignements de son grand-père à propos de la rivière et des traditions de son peuple, ce n'est pourtant pas cette initiation traditionnelle que Simon veut. L'adolescent désire plus que tout lever le voile sur le passé commun trouble des familles Bouchard et Vicaire, « [i]l d[oit] savoir. Il fouillerait, creuserait, déterrerait le passé s'il le fallait. Il percerait cette muraille et découvrirait ce qui se cachait derrière. Coûte que coûte, il éluciderait ce secret de famille qui empoisonnait leur vie. » (SR, p. 33) Alors que la narration montre que Simon doit devenir adulte pour avoir accès à la vérité, les adultes qui l'entourent refusent qu'il fasse partie de leur monde. Ses parents et son grand-père désirent le voir grandir et s'éduquer pour qu'il puisse s'impliquer dans sa communauté, mais les trois adultes ne le considèrent pas comme leur égal. Pour protéger Simon, ils choisissent plutôt de le contraindre à rester dans l'enfance.

La volonté du novice à s'initier n'est jamais mise en doute par le lecteur, car Simon fait plutôt montre d'un grand potentiel tant en ce qui concerne les savoirs liés à la nature et aux coutumes de son peuple qu'en ce qui a trait aux secrets familiaux. En effet, « Simon ne connaissait pas la peur, lui. Enfin, il n'avait jamais peur pour lui-même. Mais il lui arrivait

parfois de ressentir de la crainte pour les autres. » (SR, p. 45) L'adolescent est donc tout à fait prêt à affronter les choquantes révélations que pourrait lui faire son grand-père. Il ne demande qu'à être guidé dans son parcours. Il faut mentionner que si le père initiatique est réticent à l'idée de superviser la quête initiatique du novice, « [c]'est qu[e] [Billy] en était arrivé à la conclusion qu'il avait peut-être commis des erreurs en cours de route. Et il ne voulait pas que Simon s'enfarge dans les mêmes embûches qu'il avait rencontrées sur sa route. » (SR, p. 38) Pourtant, d'autres personnages comme le père Anselme, un vieux prêtre demeurant au monastère de la réserve, et Winnie, la femme qui prend soin du père Anselme, se montrent prêts à aider Simon dans sa quête. En voyant Simon fouiner dans le cimetière, le père Anselme affirme à Winnie qu'il sait ce que Simon cherche. Selon le vieux prêtre, il faut aider Simon, lui montrer la direction afin qu'il trouve ce qu'il cherche. (SR, p. 78) Cédant à sa demande, Winnie fait un signe à Simon, par la fenêtre, lui indiquant des sépultures sans noms qui s'avéreront être celles de sa tante Rebecca et celle de Belinda Robichaud, le premier amour de Billy Vicaire. Contre son gré, Bélinda a dû épouser un Bouchard au lieu de Billy, dont elle était amoureuse. Maltraitée par son mari, elle meurt peu après en donnant naissance à son fils. Billy ne s'en est jamais remis et nourrit de la rancœur pour la famille Bouchard, qu'il tient responsable de la mort de Belinda et de Rebecca Vicaire, sa fille, abandonnée, enceinte, par Henri Bouchard.

Intrigué par les initiales gravées sur les pierres tombales, de même que par le mutisme de son père, Simon poursuit ses recherches. Il cherchera à savoir qui lui a fait signe par la fenêtre du monastère. Comme le père Anselme est décédé, il finit par remonter la piste jusqu'à Winnie. Simon se rend chez elle où il constate que « [s]a maison [a] un je-ne-sais-quoi d'irréel. Une demeure qui n'[a] pas traversé le temps et qui sembl[e] tout droit surgie du siècle passé. » (SR, p. 77) Alors qu'il semble s'agir d'un autre lieu initiatique, ancré dans le passé, à

l'extérieur de la réalité, la découverte de Simon s'avère plutôt décevante. En effet, Winnie déclare à l'adolescent qu'elle ne peut pas lui parler du passé. Elle n'est pas en mesure ou habilitée à le faire. (SR, p. 79) Il semble donc que Billy possède une maîtrise sur le passé. Les personnages du père Anselme et de Winnie, qui se veulent des maîtres initiatiques, sont muselés par leur méconnaissance de certains secrets. Ils ne peuvent pas guider Simon dans toute sa quête, ils ne peuvent que l'aider brièvement, et encore, dans la mesure de leurs maigres moyens.

Une grande partie de l'angoisse propre à la préparation initiatique est vécue par procuration. Le personnage de Simon est très brave et il ignore la peur. C'est plutôt à travers le personnage de Meaghan que le jeune lecteur ou la jeune lectrice sera plongé dans un climat de peur prédisposant le novice à vivre la mort initiatique. En effet,

un élément refaisait toujours surface dans la vie de Meaghan. La peur. Meaghan se levait la peur au ventre et se couchait avec elle en fin de journée. Peur de se faire disputer. Peur de se faire frapper. Pire encore, peur de se faire agresser. Et surtout... peur de se retrouver dans la pièce sans fenêtres au fond du magasin. (SR, p. 45)

Meaghan vit dans la peur et Simon craint constamment pour la sécurité de son amie. Comme les deux adolescents sont très proches, il est juste d'affirmer que Meaghan permet à Simon d'expérimenter des sentiments et des situations auxquels sa situation familiale ne le confronte pas. C'est le cas lorsqu'il débarque chez Meaghan, s'inquiétant de ne pas avoir de ses nouvelles depuis un moment. Le silence et le désordre qui règnent dans la maison ne laissent rien présager de bon pour la jeune fille : « Tous les signes étaient rassemblés. La nuit avait été violente chez les Barnaby. » (SR, p. 50) Le personnage de Meaghan semble davantage s'adresser au lecteur qui, lui, contrairement à Simon, est susceptible de craindre pour sa propre sécurité et son intégrité physique, particulièrement face au contexte dans lequel le plonge le roman. À la différence de Simon, Meaghan n'est pas représentée comme une novice puisque

son potentiel de survie est extrêmement faible : « [Meagan] n'[est] qu'un arbrisseau. Un bien petit arbuste qui [a] toutes les peines du monde à grandir tant le milieu dans lequel il avait été planté était hostile. » (SR, p. 46) Ce fossé entre les deux protagonistes s'élargit lorsque Simon, confiné à l'hôpital après avoir été renversé par une voiture, s'inquiète d'être sans nouvelles de Meaghan. C'est lui qui va téléphoner aux parents de son amie, car il est le seul à s'inquiéter du sort de l'adolescente. Ce faisant, l'adolescent montre clairement un potentiel d'adulte, il désire assumer pleinement un rôle d'adulte tout comme l'autorité que cela lui donnera (SR, p. 48-49).

#### Un lieu initiatique vivant : rivière ou monstre marin?

L'environnement, qui est certes moins urbain que dans *Cœur de Lionne*, est central dans *Le silence de la Restigouche*. Bien que la diégèse prenne place dans la forêt, c'est l'environnement riverain qui nourrit le plus l'imaginaire du roman, jusque dans le titre qui nomme la rivière Restigouche. La rivière et ses fosses profondes qui retiennent les saumons, pour le plus grand plaisir des pêcheurs, sont représentées de façon assez sombre. Bien que la beauté et la majesté du cours d'eau soient souvent évoquées, elles vont toujours de pair avec une forme de mystère et parfois même de danger. La rivière est fatale pour qui ne fait pas attention. À certains endroits, comme la fosse du Coude du Diable, le cours d'eau est clairement effrayant. En effet,

[I]a fosse du Coude du Diable portait bien son nom. Elle était noire et profonde. À cet endroit précis, un bouillonnement des eaux s'exprimait en un bourdonnement sourd qui semblait monter du ventre de la rivière. Juste là, deux immenses cailloux plantés en amont créaient un remous dangereux qui faisait frissonner tous les pêcheurs osant s'en approcher. Billy, plus que tout autre, détestait cet endroit. (SR, p. 152)

Même Billy Vicaire, qui connaît la rivière par cœur, n'apprécie pas cette fosse. Il faut préciser que pour lui, elle a une signification particulière : sa fille, Rebecca, la tante de Simon, s'y est

noyée. Billy peut jouer le rôle de père initiatique auprès de Simon à cause de la relation harmonieuse, et même fusionnelle, qu'il entretient avec la rivière Restigouche.

### Billy Vicaire : le retour du père initiatique

À l'exception de Joe Vendredi dans *La quête d'Alexandre*, les pères et les mères initiatiques sont absents dans les romans des chapitres précédents. *Le silence de la Restigouche* présente sans nul doute un modèle de père initiatique tout à fait clair en la personne de Billy Vicaire, le grand-père de Simon. En plus d'être initié au territoire, Billy détient les réponses à toutes les questions de Simon puisque c'est avec lui que commence l'espèce de malédiction qui règne sur les familles Bouchard et Vicaire. Billy est le seul à pouvoir montrer la voie à Simon. Il est donc habilité à diriger son initiation. Lester, le père de Simon, bien qu'il soit au courant d'une partie de ces secrets et ait, en tant que garde-chasse, une bonne connaissance du territoire, ne montre aucune envie de guider son fils à travers tous ces non-dits. Devant les questions de son fils, il préfère se murer dans le silence. Lester Vicaire refuse le titre de maître initiatique qui, en toute logique, lui reviendrait. La connaissance du territoire occupe, ici encore, une place importante dans la quête initiatique. Le lien très fort qui unit Billy Vicaire à la rivière Restigouche explique également le rôle de père initiatique qui lui est dévolu. Son métier de guide de pêche contribue à nourrir cette relation privilégiée avec la nature : « [S]a réputation le précédait. Il y avait des décennies que des célébrités du monde entier venaient pêcher dans la rivière et se disputaient ses conseils. » (SR, p. 35) Le lien qu'il entretient avec la rivière montre bien qu'il maîtrise le lieu initiatique. Les étrangers qui viennent pêcher dans la Restigouche entrent chez lui.

Toute sa vie, l'homme avait vécu en communion avec la nature et il tentait de transmettre son mode de vie et ses connaissances à ceux qui venaient après lui. Les rivières Restigouche et Matapédia, les lacs et

les forêts environnantes constituaient son habitation. L'abondance du gibier des alentours lui fournissait sa nourriture. Les multiples plantes du territoire lui tenaient lieu de médecin. (SR, p. 37)

Billy est bien plus qu'un simple guide, il fait aussi partie de l'environnement. Il vit en harmonie parfaite avec l'environnement qu'il parcourt : « [la] majestueuse rivière et Billy Vicaire viv[ent] en osmose, n'ayant plus aucun secret l'un pour l'autre. » (SR, p. 35) C'est le seul personnage du roman à connaître « parfaitement les tréfonds de la rivière » (SR, p. 35) qui peut parfois s'avérer dangereuse. Il est important de noter que Billy ne domine en aucune façon la Restigouche, ils vivent plutôt ensemble comme un vieux couple. À ce titre, la rivière est parfois personnifiée par la narration qui lui prête certains traits humains. L'auteure affirme qu'il est « [i]mpossible pour la rivière de [...] cacher ses humeurs [à Billy]. Impétueuse ou indolente, rebelle ou tranquille, [il] la connaissait par cœur. » D'ailleurs, le vieil homme ne se repose jamais sur ses lauriers : il sait qu'il doit demeurer sur ses gardes puisque la rivière ne dort jamais, cela transparaît lorsqu'il s'approche, accompagné d'Anne, de la fosse du Coude du Diable dont les remous et les courants sont particulièrement dangereux, même pour les pêcheurs d'expérience (SR, p. 152). Bien que ses connaissances et son expérience le placent au-dessus des autres personnages du roman, Billy sait que la nature peut reprendre le dessus à tout moment s'il lui manque de respect. Cela est d'autant plus présent à son esprit que sa fille, Rebecca, s'est elle-même noyée dans la fosse du Coude du Diable après un chagrin d'amour.

### *Mort initiatique : du symbole au réel*

Le roman s'ouvre une prolepse. Il s'agit d'un épisode plutôt violent : une attaque ciblée contre le protagoniste. L'attaque, racontée avec maints détails, semble durer très longtemps, mais il s'avère qu'elle a lieu pendant une partie de football et que personne, en dehors de Simon et de son assaillant, ne remarque quoi que ce soit, le passage, d'une page, n'est pas

explicité. Le roman continue plutôt en présentant Simon et sa famille de même que la réserve où ils vivent. Ce n'est qu'un peu plus tard que la bagarre narrée un peu plus tôt reprend sa place chronologique dans la narration. Lors d'un match de football que dispute Simon avec l'équipe de son école, un garçon de l'autre équipe, Gordon Brown, s'en prend à lui, car il a vu Simon parler avec son amoureuse, Isabelle Bouchard, avant le début de la partie. Au moment où il s'apprête à marquer un but, « Simon [se] retrouv[e] plaqué au sol, prisonnier du poids de son assaillant. La lèvre inférieure fendue, le goût amer du sang dans sa bouche, la poitrine comprimée, cherchant désespérément de l'oxygène. » (SR, p. 17) Même si le personnage n'est pas enseveli ou coupé de la vie terrestre, il vit tout de même une forme de mort par étouffement. Le sang et l'absence d'oxygène (ou le désir de retrouver celui-ci) rappellent, en quelque sorte, un retour à l'état embryonnaire. Le sang et la douleur connotent la souffrance de l'accouchement. L'étouffement, quant à lui, évoque un nouveau-né cherchant son air. Ici, le protagoniste n'a pas les capacités de résister : il n'arrive même pas à crier. Simon est soumis aux forces externes que son assaillant exerce sur lui. Toute cette violence prend place dans un temps très court. Effectivement, outre la première page du roman dans laquelle cette scène est décrite avec précision, la narration ne fait que mentionner la bagarre pendant le match de football et ne la décrit pas. La brutalité de la scène est surprenante, d'autant plus qu'elle passe presque inaperçue aux yeux des autres personnages qui assistent à la partie. Simon, n'arrive plus à respirer et on dirait presque qu'il va mourir tant l'attaque est violente. Comme c'était le cas dans les romans du chapitre précédent, l'auteure utilise un imaginaire animal pour décrire cet épisode. En effet, l'assaillant de Simon, alors qu'il s'apprête à le percuter, est décrit comme ayant « [l]e torse bombé comme un félin à l'assaut. » (SR, p. 25) Ici, Simon est, en quelque sorte, jeté en pâture aux fauves, presque sans moyens de défense. Il semble démuné face à l'ennemi qui l'attaque de toutes parts, tant physiquement que mentalement.

Plus que les coups, c'est ce mot injurieux [sauvage] qui fit encore plus mal à Simon. Un coup de poignard en plein milieu de son orgueil! Puis le coude de l'Anglais lui perça les côtes. Deux fois, trois fois. Pour que les mots tranchants traversent sa cage thoracique, atteignent l'organe vital, tuent sur-le-champ son désir croissant pour cette fille [Isabelle Bouchard]. (SR, p. 17)

L'image du « coup de poignard », de même que celle de « l'organe vital », symbolise une véritable mise à mort. Le blanc veut tuer l'Amérindien. L'attaque a pour but de convaincre Simon d'abandonner l'idée de fréquenter Isabelle Bouchard. La jeune blanche lui est inaccessible. S'il veut l'aimer, il devra subir une grande douleur. Il lui faudra abandonner des êtres chers en commençant par sa copine et meilleure amie, Meaghan. La répétition de cet épisode douloureux – au début du roman et quelques pages plus tard – en accentue l'importance. La violence et la mort initiatique sont centrales dans ce roman, et ce malgré une préparation minimale. Il est bon de rappeler que Simon désire s'initier au monde des adultes davantage qu'à la culture micmaque, même si son grand-père et ses parents préfèrent la seconde option. L'adolescent sera finalement, un peu malgré lui, préparé à devenir un Amérindien à part entière. Même si cela ne lui plaît pas, c'est dans son intérêt puisqu'il n'est pas prêt à accepter la vérité que les adultes de sa famille lui dissimulent. L'intérêt évident de Simon pour Isabelle Bouchard montre bien qu'il ne se laissera pas arrêter par les révélations que pourraient lui faire son père et son grand-père. Simon n'est pas jugé digne de connaître le passé qui lie les Vicaire aux Bouchard car il n'est pas, pour l'instant, capable d'en tirer les apprentissages pertinents. Pourtant, il semble ici que le potentiel du novice, mais surtout le désir qu'il a de s'initier, puisse lui permettre de passer outre l'étape de la préparation.

Cette première mort symbolique est presque aussitôt (dans l'ordre chronologique du roman) suivie par une seconde. En quittant le terrain à l'issue de la partie de football, Simon est renversé par la voiture d'Isabelle Bouchard.

Le pare-choc de la voiture d'Isabelle heurta le vélo de Simon. Le corps chiffonné du jeune homme roula sur le capot, sa tête frappa violemment l'asphalte. Isabelle entendit en rafale un son aigu d'égratignures de métal, le bruit plus sourd du casque martelant le pavé à coups répétitifs. [...] Simon gisait. Inerte. Dix

secondes, peut-être quinze s'écoulèrent... Rien de plus que le temps que ça prend pour trancher le fil d'une vie. Mais le fil reliant Simon à la vie se cabra net. Quelques instants seulement à vaciller dans l'inconscience avant qu'il ne reprenne connaissance. (SR, p. 30)

L'adolescent, déjà éprouvé par sa confrontation avec Gordon Brown, est de nouveau blessé et sombrera brièvement dans l'inconscience, cette fois. Encore une fois, la narration laisse planer l'idée d'une véritable mise à mort en suggérant que le bref temps de sa perte de conscience est suffisant pour lui faire quitter la vie. Simon entre ici dans le domaine de la mort. Il quitte donc brièvement le monde des vivants. Cette mort symbolique me semble être complémentaire de la précédente, celle de la bagarre sur le terrain de football. En effet, bien que l'accident de vélo de Simon soit moins détaillé que sa confrontation avec Gordon Brown, il permet d'intégrer des éléments différents comme l'évanouissement. La perte de conscience suit la douleur et l'étouffement comme si elle en était la conséquence. Pourtant Simon ne change pas tellement à la suite de ces deux morts. Certes, il sera plus averti et à l'affût du danger que représente Isabelle Bouchard pour lui, mais cela ne l'empêchera pas de continuer de la désirer. De plus, il est davantage curieux à propos de la mystérieuse rivalité qui a cours entre sa famille et celle d'Isabelle. Simon n'apprend pas réellement de cette mort initiatique. Ces épisodes ne sont pas suffisants pour le transformer.

L'ultime mort initiatique de Simon sera vécue par procuration. Alors qu'il se trouve à la rivière, en compagnie d'Isabelle Bouchard, le soir de leur graduation, Meaghan est attirée dans les bois par quelqu'un qui se fait passer pour Simon. Son corps, pendu dans le camp de chasse de Billy, sera découvert le lendemain matin par les policiers. Simon apprendra la nouvelle un peu plus tard et il en sera gravement affecté, il gardera même le silence pendant des jours entiers : « Simon demeura muet jusqu'au jour des funérailles de Meaghan. Ni ses parents, ni Billy ne réussirent à le faire sortir de son mutisme. » (SR, p. 90) Le silence, lorsqu'il

est imposé, est considéré par Mircea Eliade comme une forme de torture initiatique<sup>185</sup>. Ici, le novice s'astreint lui-même à un mutisme complet puisque son père et ses maîtres initiatiques refusent de le guider dans l'initiation qu'il a choisie. En sa qualité de novice au grand potentiel, il semble que Simon puisse parfois être son propre père initiatique.

La perte d'un être cher force Simon à se dissocier complètement de la vie qu'il connaît.

La douleur qu'il éprouve est trop forte :

Simon était dévasté. D'énormes sanglots lui secouaient la poitrine, rendant difficile le passage de ses mots. Encore une fois, il sentait monter en lui une colère sourde, doublée d'un immense chagrin.  
– Je me sens responsable, si immensément responsable... (SR, p. 91)

La mort symbolique de Simon est doublée d'une mort réelle, celle de Meaghan. Contrairement à la mort de Fernande, la mère de Marie-Lune dans *Les grands sapins ne meurent pas*, celle de Meaghan n'est pas dissimulée ou adoucie pour Simon. Le corps sans vie de Meaghan est décrit de façon explicite et il ne fait nul doute que le décès de la jeune fille a été violent : « Au bout de la corde, le corps de la fille balançait. Sa robe bleue largement déchirée à l'encolure. Ses genoux éraflés, ses poignets et ses chevilles encerclés de contusions. Sa tête penchée vers l'avant, molle comme celle d'une poupée de chiffon. » De plus, l'imagerie animale est de nouveau utilisée quand, un peu plus tôt, la narration évoque les « loups » (SR, p. 87) qui ont donné rendez-vous à Meaghan. L'hypothèse du suicide semble si évidente dans le cas de Meaghan que sa mort ne donnera pas lieu à une enquête et Simon a l'impression d'avoir contribué à son désespoir. Meaghan ne serait sans doute pas morte s'il ne s'était pas intéressé à Isabelle Bouchard et avait simplement suivi la voie que lui désignaient son grand-père et ses parents. Simon n'arrive pas se pardonner le décès de Meaghan, il reste prisonnier de sa peine : « il suffoquait. La peine l'étouffait. Il ne survivrait pas s'il ne trouvait pas d'oxygène. Il savait

---

<sup>185</sup> Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 30.

qu'il n'avait d'autre choix que de prendre l'air. Le grand air... cette fois. » (SR, p. 92)

L'adolescent ne peut pas demeurer sur les lieux de la mort de son amie. Il décide de partir. Il abandonne tout ce qu'il a toujours connu, et une grande partie de lui-même, qui est morte avec sa copine. Le Simon du début du roman, courageux et frondeur, n'est plus. Il est prêt à renaître parce que sans Meaghan il ne sait plus qui il est, il a failli à son devoir de la protéger. La mort de Meaghan marque une rupture dans le récit. La seconde partie se termine lorsque Simon part pour Québec. Il ne reviendra que très rarement dans la réserve dans les années qui suivront.

#### *La renaissance : un accès restreint*

La préparation, qui pourrait amorcer une initiation au monde adulte, est refusée à Simon. Cependant, il semble qu'il puisse tout de même vivre plusieurs morts symboliques qui l'amènent ultimement à abandonner son état initial ainsi que tous ses repères. La mort initiatique révèle un Simon complètement démuné qui ne demande qu'à renaître et à retrouver sa place au sein de sa communauté, qu'il a l'impression d'avoir trahie. Alors que tous les éléments sont en place pour la renaissance, ce n'est que bien plus tard dans le roman que le lecteur retrouvera Simon. En effet, la première partie se termine à la fin du secondaire et la seconde le retrouve, après une ellipse de quelques années, adulte (en âge) et étudiant en droit à l'université. La seconde partie du roman laisse plutôt place à une narratrice nommée Anne, jusque-là inconnue, amatrice de pêche qui vient pratiquer son sport dans la Restigouche. C'est en faisant la connaissance de Billy qu'Anne découvre finalement la vérité que Simon convoitait tant : Billy et sa fille, Rebecca, ont vécu des histoires d'amour tragiques impliquant la famille Bouchard. En cachant la vérité à Simon, Billy espérait le protéger et lui éviter le sort tragique de Rebecca, qui se serait suicidée après avoir été abandonnée par Henri Bouchard pour une autre femme. L'arrivée d'Anne et la décision du père de Meaghan d'embaucher un

détective pour enquêter sur la mort de sa fille permettront de faire la lumière sur les morts du passé comme du présent.

À la fin du roman, la narration sous-entend que Simon et Isabelle pourront être ensemble, s'ils ne le sont pas déjà. Le dernier chapitre s'ouvre sur le procès de Gordon Brown, accusé du meurtre de Meaghan, auquel assiste Simon. L'évènement est couvert par la stagiaire en journalisme au *Toronto Star*, Isabelle Bouchard (SR, p. 198). Le fait que Simon puisse accéder à la femme qu'il aime pourrait être perçu comme une renaissance, cependant, les deux personnages ont déjà passé la nuit ensemble le soir du décès de Meaghan. Depuis, Isabelle a cherché à contacter Simon plusieurs fois, même après qu'il soit parti à Québec. Le personnage de Simon n'arrive pas à avancer alors qu'il n'y a pas d'obstacle « réel » entre lui et Isabelle : il ne veut plus lui parler, car il se sent coupable de ne pas avoir été présent quand Meaghan avait besoin de lui. Simon semble changer d'idée et refuser de compléter l'initiation qu'il a tant désirée, car Isabelle Bouchard aura finalement été la cause de tous ses ennuis. Il ne veut pas en savoir plus sur ce qui lie sa famille à celle des Bouchard. Le protagoniste est donc prisonnier, en quelque sorte, de la mort initiatique. Il n'arrive pas à terminer par lui-même cette étape de la quête initiatique. À la fin du roman, le personnage semble se donner enfin la permission d'avancer, retrouvant le positivisme et les convictions qui l'animaient dans la première partie du texte.

La vérité sur sa famille, comme sur la mort de Meaghan, libère Simon et le transforme. Il me faut toutefois apporter quelques nuances à cette affirmation puisque la transformation semble, à certains égards, ramener le personnage à son état initial. Il y a bel et bien une transformation puisque lorsque la narratrice de la seconde partie retrouve Simon dans la réserve après l'avoir rencontré à Québec, elle le trouve différent :

Simon Vicaire était beau à voir. On aurait dit un autre homme que celui que j'avais rencontré à Québec, il n'y avait pourtant pas si longtemps. Le front haut, le regard dégagé, la physionomie presque réjouie, on aurait dit qu'il avait décidé d'abandonner le passé pour se tourner résolument vers l'avenir. (SR, p 193)

Le protagoniste semble ici plus libre et volontaire, comme il l'était adolescent (bien entendu la narratrice ne le sait pas, car elle ne le connaissait pas à l'époque). Cependant, ce côté cyclique n'échappe pas au lecteur. Pourtant, il semble que le retour à l'état initial ne soit pas complètement incompatible avec une renaissance du personnage. Selon Gollnhofer et Sillans,

[I]es rites d'initiation sont pratiquement identiques à eux [aux rites funèbres]. Il faut, en effet, envoyer l'esprit du défunt à la source, au « pays natal », à cet au-delà dont il est issu, afin qu'il ne s'égaré [pas]. Autrement dit, il faut lui faire retrouver son existence initiale, immatérielle, en attendant sa prochaine désincarnation. Ce sont donc ses deuxièmes funérailles par rapport à l'initiation au cours de laquelle, dans un contexte sacrificiel, l'initié a déjà rituellement subi sa propre mort<sup>186</sup>.

Ainsi, le retour de Simon dans la réserve, une fois qu'il a appris la vérité sur sa famille et celle d'Isabelle, est hautement bénéfique au personnage. Le Simon écrasé par la culpabilité redevient fonceur et fier, comme en témoigne l'intervention en langue micmaque qu'il se permet de faire à la fin du procès de Gordon Brown, formellement accusé du meurtre de Meaghan (SR, p. 199). La paix est de retour dans la réserve, tout peut donc redevenir comme avant.

C'est Anne, la narratrice de la seconde partie, qui fera vraiment revenir Simon dans la réserve. Après le décès de Meaghan, il n'a effectué que de rares et brèves visites dans sa famille. La réserve rappelle constamment à Simon la perte de Meaghan et le fait qu'il a échoué à la protéger. En s'éloignant de la réserve, il évite les sentiments douloureux que lui évoque l'endroit. Il semble que l'intervention d'une tierce personne soit nécessaire pour permettre à Simon de surmonter l'épreuve de la mort de Meaghan et de commencer à changer. En effet, c'est Anne qui servira d'intermédiaire entre Billy, après son décès, et Simon. Elle lui racontera l'histoire de Billy et Belinda et le chagrin d'amour de Rebecca, délaissée par Henri Bouchard,

---

<sup>186</sup> Otto Gollnhofer et Roger Sillans, « Aperçu des pratiques sacrificielles chez les Mitsogho. Mythes et rites initiatiques », *Systèmes de pensée en Afrique noire*, n° 4, 1979, p. 172.

le fils de Belinda. Anne prête, en quelque sorte, sa voix à Billy qui poursuit sa mission de père initiatique. L'ellipse de quelques années qui séparent les deux parties du roman sépare également Billy et son petit-fils. L'arrivée d'Anne permet de créer un pont entre les deux et de rétablir le contact. Billy peut donc enfin dévoiler à Simon l'histoire de la famille Vicairé puisque c'est pendant l'étape de la mort initiatique que le novice accède aux savoirs sacrés<sup>187</sup>. Cela pourrait expliquer pourquoi Simon n'arrive pas à compléter sa quête. Certains savoirs doivent lui être transmis pour qu'il puisse renaître. Il est également possible que la renaissance ne puisse se produire que dans le lieu initiatique. En quittant la réserve, Simon laisse son initiation en plan. Elle ne peut reprendre qu'à son retour. Il semble donc que la majeure partie de la transformation du personnage est occultée par la structure du récit, mais aussi par la longue absence du protagoniste dans la seconde partie. Ironiquement, la transformation de Simon le mène à devenir celui que ses parents, et surtout son grand-père, voulaient le voir devenir. Il pense à changer de domaine d'étude pour se diriger en sciences politiques et aider sa communauté (SR, p. 195). Simon devient un bon citoyen micmac plus qu'un adulte. Pour réussir à achever la quête initiatique, il lui faut revenir à celle initialement proposée par les adultes et la diégèse.

### *L'initiation maintenant*

À la différence des romans abordés dans les chapitres précédents, les étapes qui structurent la quête initiatique sont plus difficiles à distinguer dans *Cœur de Lionne* et dans *Le silence de la Restigouche*. La préparation me semble être l'étape qui subit le plus de transformations dans ces deux romans, tant par rapport à ceux des chapitres précédents qu'au

---

<sup>187</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 27-28.

schéma que propose Vierende. En effet, cette étape n'est pas toujours clairement mise en scène et les éléments qui y participent sont parfois flous. La préparation est caractérisée par un manque d'encadrement flagrant dans *Cœur de Lionne* et elle est carrément refusée au novice dans le roman suivant alors qu'elle était essentielle au schéma de Simone Vierende<sup>188</sup>. Il faut cependant noter le potentiel grandissant des novices. Alors que les personnages abordés au cours des chapitres précédents étaient clairement identifiés comme incapables de survivre à leur environnement ou tout simplement comme des enfants, Evina et Simon sont d'emblée définis comme des adolescents. Ils ont tous les deux de grandes capacités de survie, étant tous les deux décrits comme responsables et sérieux. Les deux adolescents ont donc le potentiel d'apprendre par eux-mêmes ce que les rituels de préparations auraient pu leur enseigner.

Il faut également souligner que l'importance accordée au lieu initiatique dans ces deux romans est complètement différente. *Cœur de Lionne* est le seul roman du corpus à se dérouler en milieu urbain. La nature n'y a donc pas sa place et le rapport au territoire s'en trouve complètement modifié. Bayegnak ne cherche pas à recréer la nature dans la ville. Le territoire est plutôt laissé de côté et la narration s'attarde plutôt à l'espace intime et à l'espace familial, ce qui est particulièrement cohérent avec les chapitres précédents puisque le roman met en scène l'initiation féminine. À l'opposé, *Le silence de la Restigouche* accorde une grande importance à la nature et plus particulièrement à la rivière Restigouche. Il faut noter que Simon s'initie dans un espace clos comme c'était le cas des personnages de Rose (*La quête d'Alexandre*) et Marie-Lune (*Les grands sapins ne meurent pas*). La mort initiatique d'Evina dans *Cœur de Lionne* se produit également dans une maison et non à l'extérieur comme c'est le cas des morts initiatiques présentées dans *La vengeance de l'original* et de celles d'Alexandre

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 15.

dans *La quête d'Alexandre*. En ce sens, la quête initiatique de Simon s'inscrit dans une tendance qui était jusque-là réservée aux initiations féminines. Il est possible d'avancer que l'initiation masculine, telle que mise en scène par Hélène Brodeur, Doric Germain, Camilien Roy devienne difficile à représenter dans le roman réaliste contemporain. Il est aujourd'hui plus facile d'explorer en profondeur le même espace ou d'explorer des espaces cachés à la majorité de la population, comme le lac de Marie-Lune, que de découvrir un nouveau territoire. L'initiation féminine, telle que décrite dans les romans des chapitres précédents, se voudrait donc, en partie, plus représentative de la quête initiatique que pourrait vivre l'adolescent ou l'adolescente d'aujourd'hui. Le roman innove également en proposant deux quêtes initiatiques au novice qui n'en choisira qu'une seule. L'initiation à laquelle aspire Simon n'est pas liée au territoire. Ainsi, il est possible de postuler que la nature deviendrait de moins en moins essentielle à la construction de la quête initiatique dans le roman franco-canadien. L'imaginaire riverain est abondamment exploité dans *Le silence de la Restigouche*, mais il est beaucoup moins essentiel au déroulement de l'initiation que dans les romans précédents.

En ce qui concerne les deux autres étapes de la quête initiatique, la mort initiatique demeure le pivot de la quête puisque le potentiel des deux novices leur permet d'y survivre avec une préparation encore plus minimale que celle de Marie-Lune (*Les grands sapins ne meurent pas*) et de Daniel (*La première pluie*). La renaissance me semble également subir des changements importants par rapport au cadre qu'énonce Vierre. Ainsi, dans *Cœur de Lionne*, la capacité de la protagoniste à s'occuper de son enfant et de son entreprise, et donc à gérer efficacement son existence, surpasse le fait de donner la vie. L'initiation d'Evina, à la différence de celle des autres protagonistes féminines, ne passerait que partiellement par la maternité puisque l'accouchement est passé sous silence par la narration. *Le silence de Restigouche* modifie davantage la structure de la quête initiatique grâce à un grand blanc après

la mort initiatique. La renaissance semble laissée de côté alors que la mort initiatique, et, dans une certaine mesure, la préparation, ou ses tentatives, étaient explicitées. Le lecteur devra attendre 80 pages avant de retrouver Simon, le protagoniste, qui revient dans les 19 dernières pages du récit, qui en compte 199 au total. C'est la première fois, qu'une quête initiatique est interrompue de la sorte dans le corpus. Quelques éléments dans les dernières pages du roman permettent tout de même de constater un changement chez le protagoniste. Cependant, ce changement relève de l'initiation proposée par la famille de Simon, qui lui permet de devenir un bon citoyen micmac, et non de celle que l'adolescent veut traverser. La renaissance n'est pas une action, Simon ne sort pas de terre ou de l'eau, même le moment où il retourne à la réserve n'est pas raconté. Aucun événement ne peut symboliser cette nouvelle naissance et, en ce sens, elle est partiellement occultée. Ainsi, il semble que dans le roman de Mallet-Parent le lecteur soit responsable de sa propre renaissance. Le récit fournit au jeune lecteur la majorité des éléments nécessaires à l'initiation, mais, contrairement aux autres romans, celui-ci doit les assembler pour vivre l'expérience au même titre que le personnage, si ce n'est de façon plus complète que ce dernier.

## Conclusion

Mon postulat de départ était que, compte tenu du recul des rites dans la société contemporaine, la culture, et plus particulièrement la littérature, devenait l'un des derniers véhicules de l'initiation. Il faut cependant distinguer l'initiation, souvent rituelle, des rites eux-mêmes, qui ne sont pas toujours initiatiques. Ainsi, il subsiste un certain nombre de rites aussi banals qu'une poignée de main dans le Canada actuel. Selon Denis Jeffrey,

[l]'existence collective repose[rait] sur un enchevêtrement de rituels dont la fonction est de réguler les relations et les rapports à soi, aux autres, au monde, à la mort, à la souffrance, au pouvoir. Avec son style propre, chaque individu ajuste ses conduites à partir de modèles de ritualisation qui se transmettent tant bien que mal de génération en génération. Nous habitons les rituels comme ils nous habitent. Ils sont la part sensible de notre identité. Ils matérialisent les sentiments et tissent nos liens sociaux. On a toujours reconnu qu'ils revêtent une signification symbolique reconnue du collectif. En fait, ils constituent la trame de sens sur laquelle se jouent les actions sociales<sup>189</sup>.

Malgré l'omniprésence des rites constatée par Jeffrey dans les interactions sociales dites ordinaires, c'est l'extraordinaire qui continue de fasciner. En effet, cela explique pourquoi de nombreux chercheurs en sciences humaines ont choisi d'étudier les rituels dans des sociétés et dans des contextes précis, dont celui de la quête initiatique<sup>190</sup>. Pourquoi donc, en vertu de cela, chercher à étudier un rite en recul dans les sociétés occidentales? Tout d'abord, l'initiation est un processus fascinant, en partie à cause du secret qui l'entoure dans les sociétés traditionnelles. De plus, comme l'initiation réussie devrait nécessairement mener à un changement du statut ontologique de l'individu<sup>191</sup>, elle ne semble pas, au premier abord, être en adéquation avec la réalité canadienne contemporaine dans laquelle les classes sociales, tout comme les groupes d'âge, sont des concepts de plus en plus flous. L'absence de limites et de

---

<sup>189</sup> Denis Jeffrey, « Ritualisation et régulation des émotions », *Sociétés*, vol. 4, n° 114, 2011, p. 23.

<sup>190</sup> Denis Jeffrey explique que « [d]ans les études classiques sur les rituels, les spécialistes avaient l'habitude de porter leur attention uniquement sur les activités individuelles et collectives qui contiennent une charge émotive très forte : religiosité, identité, pouvoir, mort, passage, marqueurs identitaires, souffrance, guérison, vieillissement, départ, première fois, etc. Ils croyaient voir dans ces domaines une véritable ritualité qu'ils n'observaient pas dans des activités moins chargées d'émotion. Ils n'avaient certes pas tort puisque les activités à charge émotive forte ont un niveau de ritualisation plus élevé que d'autres activités. » *Ibid.*, p. 27.

<sup>191</sup> Simon Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 8.

frontières demeure pour l'humain une source de confusion. Aussi, il est normal de chercher à retrouver de telles limites ou du moins à les faire subsister dans l'imaginaire populaire par l'entremise de la culture.

L'analyse comparative des six romans pour adolescents franco-canadiens sélectionnés aura permis de voir la présence de contenu initiatique anticipée lors de la sélection du corpus. Il ne fait nul doute que la quête initiatique peut être mise en scène avec succès dans le roman réaliste pour adolescents. Cela dit, le roman initiatique de type réaliste n'occupe qu'une faible part du marché éditorial représenté par la littérature pour la jeunesse. La popularité, ou l'impopularité, de ce type de roman est assez représentative de l'importance accordée à l'initiation et aux rites de passage dans la société actuelle. Si l'initiation est encore représentée dans le roman pour adolescent, la forme des étapes de la quête, elle, a évolué. L'analyse de romans franco-canadiens pour adolescents publiés entre 1975 et 2015 permet de montrer certaines transformations du schéma initiatique tel que conçu par Simone Vierre.

#### *1970-1985 : les forêts du Nord*

Les romans étudiés dans le premier chapitre, *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre*, proposent tous deux des quêtes initiatiques qui suivent en tous points les étapes de la préparation, de la mort initiatique et de la renaissance, de même que la plupart des rituels propres à ces étapes. Bien qu'elle ne soit pas la plus récente de ces deux œuvres, *La quête d'Alexandre* s'impose comme une « œuvre modèle » puisqu'elle reprend tous les éléments d'une quête initiatique réussie. Le jeune lecteur est constamment encadré : il ne fait nul doute que le chemin suivi par Alexandre est celui qu'il convient d'emprunter. Le jeune homme est un novice modèle et jamais le lecteur ne met en doute le jugement ou les capacités d'Alexandre. Cependant, cette relative « perfection » du héros peut s'avérer moins attirante

pour le lectorat adolescent d'aujourd'hui que pour celui de 1981 puisque la littérature pour la jeunesse se veut désormais moins moralisatrice. Les œuvres les moins récentes du corpus mettent en scène une initiation très simpliste où le bon chemin à suivre est présenté de façon évidente au lecteur. Le refus d'effectuer l'une des étapes de la quête se solde inévitablement par l'échec de la quête initiatique, cela est bien illustré dans *La vengeance de l'original*. Les deux romans montrent clairement que l'initiation n'est pas un choix, mais bien un passage obligé. Le jeune lecteur doit apprendre quelque chose par la lecture de ces deux œuvres. *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre* s'inscrivent dans une visée complètement didactique. Le lecteur doit s'initier par le truchement d'exemples clairs et dépourvus d'ambiguïté, presque manichéens : il ne peut y avoir de confusion possible dans l'esprit du lectorat adolescent.

Les romans de Germain et de Brodeur placent le territoire au centre du récit. La nature est donc nécessairement d'une importance primordiale dans le déroulement des quêtes initiatiques mises en scène dans ces romans puisque, comme l'affirme Pierre Ouellet, « [e]xister [c']est prendre possession d'un territoire, avoir une localisation, occuper un point de l'espace ou une part de l'étendue<sup>192</sup>. » Le territoire ou plutôt la connaissance de celui-ci constitue, avec la sexualité, l'une des frontières qui départagent le novice de l'initié, l'enfant de l'adulte. Cela dit, le territoire mis en scène dans les romans de la première période est toujours la forêt. Cela fait indubitablement écho à l'espace du Nord de l'Ontario, dans lequel se déroulent les deux romans. On peut y voir une forme d'apologie du territoire, une façon de faire découvrir au jeune lecteur ontarien ou canadien un aspect dangereux et imprévisible d'un territoire qu'il croit connaître. L'occupation du territoire et la compréhension de l'espace

---

<sup>192</sup> Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur : essai sur le non-sens commun*, Montréal, VLB éditeur, 2005 [2003], p. 41.

occupé apparaissent comme primordiales dans cette division du corpus. De plus, le caractère nécessaire de l'initiation, tout comme du territoire, au sein de la quête initiatique, semble en fait faire la promotion du Nord de l'Ontario en poussant les adolescents à s'y intéresser et à expérimenter la vie de cette région par l'entremise de la littérature.

Cependant, il est intéressant de constater que, pour un lecteur qui n'est pas Ontarien ou même Canadien, la forêt aura aussi une fonction initiatique : il ne s'agit pas de s'initier à son propre territoire ou à son propre pays, mais plutôt de traverser une forêt initiatique typique au sens où l'entend Vladimir Propp, car « [l]e rite d'initiation a [...] toujours lieu dans une forêt<sup>193</sup>. » En effet, « [l]e héros [...] parvient nécessairement dans une forêt, et c'est là que commencent ses aventures. La forêt n'est jamais décrite en détail. Elle est profonde, sombre mystérieuse, quelque peu conventionnelle, pas tout à fait réelle<sup>194</sup>. » La forêt générique que décrit Propp dans ce passage n'est pas identifiable, à la différence de la nature mise en scène dans les romans de Germain et Brodeur. Il faut aussi noter que les personnages novices mis en scène par ces auteurs sont tous des étrangers. Comme ils n'y sont pas nés, l'environnement du Nord de l'Ontario leur est donc totalement inconnu. L'espace mis en scène influence donc fortement ces personnages qui se découvrent et changent avec le territoire. Ouellet explique en effet que

[l]a topographie imaginaire d'une œuvre [...] ne concerne [...] pas seulement la localisation au sens propre, le chronotope en tant que simple décor ou scénographie de l'univers. Elle est aussi le corrélat spatial des processus d'identification et de différenciation qui permettent au sujet individuel ou collectif de *se situer* à la fois comme *même* et *autre* par rapport à la plus ou moins grande homogénéité ou hétérogénéité de l'espace où il se déploie<sup>195</sup>.

Les protagonistes entrent littéralement dans un monde différent et inconnu qui est proprement initiatique.

---

<sup>193</sup> Vladimir Propp, *op. cit.*, p. 69.

<sup>194</sup> *Ibid.*

<sup>195</sup> Pierre Ouellet, *op. cit.*, p. 41.

L'exploration du territoire devient difficile à mettre en scène dans un récit actuel et réaliste puisque la grande majorité du globe a déjà été explorée. Bien que les œuvres littéraires actuelles se tournent vers l'exploration du Grand Nord<sup>196</sup>, cela ne semble pas particulièrement s'appliquer à la littérature jeunesse franco-canadienne. Même si les lieux initiatiques sont souvent caractérisés par une certaine sauvagerie dans cette littérature, ils se distinguent aussi par une forme de vide qu'il faut combler alors que, comme l'indique Daniel Chartier, « [a]u cours des dernières décennies, le Nord a fait l'objet de travaux scientifiques de la part des ethnologues, des environmentalistes, des géographes et des linguistes<sup>197</sup>. » Il faut apprendre à connaître et à apprivoiser son côté incontrôlable pour vivre dans la nature. C'est donc presque une visée colonisatrice que présentent en ce sens les romans pour adolescents des années 1980, puisque l'objectif est de vivre sur le territoire, mais surtout avec lui.

#### *1986-2000 : tout est dans la nature*

Les romans ayant servi à l'analyse de la période allant de 1986 à 2000 montrent une influence notable du courant socioréaliste très populaire dans le roman jeunesse francophone à partir des années 1980. Dominique Demers et Camilien Roy font appel à une narration intradiégétique et à une focalisation interne. Les deux romans sont narrés par des protagonistes adolescents. L'adolescence ou la jeunesse des personnages est plus importante qu'elle ne l'était lors de la parution des romans du chapitre précédent. Cela est accentué par la

---

<sup>196</sup> Pour Daniel Chartier, il « existe aussi [...] un Nord idéal, forgé par les quêtes impossibles pour l'atteindre ou le définir, et qui rejoignent une conception absolue chez l'homme ». *Ibid.*, p. 69. À ce sujet voir également Daniel Chartier, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Daniel Chartier, Joë Bouchard et Amélie Nadeau (dir.), Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, 2004, p. 9-26.

<sup>197</sup> Daniel Chartier, « L'imaginaire boréal et la "nordicité littéraire" ». Au Nord, vers le Nord et le Nord en soi dans la littérature québécoise », A. K. Elisabeth Lauridsen et Lisbeth Verstraete-Hansen (dir.) *Canada : Social and Cultural Environments/Environnements sociaux et culturels*, Aarhus, The Nordic Association for Canadian Studies, 2007, p. 67.

transformation de la représentation des personnages adultes qui sont des personnages secondaires, surtout des figures parentales. On ne retrouve pas de pères ni de mères initiatiques dans *Les grands sapins ne meurent pas* et *La première pluie*. Le mode de transmission jusqu'alors vertical des savoirs initiatiques disparaît : il est désormais impossible pour l'adolescent et les adultes de construire une relation de maître à élève. Les premiers n'arrivent pas à jouer le rôle de guide et les seconds se considèrent déjà adultes ou se perçoivent comme supérieurs aux adultes. Les étapes de la quête initiatique commencent également à changer. Elles sont plus difficiles à cerner dans *Les grands sapins ne meurent pas*. C'est probablement l'étape de la préparation qui subit le plus de modifications et cela me semble découler directement de la faible présence, voire de l'absence, de figures de pères et de maîtres initiatiques. Alors que toutes les études ethnographiques insistent sur la présence essentielle du père ou de la mère initiatique, il semble au contraire que, dans le corpus, le potentiel latent du novice s'accroisse en l'absence de ces personnages. L'adolescent ou l'adolescente devient directement responsable d'une partie de son initiation et, en tant que tel, le protagoniste a moins besoin d'encadrement que ceux de *La vengeance de l'original* et de *La quête d'Alexandre*, qui se trouvent démunis ou font les mauvais choix dès qu'ils sont laissés à eux-mêmes.

Comme le roman de Camilien Roy se veut explicitement un roman initiatique, il respecte plus les étapes traditionnelles de la quête initiatique que *Les grands sapins ne meurent pas*. Ce roman permet donc de cerner les motifs qui justifient les transformations apportées à la quête initiatiques. Le décès de la mère de Marie-Lune, par exemple, qui se produit à la fin du tome précédent, laisse l'adolescente complètement démunie. Il n'y a donc personne qui soit apte à prendre la place de Fernande, personne, qui peut jouer pour Marie-Lune le rôle d'une mère initiatique. Cet abandon de la novice pourrait s'expliquer par le fait qu'elle soit, comme je l'ai déjà suggéré, porteuse d'un grand potentiel. Cependant, une autre explication plausible

pourrait être la distance qui se crée entre l'adolescent (le novice) et les adultes (les initiés). Un fossé se creuse effectivement entre les adultes et les adolescents qui ne communiquent que très peu avec leurs aînés. Aussi, les protagonistes adolescents, Marie-Lune et Daniel, ne semblent pas avoir tellement envie d'entrer dans le monde de l'autre. De plus, la quête initiatique est parfois entravée par des personnages adultes qui refusent de laisser l'enfant devenir adulte.

Bien que la nature tienne une place d'importance dans ces deux romans, elle n'est cependant pas aussi dangereuse que dans *La vengeance de l'original* et dans *La quête d'Alexandre* où elle fait figure de monstre initiatique « dans lequel le novice entre et demeure vivant [...] [avant de] connaît[re] diverses aventures périlleuses<sup>198</sup>. » Dans les romans des années 1990, associés les sentiments de terreur qu'éprouvent les protagonistes sont provoqués par les êtres humains. Ainsi, lors de son premier jour comme cueilleur de coton, Daniel est épouvanté lorsqu'il est poursuivi par son employeur insatisfait qu'il compare à une bête sauvage (PP, p. 79). La mort initiatique qui pouvait survenir par l'entremise d'animaux sauvages comme les ours dans *La vengeance de l'original* ou *La quête d'Alexandre* n'est plus. C'est désormais l'humain qui prend la forme d'une chose terrifiante et douloureuse. Cependant, l'imaginaire de la nature est encore présent dans *La première pluie* puisque l'homme-animal appartient à l'imaginaire naturel, sauvage auquel fait appel Daniel pour décrire les champs qui l'entourent. L'imaginaire de la nature n'a pas complètement disparu non plus dans *Les grands sapins ne meurent pas* où Marie-Lune surnomme l'enfant qu'elle porte « moustique » et comme en témoigne les nombreuses descriptions de la forêt. De plus, lors de son accouchement, la jeune fille décrit la douleur en parlant de la chose qui la déchire. Ce n'est pas un enfant qu'elle expulse, mais une entité qu'elle ne saurait décrire. Bien que le

---

<sup>198</sup> Simone Vierne, *Rite, roman, initiation, op. cit.*, p. 44.

terme « chose » ne soit pas lié à l’imaginaire de la forêt ou de la nature, il ne se rapporte pas non plus à l’humain. Les deux romans de cette période semblent donc marquer un tournant dans la place qu’occupe le territoire dans la quête initiatique. En effet, les descriptions du territoire sont plus vagues que dans les romans du premier chapitre. En cela, ces deux romans se rapprochent davantage de la conception de la forêt initiatique de Propp, vision qui, dans le premier chapitre, touche davantage un lecteur qui n’est pas Canadien et donc moins familier avec les grands espaces forestiers. Dans le second chapitre, cette conception plus symbolique de la forêt semble pouvoir s’étendre à toute la nature dans la mesure où les trajets sont documentés de façon moins précise dans *Les grands sapins ne meurent pas* et *La première pluie*. La nature représentée pourrait se trouver n’importe où; elle n’est pas exclusivement canadienne. Certains noms de villes sont bien sûr évoqués comme Montréal, Delly’s ou encore Saint-Jérôme, mais le récit s’attarde davantage à décrire des endroits aux dénominations moins précises comme les champs du fermier Horthy ou le lac de Marie-Lune. Les lieux ne sont pas mis à l’avant-plan. Ils participent moins à l’initiation que dans les romans précédents où la nature avait un rôle véritablement actif. Dans ces romans, il s’agit simplement de savoir si l’on est chez soi ou ailleurs, dans un lieu étranger, le positionnement géographique réel de ces endroits importe peu alors que dans les romans précédents, les trajets et la nature étaient décrits de façon similaire.

Le second chapitre, malgré les différences qu’il cerne entre les romans qui y sont analysés et ceux du premier, permet toutefois de distinguer les prémices d’une tendance franco-canadienne en ce qui concerne la quête initiatique. Ce modèle se bâtit à partir de trois constats. Tout d’abord, le territoire ou la nature reste malgré tout indissociable des parcours initiatiques. L’imaginaire de la nature est encore invoqué pour participer à l’initiation et mettre en place l’ambiance angoissante requise par les rites de passage, bien qu’elle ne soit plus un

acteur dans le rite d'initiation. Ensuite, les quêtes initiatiques demeurent extrêmement genrées malgré la relative contemporanéité des textes étudiés. Les novices des œuvres étudiées dans le deuxième chapitre, comme ceux de celles analysées dans le premier, suivent des parcours différents en fonction de leur genre. Ils parviennent également à des résultats différents. Pour l'homme, il s'agit d'appivoiser le territoire et d'être capable d'évoluer avec aisance dans la nature sans y laisser sa peau alors que pour la femme, l'initiation relève toujours de la maternité. Lucie Joubert affirme à cet effet que « [m]ettre un enfant au monde est manifestement, encore de nos jours, une *conséquence* obligée du fait d'“être femme”. Refuser d'enfanter apparaît dès lors comme une façon d'être *moins* femme; refuser la maternité, c'est décider d'être une *moins-que-femme*<sup>199</sup> ». Bien que cette distinction genrée soit décevante, car elle offre un modèle initiatique plutôt restreint aux jeunes lectrices, elle permet néanmoins de distinguer deux façons de traiter l'espace dans les quêtes initiatiques. Le troisième et dernier constat est donc qu'il existe deux types d'espaces dans la littérature initiatique : les espaces clos et les espaces ouverts. Les premiers sont réservés à l'initiation féminine qui a donc lieu dans un « incubateur initiatique », permettant à la femme d'apprendre à vivre en adulte dans un espace donné dont elle ne sortira probablement plus. Les espaces ouverts, eux, n'apparaissent jusqu'ici que dans les initiations masculines. Les protagonistes masculins voyagent pour s'initier, ils doivent parcourir la nature et découvrir différents espaces. L'initiation progresse donc au rythme du voyage, ce qui permet également de mieux prendre la mesure des changements qui s'opèrent chez le personnage.

---

<sup>199</sup> Lucie Joubert, *op. cit.*, p. 31-32.

2001-2015 : la nature comme décor

*Cœur de Lionne* de Guy Armel Bayegnak et *Le silence de la Restigouche* de Jocelyne Mallet-Parent sont peut-être les romans qui, malgré une certaine popularité, ont été le moins encensés par la critique parmi les textes du corpus. Pour cause, ils s'inscrivent dans une production littéraire plus vaste que les précédents ; il est donc difficile de faire sa marque. Il me faut d'ailleurs noter que la sélection des œuvres les plus récentes a été la plus ardue puisque peu d'œuvres franco-canadiennes pour adolescents répondaient aux critères de sélection du corpus. Alors que les œuvres analysées dans les deux premiers chapitres avaient suffisamment de points communs pour permettre d'esquisser les grandes lignes d'un modèle franco-canadien de roman initiatique, celles de la troisième période ne se positionnent pas tout à fait dans le même sillage. Ainsi, l'ignorance de la sexualité, qui servait dans les autres romans à marquer le statut d'enfant du novice, n'est plus. Bien que les protagonistes des deux romans aient une vie sexuelle, leur éveil à la sexualité n'est en rien initiatique. À cet égard, les parcours d'Evina et de Simon, les deux personnages principaux des romans, me semblent moins marqués par des considérations de genre. Tout d'abord, ils s'initient tous les deux dans des espaces clos. La mort initiatique d'Evina a lieu dans la maison de son père. Tous les événements qui suivent la mort symbolique prennent place dans la maison de ses grands-parents ou au restaurant que la jeune femme ouvre. Jamais il n'est question d'explorer le village dans lequel elle vit. Un phénomène similaire se produit pour Simon dans *Le silence de la Restigouche* où tous les événements liés à l'initiation ont pour cadre la réserve amérindienne où vit Simon avec sa famille. Lorsque Simon quitte la réserve, la quête initiatique est complètement suspendue. Elle

ne pourra reprendre qu'à son retour, des années plus tard. L'espace, de même que la nature, demeure donc central à l'initiation dans le roman de Mallet-Parent.

Cependant, comme la nature n'est pas représentée dans *Cœur de Lionne*, il n'est pas possible de dire que le lieu initiatique participe à la mort initiatique dans ce roman. Le lieu initiatique demeure en fait dissocié des protagonistes. Même s'il est abondamment décrit dans *Le silence de la Restigouche*, il ne fait qu'accueillir l'initiation et n'y participe pas activement. Alors que la nature faisait figure de monstre initiatique dans *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre* et qu'elle revêtait encore un aspect exotique, parfois effrayant, dans *La première pluie*, ce n'est plus le cas dans les romans de ce chapitre où le monstre est résolument humain. *Cœur de Lionne* et *Le silence de la Restigouche* s'inscrivent dans le sillage du tournant amorcé par *La première pluie* où la figure de l'animal, issue de l'imagination du protagoniste, ne reflète en rien la réalité. En effet, dans *La première pluie*, Daniel prête des traits d'animal sauvage au fermier qui le poursuit, mais le fermier sera toujours bon envers lui. Les romans de Bayegnak et de Mallet-Parent sont plus directs. La sauvagerie et la brutalité mises en scène sont proprement humaines et les auteurs ne cherchent pas à dissimuler cet état de fait au lecteur. C'est le cas lorsque le père d'Evina brutalise Moustafa et bat Evina. Cette dernière, à l'issue de la confrontation, est d'ailleurs méconnaissable à cause de ses nombreuses blessures. Le père se fait, dans *Cœur de Lionne*, l'instrument de la mort initiatique de sa fille. *Le silence de la Restigouche* fait aussi place à des monstres humains, comme le père « alcoolique et violent » (SR, p. 46) de Meaghan et son frère, « agresseur, voleur et *pusher* » (SR, p. 46). Puis, il y a les adolescents, « les loups » (SR, p. 87), qui l'attirent dans un piège pour se venger de Simon. Chez Mallet-Parent l'image de l'animal reflète véritablement l'humain qui se cache derrière. Ici, pas question de dissimuler aux lecteurs le danger que représente l'humain lui-même. Il faut apprendre à naviguer dans ces eaux dangereuses.

Si ces deux œuvres sont à rapprocher sur le plan du territoire et de la mort initiatique, elles se distinguent cependant dans leur traitement des étapes de la préparation et de la renaissance. Dans *Cœur de Lionne*, tout comme dans les romans du chapitre deux, il n'y a pas de figures de pères ou de mères initiatiques<sup>200</sup>. Cependant, l'absence de tels personnages laisse place à des maîtres initiatiques comme Eteki, l'amie d'Evina. Le mode de transmission des connaissances acquises lors de l'initiation passe ainsi d'un modèle vertical à un modèle horizontal. Ce sont les pairs qui guident désormais les novices. De plus, si Marie-Lune et Daniel semblaient déjà porteurs d'un certain potentiel qui leur permet de se passer d'encadrement, il semble qu'Evina soit encore plus autonome qu'eux. Elle montre bien qu'elle est capable de vivre sans encadrement parental et, surtout, comme une adulte en devenir. En ce qui concerne Simon, le protagoniste du *Silence de la Restigouche*, l'initiation que lui propose son grand-père n'est pas celle à laquelle il aspire. Simon veut plus que tout devenir un adulte digne de connaître les secrets de la famille Vicaire alors que son grand-père cherche plutôt à l'initier à la culture micmaque et à son territoire : la rivière Restigouche. La quête initiatique proposée par le récit semble rejoindre en tout point le modèle de Simone Vierre. Il faut également noter la présence d'un père initiatique personnifié par Billy Vicaire, le grand-père de Simon, alors que cette figure était absente des romans des années 1980. Cependant, en ce qui a trait à l'initiation que désire réellement Simon, il ne trouve ni père ni maître initiatique pour l'accompagner dans sa quête. Tout comme Evina, Simon fait figure de « super novice », dans la mesure où il est déjà considéré comme un être exceptionnel avant même d'avoir vécu la mort initiatique. En prenant sous son aile son amie Meaghan, il est déjà presque un adulte,

---

<sup>200</sup> Madame Bakari, la mère de Moustafa, peut difficilement être considérée comme une mère initiatique puisque l'initiation de son fils n'est pas complétée lorsque le roman se termine. De plus, l'intervention de ce personnage est extrêmement brève et n'a trait qu'à l'initiation de Moustafa qui n'est pas centrale dans le récit.

puisqu'il prend en charge la responsabilité et une grande partie du bien-être d'un autre être humain.

Il faut préciser que les œuvres de la troisième période du corpus sont moins homogènes que celles des chapitres précédents. Ainsi, si *Cœur de Lionne* montre un univers complètement différent et des adolescents plus matures et prêts à prendre leur existence en main, certains éléments du *Silence de la Restigouche* rappellent les quêtes initiatiques mises en scène dans *La vengeance de l'original* et *La quête d'Alexandre*. Il devient donc plus difficile de parler d'une tendance dans le roman initiatique à partir des années 2000. Cela dit, il est possible de tirer quelques conclusions quant à la présence et à l'évolution de la quête initiatique dans les textes franco-canadiens.

Au terme de cette étude, il me faut effectivement conclure que la quête initiatique est encore présente dans les romans canadiens et très probablement dans la réalité d'un certain nombre d'adolescents et d'adolescentes canadiens. Cependant, la structure diffère de celle que présente Simone Vierre en s'appuyant sur les travaux de Mircea Eliade, mais aussi, notamment, de Robert Jaulin et de Dominique Zahan. Ainsi, deux grandes constantes se dégagent de la présente analyse : l'importance du territoire et celle de la mort initiatique. Puisque l'importance du territoire, particulièrement du territoire canadien, a déjà été abordée plus haut, je me contenterai d'ajouter que cette préoccupation relève davantage, selon moi, de la fiction. Dans un monde idéal, l'adolescent apprendrait à connaître l'environnement dans lequel il vit, à le respecter et à en tirer le meilleur parti possible. Cependant, je doute fortement qu'une majorité des adolescents canadiens vivent une initiation à ou dans la nature ou par elle, et ce, même si les auteurs étudiés exploitent fortement le côté actif du territoire. Par la littérature, les auteurs tentent de transmettre un symbolisme lié à la nature et plus précisément à la forêt et, dans le même mouvement, ils mettent en scène l'initiation qu'ils considèrent

idéale pour l'adolescent franco-canadien. Bien qu'il soit souvent possible de distinguer la plupart des étapes de la quête initiatique dans les œuvres étudiées, la mort initiatique est l'étape la plus facile à identifier. Il n'est jamais mis en doute dans ces romans qu'une partie du novice meure lors de ces épisodes le plus souvent violents ou douloureux. Finalement, malgré le caractère essentiel que leur attribue Vierne, il semble que les étapes de la préparation et de la renaissance ne soient plus nécessaires à l'initiation. La préparation serait occultée par la présence de novices remplis de potentiel qui seraient, en somme, déjà prêts à être initiés. L'adolescent n'aurait donc plus besoin, dans les textes, de personnages pour le guider et l'assister tout au long de sa quête. Les figures d'éternels enfants mentionnées dans l'introduction semblent reculer pour laisser la place à des adolescents pleins de ressources qui cherchent à devenir de nouveaux adultes plutôt que de simplement marcher dans les traces de leurs prédécesseurs. Finalement, en ce qui concerne la renaissance, elle tend aussi à disparaître progressivement avec le temps. Alors qu'elle était explicitement vécue par les protagonistes qui réussissaient la quête initiatique dans les romans du premier chapitre, cette étape disparaît presque dans les autres romans. L'étape de la renaissance est seulement esquissée par la narration, laissant une place plus importante à un lecteur qui ne veut plus être tenu par la main. C'est donc à l'adolescent ou à l'adolescente qui lit le roman de vivre une transformation par l'entremise du texte, parachevant ainsi ce qui a été amorcé par les auteurs. Il semble donc que l'initiation par la mort symbolique du novice demeure importante, mais puisqu'elle ne compterait plus qu'une seule étape, il est désormais difficile de la voir comme une démarche continue, comme une quête. Il s'agirait plutôt d'une épiphanie, d'une révélation qui, sans autre forme de cérémonie, suffirait à transformer le novice.

## Bibliographie

### I. *Corpus*

BAYEGNAK, Guy Armel, *Cœur de lionne*, Saint-Boniface, Éd. du Blé, 2011.

BRODEUR, Hélène, *La quête d'Alexandre*, 3<sup>e</sup> édition, Sudbury, Éd. Prise de parole, 2011[1981].

DEMERS, Dominique, « Les grands sapins ne meurent pas », *Marie-Tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Tous Continents », 2006 [1997], p. 107-208.

GERMAIN, Doric, *La vengeance de l'original*, 3<sup>e</sup> édition, Sudbury, Éd. Prise de parole, 1995[1980].

MALLET-PARENT, Jocelyne, *Le silence de la Restigouche*, Éd. David, coll. « 14/18 », 2014.

ROY, Camilien, *La première pluie*, Moncton, Éd. Perce-Neige, coll. « Prose », 1999.

### II. *Ouvrages et articles théoriques*

ADLER, Alfred, « Initiation, royauté et féminité en Afrique noire. En deçà ou au-delà de la différence des sexes : logique politique ou logique initiatique? », *L'Homme : revue française d'anthropologie*, n° 183, 2007, p. 77-115.

ALEXANDER, Martin E., « “Lest We Forget”: Canada’s Major Wildland Fire Disasters of the Past, 1825-1938 », Dale D. Wade (dir.), *Proceedings of 3rd Fire Behavior and Fuels Conference, October 25-29, 2010, Spokane, Washington, USA*, Birmingham, International Association of Wildland Fire, 2010, p. 1-21.

ATTIKPOÉ, Kodjo, « La littérature de jeunesse entre normes pédagogiques et littéraires : le cas des pays francophones d’Afrique », *International Review of Education*, vol. 53, n° 1, 2007, p. 23-37.

BAZIÉ, Isaac, « Discours et aphonie des pères : figure du père dans le roman africain francophone », *Études françaises*, vol. 52, n° 1, 2016, p. 17-33.

BETTELHEIM, Bruno et Karen ZELAN, *La lecture et l'enfant*, trad. de Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 2005 [1983].

BRUNO, Pierre, *La littérature pour la jeunesse : médiologie des pratiques de classement*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 2010.

BRUNO, Pierre et Philippe GENESTE, « Le roman pour la jeunesse », Denise Escarpit (dir.), *La littérature de jeunesse. Itinéraires d’hier à aujourd’hui*, Paris, Magnard, 2008, p. 391-444.

- CELLIER, Léon, *Parcours initiatiques*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1977.
- CENTLIVRES, Pierre, « Rites, seuils, passages », *Communications*, vol. 70, n°1, 2000, p. 33-44.
- CHARRETTE, Christiane, « Des romans dits “pour adultes” », *Lurelu*, vol. 8, n° 3, 1986, p. 22-23
- CHARTIER, Daniel, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », *Problématiques de l’imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Daniel Chartier, Joë Bouchard et Amélie Nadeau (dir.), Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l’imaginaire, 2004, p. 9-26.
- \_\_\_\_\_, « L’imaginaire boréal et la “nordicité littéraire”. Au Nord, vers le Nord et le Nord en soi dans la littérature québécoise », A. K. Elisabeth Lauridsen et Lisbeth Verstraete Hansen (dir.) *Canada : Social and Cultural Environments/Environnements sociaux et culturels*, Aarhus, The Nordic Association for Canadian Studies, 2007, p. 65-75.
- CHELEBOURG, Christian et Francis MARCOIN, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2011 [2007].
- CLAES, Michel, *L’expérience adolescente*, 3<sup>e</sup> édition, Liège, Mardaga, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1991.
- DA CONCEIÇÃO TABORDA-SIMÕES, Maria, « L’adolescence : une transition, une crise ou un changement? », *Bulletin de psychologie*, vol. 5, n° 479, 2005, p. 521-534.
- DEMERS, Dominique, *Du petit poucet au dernier des raisins : introduction à la littérature jeunesse*, Boucherville, Québec/Amérique Jeunesse, 1994.
- \_\_\_\_\_, « Représentation et mythification de l’enfance dans la littérature jeunesse », Thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1993.
- DÉOM, Laurent, « Le roman initiatique : éléments d’analyse sémiologique et symbolique », *Cahiers électroniques de l’imaginaire*, n° 3, 2005, p. 73-86.
- ELIADE, Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1957.
- \_\_\_\_\_, *Naissances Mystiques*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1959.
- FRADETTE, Marie, « La littérature de jeunesse de 1970 à aujourd’hui : relance, expérimentation et établissement d’une littérature », *Québec français*, n° 145, 2007, p. 50-53.
- GAUDET, Johanne et Guylaine THAUVETTE, « Esquisse sur la mort », *Lurelu*, vol. 9, n° 3, 1987, p. 4-6.

- GLEYSE, Jacques et Muriel VALETTE, « Rites initiatiques et rituels de passage ou de purification, dans l'école, l'éducation physique et le sport », *Corps et culture* [en ligne], n° 4, 1999, mis à jour le 12/10/2007, <https://corpsetculture.revues.org/562>.
- GOLLNHOFFER, Otto et Roger SILLANS, « Aperçu des pratiques sacrificielles chez les Mitsogho Mythes et rites initiatiques », *Systèmes de pensée en Afrique noire*, n° 4, 1979, p. 167-174.
- GUÉNON, René, *Initiation et réalisation spirituelle*, Paris, Villain et Belhomme, 1967.
- GUINDON, Ginette, « La mort dans la littérature québécoise pour la jeunesse », vol. 9, n° 3, 1987, p. 7-9.
- HALL, Stanley G., *Adolescence: Its Psychology and Its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion, and Education*, vol. 1, New York, D. Appleton & Company, 1904.
- HUERRE, Patrice, « L'histoire de l'adolescence : rôles et fonctions d'un artifice », *Journal français de psychiatrie*, vol. 3, n° 14, 2001, p. 6-8.
- JAN, Isabelle, *La littérature enfantine*, Paris, Éd. ouvrières, 1984.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Aventure, l'ennui et le sérieux*, Paris, Éd. Montaigne, 1963.
- JAULIN, Robert, *La mort de Sara. L'ordre de la vie ou La pensée de la mort au Tchad*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1967.
- JEFFREY, Denis, « Banalité des rites quotidiens », *Sociétés*, vol. 1, n° 123, 2014, p. 73-81.
- \_\_\_\_\_, « Ritualisation et régulation des émotions », *Sociétés*, vol. 4, n° 114, 2011, p. 23-32.
- JILEK, Wolfgang G., « La renaissance des danses chamaniques dans les populations indiennes de l'Amérique du Nord », *Diogenes*, n°158, 1992, p. 78-91.
- JOUBERT, Lucie, *L'envers du landau. Regards extérieur sur la maternité et ses débordements*, Montréal, Triptyque, 2010.
- LABELLE, Valérie, « L'initiation à l'œuvre dans *Les enfants du capitaine Grant* et *Un capitaine de quinze ans* de Jules Verne », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2014.
- LAGHZAOU, Ghizlaine, « L'initiation : le corps dans tous ses états », *Études françaises*, vol. 41, n° 2, 2005, p. 25-41.
- LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature jeunesse*, Ottawa, Éd. David, 2010.
- LETOURNEUX, Matthieu, *Le roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2010.

- LOUTHOOD, Louise et Michèle GÉLINAS, « Le sexisme et les romans québécois pour les jeunes », *Lurelu*, vol. 6, n° 2, 1983, p. 3-9.
- MFOUTOU, Jean-Alexis, *Les mots de l'amour et de la sexualité en Afrique francophone et subsaharienne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études africaines », 2017.
- MIGNON, Patrick, « Quelques indices culturel [sic] », Denise Osson (dir.), *L'adolescent d'aujourd'hui : entre son passé et son avenir*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990.
- MORIN, Edgar, « Culture adolescente et révolte étudiante », *Annales. Histoire et Sciences sociales*, vol. 24, n° 3, 1969, p. 765-776.
- MUSABYIMANA, Gaspard, *Sexualité et rites en Afrique Hier et aujourd'hui*, Bruxelles, Éd. Scribe, 2015.
- NAUDILLON, Françoise, « Le continent noir des corps : Représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau », *Études françaises*, vol. 41, n° 2, 2005, p. 73-85.
- NIÈRES-CHEVREL, Isabelle, « Faire une place à la littérature de jeunesse », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 102, n° 1, 2002, p. 97-114.
- NOËL-GAUDREAU, Monique, « Le roman pour adolescents : quelques balises », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 69-81.
- OBELITALA, Alphonse, *L'initiation en Afrique noire et en Grèce Confrontation de quelques rites de passage*, Brazzaville, Éd. Bantoues, 1982.
- OUELLET, Pierre, *L'esprit migrant : essai sur le non-sens commun*, Montréal, VLB éditeur, 2005 [2003].
- PERMINGEAT, Jean-Michel, « La famille ne doit être ni un mur, ni un édredon », Jean-Michel Permingeat et al., *Gros plan sur l'adolescence*, Paris, Chalet, 1992.
- PETITOT, Françoise, *Ces fictions nécessaires*, Toulouse, Erès, 2010.
- PLANTE, Raymond, « L'écriture pour adolescents », *Lurelu*, vol. 11, n° 1, 1988, p. 41-43.
- PORCHER, Louis, « La littérature de jeunesse. Une réalité ambivalente », *Études de linguistiques appliquées*, vol. 52, p. 8-18.
- POSLANIEC, Christian, *L'évolution de la littérature de jeunesse, de 1850 à nos jours au travers de l'instance narrative*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 1997.
- POTVIN, Claude, « La littérature pour la jeunesse acadienne reste à faire », *Lurelu*, vol. 6, n° 1, 1982, p. 22-23.

- PRINCE, Nathalie, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2010.
- PROPP, Vladimir, *Les racines historiques du conte*, trad. de Lise Gruel-Apert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1983 [1946].
- SCHAEFFNER, André, « Musique et structures sociales (Sociétés d'Afrique Noire) », *Revue française de sociologie*, vol. 3, n° 4, 1962, p. 388-395.
- TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1982.
- THIBAUT, Suzanne, « Les collections de romans pour la jeunesse et l'âge de leurs lecteurs », *Lurelu*, vol. 15, n°2, 1992, p. 36-37.
- TURIN, Joëlle, « La littérature de jeunesse et les adolescents : évolution et tendances », *Bulletin des bibliothèques de France*, vol. 48, n° 3, 2003.
- VIERNE, Simone, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, Éd. du Sirac, 1973.
- \_\_\_\_\_, « Le voyage initiatique », *Romantisme*, n° 4, 1972, p. 37-44.
- \_\_\_\_\_, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2000 [1973].
- ZAHAN, Dominique, *Sociétés d'initiation Bambara. Le N'Domo Le Korè*, Paris, Mouton & Co, coll. « Le monde d'outre-mer passé et présent », 1960.

### **III. Ouvrages et articles portant sur le corpus**

- BRAY, Annie J., « L'inscription de l'histoire dans la trilogie d'Hélène Brodeur », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2000.
- DI CECCO, Daniela, « *Maina* et *Marie-Tempête* : deux romans, deux publics », *Canadian Children's Literature*, vol. 26, n° 1, printemps 2000, p. 27-30.
- GAY, Paul, « ... "Chroniques du Nouvel Ontario" », *Liaison*, n° 16, 1981, p. 10-11.
- GRISÉ, Yolande, « La thématique de la forêt dans deux romans ontariens », *Voix et Images*, vol. 14, n° 2 (41), 1989, p. 269-280. Originellement publié dans GRISÉ, Yolande, « La forêt dans le roman "ontarien" », *Études canadiennes / Canadian Studies*, 13e année, n° 23, 1987, p. 109-222.
- GUILLEMETTE, Lucie, « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, Montréal, p. 196-197.

- HALLION, Sandrine, Charles LEBLANC et Bertrand NAYET (dir.), « Guy Armel Bayegnak », *Voix. Portraits de douze auteurs*, Saint-Boniface, Éd. du Blé, 2015, p. 315-332.
- HOTTE, Lucie avec la coll. de Véronique ROY, *Doric Germain*, Ottawa, Éd. David, coll. « Voix didactiques », 2012, 217 p.
- HOTTE, Lucie et Véronique ROY, « Devenir homme : l'apprentissage de la vie dans les romans pour la jeunesse de Doric Germain », Françoise Lepage (dir.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 265-286.
- JEAN-BART, Alain et Danielle THALER, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002, 330 p.
- LIDDLE, Michel, « Le voyage dans la littérature du Nouvel-Ontario », *Liaison*, n° 39, 1986, p. 22-24.
- LONERGAN, David, « Camilien Roy », *Tintamarre. Chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui*, Sudbury, Éd. Prise de parole, coll. « Agora », 2008, p. 280-282.
- MANGADA CAÑAS, Beatriz C., *Hélène Brodeur*, Ottawa, Éd. David, coll. « Voix didactiques », 2003.
- MELANÇON, Johanne, « Hélène Brodeur : pionnière de la littérature franco-ontarienne contemporaine », *Liaison*, n° 122, 2004, p. 21.
- NOËL, Martine, « L'imaginaire forestier : une géocritique de trois romans franco-ontariens », Thèse de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2012.
- POULIN, Gabrielle, « Ce feu qui couve... », *Lettres québécoises*, n° 24, hiver 1981-1982, p. 19-21.

#### IV. *Autres œuvres littéraires*

- BAYEGNAK, Guy Armel, *Le plancher se dérobe*, Saint-Boniface, Éd. du blé, 2012.
- BRODEUR, Hélène, *Entre l'aube et le jour*, Montréal, Éd. Quinze, coll. « Prose entière », 1983.
- \_\_\_\_\_, *Les routes incertaines*, 2<sup>e</sup> édition, Sudbury, Éd. Prise de parole, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2012 [1986].
- DEMERS, Dominique, « Ils dansent dans la tempête », *Marie-Tempête*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2006 [1997], p. 209-317.
- \_\_\_\_\_, « Un hiver de tourmente », *Marie-Tempête*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2006 [1997], p. 13-105.

## V. *Autres*

- Amitiés France-Acadie, « Prix France-Acadie », [en ligne]  
[<http://amitiesfranceacadie.org/nosactions/prix-france-acadie.aspx>], consulté le 23 janvier 2017.
- Le Petit Robert de la langue française*, « Initiation », [en ligne]  
[<http://pr12.bvdep.com/robert.asp>], consulté le 18 juillet 2016.
- Prise de parole, « La quête d'Alexandre », [en ligne]  
[<http://www.prisedeparole.ca/2011/09/23/vient-de-paraitre-la-quete-dalexandre-chroniques-du-nouvel-ontario-tome-1/>], consulté le 6 février 2017.
- Prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie, « Lauréats et finalistes », [en ligne]  
[<http://prixlitteraire.acadie.com/html/finalistes2000.cfm>] consulté le 23 janvier 2017.
- SYLVESTRE, Paul-François. « Incendies dans le Nouvel-Ontario », *L'Express de Toronto* [en ligne], 11 juillet 2006, [<https://1-express.ca/incendies-dans-le-nouvel-ontario/>], consulté le 12 février 2016.
- The Globe and Mail*, « Northern Ontario swept by a roaring wall of fire », 12 juillet 1911, [en ligne] [<http://www.collectionscanada.gc.ca/sos/002028-150-e.php?uid=002028nlc010674&uidc=recKey&PHPSESSID=hgi2j67sae8ccakgiki98slfh1>], consulté le 27 avril 2017.
- Ontario's Historical Plaques, « The Great Fire of 1916 », [en ligne]  
[[http://www.ontarioplaques.com/Plaques/Plaque\\_Cochrane15.html](http://www.ontarioplaques.com/Plaques/Plaque_Cochrane15.html)], consulté le 29 avril 2017.
- \_\_\_\_\_, « The Porcupine fire », [en ligne]  
[[http://www.ontarioplaques.com/Plaques/Plaque\\_Cochrane13.html](http://www.ontarioplaques.com/Plaques/Plaque_Cochrane13.html)], consulté le 29 avril 2017.

## Table des matières

<b>Résumé .....</b>	<b>ii</b>
<b>Remerciements .....</b>	<b>iii</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>1</b>
<i>L'initiation.....</i>	<i>2</i>
<i>Corpus .....</i>	<i>5</i>
<i>État de la question.....</i>	<i>7</i>
La littérature pour la jeunesse .....	7
Étudier l'initiation dans la littérature jeunesse.....	10
<i>Méthodologie.....</i>	<i>14</i>
<b>Chapitre 1 .....</b>	<b>17</b>
<i>La vengeance de l'original.....</i>	<i>18</i>
<i>Préparation : La forêt comme personnage .....</i>	<i>19</i>
Se purifier en retard.....	22
Surmonter l'isolement.....	23
<i>Mort symbolique : une forêt vindicative .....</i>	<i>24</i>
<i>La renaissance ou La difficulté de devenir quelqu'un d'autre .....</i>	<i>27</i>
<i>La quête d'Alexandre .....</i>	<i>29</i>
<i>Préparer l'initiation : de la nature à la maison.....</i>	<i>31</i>
Pères, mères et maîtres initiatiques .....	38
Isoler le novice .....	39
<i>Mort symbolique : Le territoire ennemi .....</i>	<i>42</i>
<i>Morts féminines : devenir mère à tout prix .....</i>	<i>46</i>
<i>Renaissance : apprendre des épreuves .....</i>	<i>48</i>
<i>Mourir au Nord : l'imaginaire forestier au cœur de la quête initiatique .....</i>	<i>51</i>
<b>Chapitre 2 .....</b>	<b>54</b>
<i>Marie-Lune des tempêtes .....</i>	<i>59</i>
<i>La préparation ou Le refus de quitter l'état initial .....</i>	<i>60</i>
Les grands sapins se préparent.....	65
L'isolement volontaire .....	67

<i>Mourir en donnant la vie</i> .....	68
<i>Renaître en rêve</i> .....	75
<b><i>Le roman initiatique de Camilien Roy</i></b> .....	<b>76</b>
<i>Préparation : l'enfant de 15 ans</i> .....	78
Entre l'amitié et le rôle de maître initiatique.....	79
De la forêt aux champs : mise en place d'un lieu initiatique .....	81
<i>Mourir aux champs, mourir à la tâche</i> .....	85
L'initiation pacifique.....	93
<i>Renaissance : retour sur le lieu de l'enfance</i> .....	94
À la conquête de son propre espace.....	96
<b>Chapitre 3</b> .....	<b>100</b>
<b><i>Cœur de Lionne</i></b> .....	<b>101</b>
<i>Préparation</i> .....	103
Purification : rejeter l'état initial .....	107
Le lieu initiatique : un sanctuaire urbain? .....	109
S'isoler grâce aux <i>sentiments</i> .....	111
<i>Mort symbolique : battre le corps pour tuer l'esprit</i> .....	112
<i>La renaissance ou Se définir en tant qu'adulte</i> .....	116
<b><i>Le silence de la Restigouche</i></b> .....	<b>118</b>
<i>Préparation</i> .....	119
Un lieu initiatique vivant : rivière ou monstre marin? .....	124
Billy Vicaire : le retour du père initiatique .....	125
<i>Mort initiatique : du symbole au réel</i> .....	126
<i>La renaissance : un accès restreint</i> .....	131
<i>L'initiation maintenant</i> .....	134
<b>Conclusion</b> .....	<b>138</b>
1970-1985 : les forêts du Nord .....	139
1986-2000 : tout est dans la nature .....	142
2001-2015 : la nature comme décor .....	147
<b>Bibliographie</b> .....	<b>152</b>
I. Corpus .....	152

II. Ouvrages et articles théoriques .....	152
III. Ouvrages et articles portant sur le corpus.....	156
IV. Autres œuvres littéraires .....	157
V. Autres .....	158